This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AN

Digitized by Google

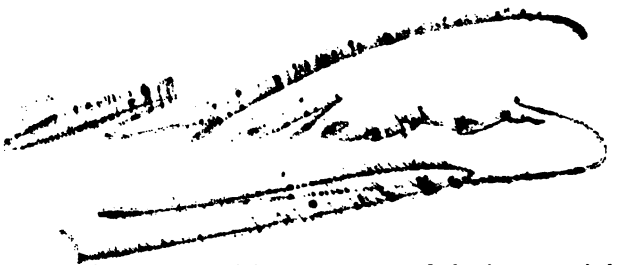
Digitized by Google

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

Digitized by Google

La Société propriétaire,



Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessus, seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND

TOME QUATRIÈME

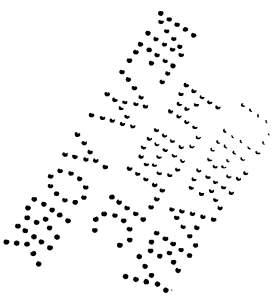
PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1849

Digitized by Google



Digitized by Google

MÉMOIRES

Paris, 1837.

Revu en décembre 1846.

Année de ma vie, 1801. — Le *Mercure*. — *Atala*.

Tout en m'occupant à retrancher, augmenter, changer les feuilles du *Génie du Christianisme*, la nécessité me forçait de suivre quelques autres travaux. M. de Fontanes rédigeait alors le *Mercure de France* : il me proposa d'écrire dans ce journal. Ces combats n'étaient pas sans

Digitized by Google

quelque péril : on ne pouvait arriver à la politique que par la littérature, et la police de Bonaparte entendait à demi-mot. Une circonstance singulière, en m'empêchant de dormir, allongeait mes heures et me donnait plus de temps. J'avais acheté deux tourterelles ; elles roucoulaient beaucoup : en vain je les enfermais la nuit dans ma petite malle de voyageur ; elles n'en roucoulaient que mieux. Dans un des moments d'insomnie qu'elles me causaient, je m'avisai d'écrire pour le *Mercure* une lettre à madame de Staël. Cette boutade me fit tout à coup sortir de l'ombre ; ce que n'avaient pu faire mes deux gros volumes sur les *Révolutions*, quelques pages d'un journal le firent. Ma tête se montrait un peu au-dessus de l'obscurité.

Ce premier succès semblait annoncer celui qui l'allait suivre. Je m'occupais à revoir les épreuves d'*Atala* (épisode renfermé, ainsi que *René*, dans le *Génie du Christianisme*) lorsque je m'aperçus que des feuilles me manquaient.

Digitized by Google

La peur me prit : je crus qu'on avait dérobé mon roman, ce qui assurément était une crainte bien peu fondée, car personne ne pensait que je valusse la peine d'être volé. Quoi qu'il en soit, je me déterminai à publier *Atala* à part, et j'annonçai ma résolution dans une lettre adressée au *Journal des Débats* et au *Publiciste*.

Avant de risquer l'ouvrage au grand jour, je le montrai à M. de Fontanes : il en avait déjà lu des fragments en manuscrit à Londres. Quand il fut arrivé au discours du père Aubry, au bord du lit de mort d'Atala, il me dit brusquement d'une voix rude : « Ce n'est pas cela ; c'est « mauvais; refaites cela ! » Je me retirai désolé; je ne me sentais pas capable de mieux faire. Je voulais jeter le tout au feu; je passai depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir dans mon entresol, assis devant ma table, le front appuyé sur le dos de mes mains étendues et ouvertes sur mon papier. J'en voulais à Fontanes ; je m'en voulais; je n'essayais pas même

Digitized by Google

d'écrire, tant je désespérais de moi. Vers minuit, la voix de mes tourterelles m'arriva, adoucie par l'éloignement et rendue plus plaintive par la prison où je les tenais renfermées : l'inspiration me revint ; je traçai de suite le discours du missionnaire, sans une seule interligne, sans en rayer un seul mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui. Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes qui s'écria : « C'est cela ! c'est cela ! je vous l'avais « bien dit, que vous feriez mieux ! »

C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans ce monde : je cessai de vivre de moi-même et ma carrière publique commença. Après tant de succès militaires, un succès littéraire paraissait un prodige ; on en était affamé. L'étrangeté de l'ouvrage ajoutait à la surprise de la foule. *Atala* tombant au milieu de la littérature de l'Empire, de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu. On ne savait si l'on devait

Digitized by Google

la classer parmi les *monstruosités* ou parmi les *beautés ;* était-elle Gorgone ou Vénus? Les académiciens assemblés dissertèrent doctement sur son sexe et sur sa nature, de même qu'ils firent des rapports sur le *Génie du Christianisme.* Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit.

Atala devint si populaire qu'elle alla grossir, avec la Brinvilliers, la collection de *Curtius.* Les auberges de rouliers étaient ornées de gravures rouges, vertes et bleues, représentant Chactas, le père Aubry et la fille de Simaghan. Dans des boîtes de bois, sur les quais, on montrait mes personnages en cire, comme on montre des images de Vierge et de Saints à la foire. Je vis sur un théâtre du boulevard ma sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude* à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait aux Variétés une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le

Digitized by Google

coche se marier dans leur petite ville; comme en débarquant ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous. Parodies, caricatures, moqueries m'accablaient. L'abbé Morellet, pour me confondre, fit asseoir sa servante sur ses genoux et ne put tenir les pieds de la jeune vierge dans ses mains, comme Chactas tenait les pieds d'Atala pendant l'orage : si le Chactas de la rue d'Anjou s'était fait peindre ainsi, je lui aurais pardonné sa critique.

Tout ce train servait à augmenter le fracas de mon apparition. Je devins à la mode. La tête me tourna : j'ignorais les jouissances de l'amour-propre, et j'en fus enivré. J'aimai la gloire comme une femme, comme un premier amour. Cependant, poltron que j'étais, mon effroi égalait ma passion : conscrit, j'allais mal au feu. Ma sauvagerie naturelle, le doute que j'ai toujours eu de mon talent, me rendaient humble au milieu de mes triomphes. Je me

Digitized by Google

dérobais à mon éclat; je me promenais à l'écart, cherchant à éteindre l'auréole dont ma tête était couronnée. Le soir, mon chapeau rabattu sur mes yeux, de peur qu'on ne reconnût le grand homme, j'allais à l'estaminet lire à la dérobée mon éloge dans quelque petit journal inconnu. Tête à tête avec ma renommée, j'étendais mes courses jusqu'à la pompe à feu de Chaillot, sur ce même chemin où j'avais tant souffert en allant à la Cour; je n'étais pas plus à mon aise avec mes nouveaux honneurs. Quand ma supériorité dînait à 30 sous au pays latin, elle avalait de travers, gênée par les regards dont elle se croyait l'objet. Je me contemplais, je me disais : « C'est pourtant toi, créature « extraordinaire, qui manges comme un autre « homme! » Il y avait aux Champs-Élysées un café que j'affectionnais à cause de quelques rossignols suspendus en cage au pourtour intérieur de la salle; madame Rousseau, la maîtresse du lieu, me connaissait de vue sans savoir qui j'étais. On m'apportait vers dix heures

Digitized by Google

du soir une tasse de café, et je cherchais *Atala* dans les *Petites-Affiches,* à la voix de mes cinq ou six Philomèles. Hélas ! je vis bientôt mourir la pauvre madame Rousseau ; notre société des rossignols et de l'Indienne qui chantait : « *Douce habitude d'aimer, si nécessaire à la vie !* » ne dura qu'un moment.

Si le succès ne pouvait prolonger en moi ce stupide engouement de ma vanité, ni pervertir ma raison, il avait des dangers d'une autre sorte ; ces dangers s'accrurent à l'apparition du *Génie du Christianisme,* et à ma démission pour la mort du duc d'Enghien. Alors vinrent se presser autour de moi, avec les jeunes femmes qui pleurent aux romans, la foule des chrétiennes, et ces autres nobles enthousiastes dont une action d'honneur fait palpiter le sein. Les éphèbes de treize et quatorze ans étaient les plus périlleuses ; car ne sachant ni ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles vous veulent, elles mêlent avec séduction votre image à un monde de fables, de rubans et de fleurs. J.-J. Rousseau parle des

Digitized by Google

déclarations qu'il reçut à la publication de la *Nouvelle Héloïse* et des conquêtes qui lui étaient offertes : je ne sais si l'on m'aurait ainsi livré des empires, mais je sais que j'étais enseveli sous un amas de billets parfumés ; si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mères, je serais embarrassé de raconter avec une modestie convenable comment on se disputait un mot de ma main, comment on ramassait une enveloppe suscrite par moi, et comment, avec rougeur, on la cachait, en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure. Si je n'ai pas été gâté, il faut que ma nature soit bonne.

Politesse réelle ou curieuse faiblesse, je me laissais quelquefois aller jusqu'à me croire obligé de remercier chez elles les dames inconnues qui m'envoyaient leurs noms avec leurs flatteries : un jour, à un quatrième étage, je trouvai une créature ravissante sous l'aile de sa mère, et chez qui je n'ai pas remis le pied. Une Polonaise m'attendait dans des sa-

Digitized by Google

lons de soie; mélange de l'odalisque et de la Valkyrie, elle avait l'air d'un perce-neige à blanches fleurs, ou d'une de ces élégantes bruyères qui remplacent les autres filles de Flore, lorsque la saison de celles-ci n'est pas encore venue ou qu'elle est passée : ce chœur féminin, varié d'âge et de beauté, était mon ancienne sylphide réalisée. Le double effet sur ma vanité et mes sentiments pouvait être d'autant plus redoutable que jusqu'alors, excepté un attachement sérieux, je n'avais été ni recherché, ni distingué de la foule. Toutefois je le dois dire : m'eût-il été facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée d'une volupté advenue par les voies chastes de la Religion, révoltait ma sincérité : être aimé à travers le *Génie du Christianisme,* aimé pour l'*Extréme-onction,* pour la *Fête des morts!* Je n'aurais jamais été ce honteux tartuffe.

J'ai connu un médecin provençal, le docteur Vigaroux; arrivé à l'âge où chaque plaisir retranche un jour, « il n'avait point,

Digitized by Google

disait-il, de regret du temps ainsi perdu ; sans s'embarrasser s'il donnait le bonheur qu'il recevait, il allait à la mort dont il espérait faire sa dernière délice. » Je fus cependant témoin de ses pauvres larmes lorsqu'il expira ; il ne put me dérober son affliction ; il était trop tard : ses cheveux blancs ne descendaient pas assez bas pour cacher et essuyer ses pleurs. Il n'y a de véritablement malheureux en quittant la terre que l'incrédule : pour l'homme sans foi, l'existence a cela d'affreux qu'elle fait sentir le néant ; si l'on n'était point né, on n'éprouverait pas l'horreur de ne plus être : la vie de l'athée est un effrayant éclair qui ne sert qu'à découvrir un abîme.

Dieu de grandeur et de miséricorde ! vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur ! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destinées sont plus sublimes. Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une âme sérieuse et pensé à vous au

Digitized by Google

milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels !

Digitized by Google

Paris, 1837.

Année de ma vie, 1801. — Madame de Beaumont : sa société.

Je ne tardai pas à recevoir le châtiment de ma vanité d'auteur, la plus détestable de toutes, si elle n'en était la plus bête : j'avais cru pouvoir savourer *in petto* la satisfaction d'être un sublime génie, non en portant, comme aujourd'hui, une barbe et un habit extraordinaires,

Digitized by Google

mais en restant accoutré de la même façon que les honnêtes gens, distingué seulement par ma supériorité : inutile espoir ! mon orgueil devait être puni ; la correction me vint des personnages politiques que je fus obligé de connaître : la célébrité est un bénéfice à charge d'âmes.

M. de Fontanes était lié avec madame Bacciochi ; il me présenta à la sœur de Bonaparte, et bientôt au frère du premier consul, Lucien. Celui-ci avait une maison de campagne près de Senlis (le Plessis), où j'étais contraint d'aller dîner ; ce château avait appartenu au cardinal de Bernis. Lucien avait dans son jardin le tombeau de sa première femme, une dame moitié allemande et moitié espagnole, et le souvenir du poëte cardinal. La nymphe nourricière d'un ruisseau creusé à la bêche, était une mule qui tirait de l'eau d'un puits : c'était là le commencement de tous les fleuves que Bonaparte devait faire couler dans son empire. On travaillait à ma radiation ; on me nommait déjà, et je me nommais moi-même tout haut *Chateau-*

Digitized by Google

briand, oubliant qu'il me fallait appeler *Lassagne*. Des émigrés m'arrivèrent, entre autres MM. de Bonald et Chênedollé. Christian de Lamoignon, mon camarade d'exil à Londres, me conduisit chez madame Récamier : le rideau se baissa subitement entre elle et moi.

La personne qui tint le plus de place dans mon existence, à mon retour de l'émigration, fut madame la comtesse de Beaumont. Elle demeurait une partie de l'année au château de Passy, près Villeneuve-sur-Yonne, que M. Joubert habitait pendant l'été. Madame de Beaumont revint à Paris et désira me connaître.

Pour faire de ma vie une longue chaîne de regrets, la Providence voulut que la première personne dont je fus accueilli avec bienveillance au début de ma carrière publique, fût aussi la première à disparaître. Madame de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi. Mes souvenirs les plus éloignés reposent sur des cendres, et ils ont continué de tomber de cercueil en

Digitized by Google

cercueil ; comme le Pandit indien, je récite les prières des morts, jusqu'à ce que les fleurs de mon chapelet soient fanées.

Madame de Beaumont était fille d'Armand Marc de Saint-Herem, comte de Montmorin, ambassadeur de France à Madrid, commandant en Bretagne, membre de l'assemblée des Notables en 1787, et chargé du portefeuille des affaires étrangères sous Louis XVI, dont il était fort aimé : il périt sur l'échafaud, où le suivit une partie de sa famille.

Madame de Beaumont, plutôt mal que bien de figure, est fort ressemblante dans un portrait fait par madame Lebrun. Son visage était amaigri et pâle ; ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. Son caractère avait une sorte de raideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur qu'elle

Digitized by Google

éprouvait. Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur ; mais quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. L'extrême faiblesse de madame de Beaumont rendait son expression lente, et cette lenteur touchait; je n'ai connu cette femme affligée qu'au moment de sa fuite ; elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. J'avais pris un logement rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Étampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg. Madame de Beaumont occupait dans cette dernière rue un appartement ayant vue sur les jardins du ministère de la Justice. Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires.

Plein de manies et d'originalité, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu.

Digitized by Google

Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui, pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait. M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus

Digitized by Google

rudes, ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant, de la sorte, une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie ; Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis « comme une harpe éolienne, qui rend quel- « ques beaux sons et qui n'exécute aucun « air. » Madame Victorine de Chastenay prétendait qu'*il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle pouvait :* définition charmante et vraie.

Nous riions des ennemis de M. de Fontanes, qui le voulaient faire passer pour un politique profond et dissimulé : c'était tout simplement

Digitized by Google

un poëte irascible, franc jusqu'à la colère, un esprit que la contrariété poussait à bout, et qui ne pouvait pas plus cacher son opinion qu'il ne pouvait prendre celle d'autrui. Les principes littéraires de son ami Joubert n'étaient pas les siens : celui-ci trouvait quelque chose de bon partout et dans tout écrivain; Fontanes, au contraire, avait horreur de telle ou telle doctrine et ne pouvait entendre prononcer le nom de certains auteurs. Il était ennemi juré des principes de la composition moderne : transporter sous les yeux du lecteur l'action matérielle, le crime besognant ou le gibet avec sa corde, lui paraissait des énormités; il prétendait qu'on ne devait jamais apercevoir l'objet que dans un milieu poétique, comme sous un globe de cristal. La douleur s'épuisant machinalement par les yeux ne lui semblait qu'une sensation du Cirque ou de la Grève; il ne comprenait le sentiment tragique qu'ennobli par l'admiration, et changé, au moyen de l'art, en une *pitié charmante*. Je lui citais des vases

Digitized by Google

grecs : dans les arabesques de ces vases, on voit le corps d'Hector traîné au char d'Achille, tandis qu'une petite figure, qui vole en l'air, représente l'ombre de Patrocle, consolée par la vengeance du fils de Thétis. « Eh bien ! Joubert, « s'écria Fontanes, » que dites-vous de « cette métamorphose de la muse ? comme ces « Grecs respectaient l'âme ! » Joubert se crut attaqué, et il mit Fontanes en contradiction avec lui-même, en lui reprochant son indulgence pour moi.

Ces débats, souvent très-comiques, étaient à ne point finir : un soir, à onze heures et demie, quand je demeurais place Louis XV, dans l'attique de l'hôtel de madame de Coislin, Fontanes remonta mes quatre-vingt quatre marches pour venir furieux, en frappant du bout de sa canne, achever un argument qu'il avait laissé interrompu : il s'agissait de Picard, qu'il mettait, dans ce moment-là, fort au-dessus de Molière ; il se serait donné de garde d'écrire un seul mot de ce qu'il disait : Fontanes parlant

Digitized by Google

et Fontanes la plume à la main étaient deux hommes.

C'est M. de Fontanes, j'aime à le redire, qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le *Génie du Christianisme;* c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée ; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer; à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides ; ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter.

Les écrits de mon ami vous entraînent par un cours heureux; l'esprit éprouve un bien-être et se trouve dans une situation harmonieuse où tout charme et rien ne blesse. M. de Fontanes revoyait sans cesse ses ouvrages ; nul, plus que ce maître des vieux jours, n'était con-

Digitized by Google

vaincu de l'excellence de la maxime : « Hâte-toi lentement. » Que dirait il donc, aujourd'hui qu'au moral comme au physique, on s'évertue à supprimer le chemin et que l'on croit ne pouvoir jamais aller assez vite? M. de Fontanes préférait voyager au gré d'une délicieuse mesure. Vous avez vu ce que j'ai dit de lui quand je le retrouvai à Londres; les regrets que j'exprimais alors, il me faut les répéter ici : la vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.

M. de Bonald avait l'esprit délié; on prenait son ingéniosité pour du génie; il avait rêvé sa politique métaphysique à l'armée de Condé, dans la Forêt-Noire, de même que ces professeurs d'Iéna et de Gœttingue, qui marchèrent depuis à la tête de leurs écoliers et se firent tuer pour la liberté de l'Allemagne. Novateur, quoiqu'il eût été mousquetaire sous Louis XVI, il regardait les anciens comme des enfants en politique et en littérature; et il prétendait, en employant le premier la fatuité du langage ac-

Digitized by Google

tuel, que le grand-maître de l'Université n'était *pas encore assez avancé pour entendre cela.*

Chênedollé, avec du savoir et du talent, non pas naturel, mais appris, était si triste qu'il se surnommait le Corbeau : il allait à la maraude dans mes ouvrages. Nous avions fait un traité : je lui avais abandonné mes ciels, mes vapeurs, mes nuées; mais il était convenu qu'il me laisserait mes brises, mes vagues et mes forêts.

Je ne parle maintenant que de mes amis littéraires ; quant à mes amis politiques, je ne sais si je vous en entretiendrai : des principes et des discours ont creusé entre nous des abîmes !

Madame Hocquart et madame de Vintimille venaient à la réunion de la rue Neuve-du-Luxembourg. Madame de Vintimille, femme d'autrefois, comme il en reste peu, fréquentait le monde et nous rapportait ce qui s'y passait : je lui demandais si l'on *bâtissait encore des villes*. La peinture des petits scandales qu'ébauchait une piquante raillerie, sans être offensante, nous faisait mieux sentir le prix de notre sûreté.

Digitized by Google

Madame de Vintimille avait été chantée avec sa sœur par M. de Laharpe. Son langage était circonspect, son caractère contenu, son esprit acquis : elle avait vécu avec mesdames de Chevreuse, de Longueville, de La Vallière, de Maintenon, avec madame Geoffrin et madame du Deffant. Elle se mêlait bien à une société dont l'agrément tenait à la variété des esprits et à la combinaison de leurs différentes valeurs.

Madame Hocquart fut fort aimée du frère de madame de Beaumont, lequel s'occupa de la dame de ses pensées jusque sur l'échafaud, comme Aubiac allait à la potence en baisant un manchon de velours raz-bleu qui lui restait des bienfaits de Marguerite de Valois. Nulle part désormais ne se rassembleront sous un même toit tant de personnes distinguées appartenant à des rangs divers et à diverses destinées, pouvant causer des choses les plus communes comme des choses les plus élevées : simplicité de discours qui ne venait pas d'indigence, mais de choix. C'est peut-être la der-

Digitized by Google

nière société où l'esprit français de l'ancien temps ait paru. Chez les Français nouveaux on ne trouvera plus cette urbanité, fruit de l'éducation et transformée par un long usage en aptitude du caractère. Qu'est-il arrivé à cette société? Faites-donc des projets, rassemblez des amis, afin de vous préparer un deuil éternel! Madame de Beaumont n'est plus, Joubert n'est plus, Chênedollé n'est plus, madame de Vintimille n'est plus. Autrefois, pendant les vendanges, je visitais à Villeneuve M. Joubert; je me promenais avec lui sur les côteaux de l'Yonne; il cueillait des oronges dans les taillis et moi des veilleuses dans les prés. Nous causions de toutes choses et particulièrement de notre amie madame de Beaumont, absente pour jamais : nous rappelions le souvenir de nos anciennes espérances. Le soir nous rentrions dans Villeneuve, ville environnée de murailles décrépites du temps de Philippe-Auguste, et de tours à demi-rasées au-dessus desquelles s'élevait la fumée de

Digitized by Google

l'âtre des vendangeurs. Joubert me montrait de loin sur la colline un sentier sablonneux au milieu des bois et qu'il prenait lorsqu'il allait voir sa voisine, cachée au château de Passy pendant la Terreur.

Depuis la mort de mon cher hôte, j'ai traversé quatre ou cinq fois le Senonais. Je voyais du grand chemin les côteaux : Joubert ne s'y promenait plus ; je reconnaissais les arbres, les champs, les vignes, les petits tas de pierres où nous avions accoutumé de nous reposer. En passant dans Villeneuve, je jetais un regard sur la rue déserte et sur la maison fermée de mon ami. La dernière fois que cela m'arriva, j'allais en ambassade à Rome : ah! s'il eût été à ses foyers, je l'aurais emmené à la tombe de madame de Beaumont! Il a plu à Dieu d'ouvrir à M. Joubert une Rome céleste, mieux appropriée encore à son âme platonique, devenue chrétienne. Je ne le rencontrerai plus ici-bas : *Je m'en irai vers lui ; il ne reviendra pas vers moi.* (Psalm.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1837.

Année de ma vie, 1801. — Été à Savigny.

Le succès d'*Atala* m'ayant déterminé à recommencer le *Génie du Christianisme,* dont il y avait déjà deux volumes imprimés, madame de Beaumont me proposa de me donner une chambre à la campagne, dans une maison qu'elle venait de louer à Savigny. Je passai six

Digitized by Google

mois dans sa retraite, avec M. Joubert et nos autres amis.

La maison était située à l'entrée du village, du côté de Paris, près d'un vieux grand chemin qu'on appelle dans le pays le *Chemin de Henri IV;* elle était adossée à un côteau de vignes, et avait en face le parc de Savigny, terminé par un rideau de bois et traversé par la petite rivière de l'Orge. Sur la gauche s'étendait la plaine de Viry jusqu'aux fontaines de Juvisy. Tout autour de ce pays, on trouve des vallées, où nous allions le soir à la découverte de quelques promenades nouvelles.

Le matin, nous déjeunions ensemble; après déjeuner, je me retirais à mon travail; madame de Beaumont avait la bonté de copier les citations que je lui indiquais. Cette noble femme m'a offert un asile lorsque je n'en avais pas: sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini un ouvrage que je n'avais pu achever pendant mes malheurs.

Je me rappellerai éternellement quelques

Digitized by Google

soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager : madame Joubert, madame de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc ; le fils de madame Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée ; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés ! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages ; je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du Nouveau-Monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, madame de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je me rappelle-

Digitized by Google

rais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau, à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées ; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine ; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir ?

Un soir, nous vîmes dans notre retraite quelqu'un entrer à la dérobée par une fenêtre et sortir par une autre : c'était M. Laborie ; il se sauvait des serres de Bonaparte. Peu après apparut une de ces âmes en peine qui sont d'une espèce différente des autres âmes, et qui mêlent, en passant, leur malheur inconnu

Digitized by Google

aux vulgaires souffrances de l'espèce humaine : c'était Lucile, ma sœur.

Après mon arrivée en France, j'avais écrit à ma famille pour l'informer de mon retour. Madame la comtesse de Marigny, ma sœur aînée, me chercha la première, se trompa de rue et rencontra cinq messieurs Lassagne, dont le dernier monta du fond d'une trappe de savetier, pour répondre à son nom. Madame de Chateaubriand vint à son tour : elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur que j'ai trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. Madame la comtesse de Caud, Lucile, se présenta ensuite. M. Joubert et madame de Beaumont se prirent d'un attachement passionné et d'une tendre pitié pour elle. Alors commença entre eux une correspondance qui n'a fini qu'à la mort des deux femmes qui s'étaient penchées l'une vers l'autre, comme deux fleurs de même nature prêtes à se faner. Madame Lucile s'étant arrêtée à Versailles, le 30 septembre

Digitized by Google

1802, je reçus d'elle ce billet : « Je t'écris pour « te prier de remercier de ma part madame de « Beaumont de l'invitation qu'elle me fait d'al- « ler à Savigny. Je compte avoir ce plaisir à « peu près dans quinze jours, à moins que du « côté de madame de Beaumont, il ne se trouve « quelque empêchement. » Madame de Caud vint à Savigny comme elle l'avait annoncé.

Je vous ai raconté que, dans sa jeunesse, ma sœur, chanoinesse du chapitre de l'Argentière et destinée à celui de Remiremont, avait eu pour M. de Malfilâtre, conseiller au parlement de Bretagne, un attachement qui, renfermé dans son sein, avait augmenté sa mélancolie naturelle. Pendant la Révolution, elle épousa M. le comte de Caud et le perdit après quinze mois de mariage. La mort de madame la comtesse de Farcy, sœur qu'elle aimait tendrement, accrut la tristesse de madame de Caud. Elle s'attacha ensuite à madame de Chateaubriand, ma femme, et prit sur elle un empire qui devint pénible, car Lucile était

Digitized by Google

violente, impérieuse, déraisonnable, et madame de Chateaubriand, soumise à ses caprices, se cachait d'elle pour lui rendre les services qu'une amie plus riche rend à une amie susceptible et moins heureuse.

Le génie de Lucile et son caractère étaient arrivés presque à la folie de J.-J. Rousseau; elle se croyait en butte à des ennemis secrets: elle donnait à madame de Beaumont, à M. Joubert, à moi, de fausses adresses pour lui écrire; elle examinait les cachets, cherchait à découvrir s'ils n'avaient point été rompus; elle errait de domicile en domicile, ne pouvait rester ni chez mes sœurs, ni avec ma femme; elle les avait prises en antipathie, et madame de Chateaubriand, après lui avoir été dévouée au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, avait fini par être accablée du fardeau d'un attachement si cruel.

Une autre fatalité avait frappé Lucile: M. de Chênedollé, habitant auprès de Vire, l'était allé voir à Fougères; bientôt, il fut question d'un

Digitized by Google

mariage qui manqua. Tout échappait à la fois à ma sœur, et retombée sur elle-même, elle n'avait pas la force de se porter. Ce spectre plaintif s'assit un moment sur une pierre, dans la solitude riante de Savigny : tant de cœurs l'y avaient reçue avec joie ! ils l'auraient rendue avec tant de bonheur à une douce réalité d'existence ! Mais le cœur de Lucile ne pouvait battre que dans un air fait exprès pour elle, et qui n'avait point été respiré. Elle dévorait avec rapidité les jours du monde à part dans lequel le ciel l'avait placée. Pourquoi Dieu avait-il créé un être uniquement pour souffrir ? Quel rapport mystérieux y a-t-il donc entre une nature pâtissante et un principe éternel ?

Ma sœur n'était point changée ; elle avait pris seulement l'expression fixe de ses maux : sa tête était un peu baissée, comme une tête sur laquelle les heures ont pesé. Elle me rappelait mes parents ; ces premiers souvenirs de famille, évoqués de la tombe, m'entouraient comme des larves accourues pour se réchauf-

Digitized by Google

fer la nuit à la flamme mourante d'un bûcher funèbre. En la contemplant, je croyais apercevoir dans Lucile toute mon enfance, qui me regardait derrière ses yeux un peu égarés.

La vision de douleur s'évanouit : cette femme, grevée de la vie, semblait être venue chercher l'autre femme abattue qu'elle devait emporter.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1837.

Année de ma vie, 1802. — Talma.

L'été passa : selon la coutume, je m'étais promis de le recommencer l'année suivante; mais l'aiguille ne revient point à l'heure qu'on voudrait ramener. Pendant l'hiver à Paris, je fis quelques nouvelles connaissances. M. Jullien, homme riche, obligeant, et convive joyeux,

Digitized by Google

quoique d'une famille où l'on se tuait, avait une loge aux Français; il la prêtait à madame de Beaumont; j'allai quatre ou cinq fois au spectacle avec M. de Fontanes et M. Joubert. A mon entrée dans le monde, l'ancienne comédie était dans toute sa gloire; je la retrouvai dans sa complète décomposition; la tragédie se soutenait encore, grâce à mademoiselle Duchesnois et surtout à Talma, arrivé à la plus grande hauteur du talent dramatique. Je l'avais vu à son début; il était moins beau et, pour ainsi dire, moins jeune qu'à l'âge où je le revoyais : il avait pris la distinction, la noblesse et la gravité des années.

Le portrait que madame de Staël a fait de Talma dans son ouvrage sur l'Allemagne, n'est qu'à moitié vrai : le brillant écrivain apercevait le grand acteur avec une imagination de femme, et lui donna ce qui lui manquait.

Il ne fallait pas à Talma le monde intermédiaire : il ne savait pas le *gentilhomme;* il ne connaissait pas notre ancienne société; il ne

Digitized by Google

s'était pas assis à la table des châtelaines, dans la tour gothique au fond des bois ; il ignorait la flexibilité, la variété de ton, la galanterie, l'allure légère des mœurs, la naïveté, la tendresse, l'héroïsme d'honneur, les dévouements chrétiens de la chevalerie : il n'était pas Tancrède, Coucy, ou, du moins, il les transformait en héros d'un moyen âge de sa création : Othello était au fond de Vendôme.

Qu'était-il donc, Talma? Lui, son siècle et le temps antique. Il avait les passions profondes et concentrées de l'amour et de la patrie ; elles sortaient de son sein par explosion. Il avait l'inspiration funeste, le dérangement de génie de la Révolution à travers laquelle il avait passé. Les terribles spectacles dont il fut environné se répétaient dans son talent avec les accents lamentables et lointains des chœurs de Sophocle et d'Euripide. Sa grâce qui n'était point la grâce convenue, vous saisissait comme le malheur. La noire ambition, le remords, la jalousie, la mélancolie de l'âme, la douleur

Digitized by Google

physique, la folie par les dieux et l'adversité, le deuil humain; voilà ce qu'il savait. Sa seule entrée en scène, le seul son de sa voix étaient puissamment tragiques. La souffrance et la pensée se mêlaient sur son front, respiraient dans son immobilité, ses poses, ses gestes, ses pas. *Grec,* il arrivait, pantelant et funèbre, des ruines d'Argos, immortel Oreste, tourmenté qu'il était depuis trois mille ans par les Euménides; *Français,* il venait des solitudes de Saint-Denis, où les Parques de 1793 avaient coupé le fil de la vie tombale des rois. Tout entier triste, attendant quelque chose d'inconnu, mais d'arrêté dans l'injuste ciel, il marchait, forçat de la destinée, inexorablement enchaîné entre la fatalité et la terreur.

Le temps jette une obscurité inévitable sur les chefs-d'œuvre dramatiques vieillissants; son ombre portée change en Rembrandt les Raphaël les plus purs : sans Talma une partie des merveilles de Corneille et de Racine serait demeurée inconnue. Le talent dramatique est

Digitized by Google

un flambeau ; il communique le feu à d'autres flambeaux à demi-éteints, et fait revivre des génies qui vous ravissent par leur splendeur renouvelée.

On doit à Talma la perfection de la tenue de l'acteur. Mais la vérité du théâtre et le rigorisme du vêtement sont-ils aussi nécessaires à l'art qu'on le suppose ? Les personnages de Racine n'empruntent rien de la coupe de l'habit : dans les tableaux des premiers peintres, les fonds sont négligés et les costumes inexacts. Les *Fureurs* d'Oreste ou la *Prophétie* de Joad, lues dans un salon par Talma en frac, faisaient autant d'effet que déclamés sur la scène par Talma en manteau grec ou en robe juive. Iphigénie était accoutrée comme madame de Sévigné, lorsque Boileau adressait ces beaux vers à son ami :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
N'en a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Digitized by Google

Cette correction dans la représentation de l'objet inanimé est l'esprit des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame ; on se contente des petites beautés, quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Cependant, une fois descendu à cette vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire ; car le public, matérialisé lui-même, l'exige.

Digitized by Google

Années de ma vie 1802 et 1803. — *Génie du Christianisme.* — Chute annoncée. — Cause du succès final.

Cependant j'achevais le *Génie du Christianisme:* Lucien en désira voir quelques épreuves; je les lui communiquai; il mit aux marges des notes assez communes.

Quoique le succès de mon grand livre fût aussi éclatant que celui de la petite *Atala,* il

Digitized by Google

fut néanmoins plus contesté : c'était un ouvrage grave où je ne combattais plus les principes de l'ancienne littérature et de la philosophie par un roman, mais où je les attaquais par des raisonnements et des faits. L'empire voltairien poussa un cri et courut aux armes. Madame de Staël se méprit sur l'avenir de mes études religieuses : on lui apporta l'ouvrage sans être coupé; elle passa ses doigts entre les feuillets, tomba sur le chapitre *la Virginité,* et elle dit à M. Adrien de Montmorency, qui se trouvait avec elle : « Ah ! mon Dieu ! notre pauvre Cha- « teaubriand ! Cela va tomber à plat ! » L'abbé de Boullogne ayant entre les mains quelques parties de mon travail, avant la mise sous presse, répondit à un libraire qui le consultait : « Si vous voulez vous ruiner, imprimez cela. » Et l'abbé de Boullogne a fait depuis un trop magnifique éloge de mon livre.

Tout paraissait en effet annoncer ma chute : quelle espérance pouvais-je avoir, moi sans nom et sans prôneurs, de détruire l'influence de Vol-

Digitized by Google

taire, dominante depuis plus d'un demi-siècle, de Voltaire qui avait élevé l'énorme édifice achevé par les encyclopédistes et consolidé par tous les hommes célèbres en Europe? Quoi! les Diderot, les d'Alembert, les Duclos, les Dupuis, les Helvétius, les Condorcet étaient des esprits sans autorité? Quoi? le monde devait retourner à la Légende dorée, renoncer à son admiration acquise à des chefs-d'œuvre de science et de raison? Pouvais-je jamais gagner une cause que n'avaient pu sauver Rome armée de ses foudres, le clergé de sa puissance; une cause en vain défendue par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, appuyé des arrêts du parlement, de la force armée et du nom du Roi? N'était-il pas aussi ridicule que téméraire à un homme obscur, de s'opposer à un mouvement philosophique tellement irrésistible qu'il avait produit la Révolution? Il était curieux de voir un pygmée *raidir ses petits bras* pour étouffer les progrès du siècle, arrêter la civilisation et faire rétrograder le genre humain! Grâce à Dieu, il

Digitized by Google

suffirait d'un mot pour pulvériser l'insensé : aussi M. Ginguené, en maltraitant le *Génie du Christianisme* dans la *Décade,* déclarait que la critique venait trop tard, puisque mon rabâchage était déjà oublié. Il disait cela cinq ou six mois après la publication d'un ouvrage que l'attaque de l'Académie française entière, à l'occasion des prix décennaux, n'a pu faire mourir.

Ce fut au milieu des débris de nos temples que je publiai le *Génie du Christianisme*. Les fidèles se crurent sauvés : on avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses, qui venaient de la privation de ces consolations depuis longues années. Que de forces surnaturelles à demander pour tant d'adversités subies ! Combien de familles mutilées avaient à chercher auprès du Père des hommes les enfants qu'elles avaient perdus ! Combien de cœurs brisés, combien d'âmes devenues solitaires, appelaient une main divine pour les guérir ! On se précipitait dans la mai-

Digitized by Google

son de Dieu, comme on entre dans la maison du médecin le jour d'une contagion. Les victimes de nos troubles (et que de sortes de victimes !) se sauvaient à l'autel ; naufragés s'attachant au rocher sur lequel elles cherchent leur salut.

Bonaparte, désirant alors fonder sa puissance sur la première base de la société, venait de faire des arrangements avec la cour de Rome : il ne mit d'abord aucun obstacle à la publication d'un ouvrage utile à la popularité de ses desseins; il avait à lutter contre les hommes qui l'entouraient et contre des ennemis déclarés du culte; il fut donc heureux d'être défendu au dehors par l'opinion que le *Génie du Christianisme* appelait. Plus tard, il se repentit de sa méprise : les idées monarchiques régulières étaient arrivées avec les idées religieuses.

Un épisode du *Génie du Christianisme*, qui fit moins de bruit alors qu'*Atala*, a déterminé un des caractères de la littérature moderne;

Digitized by Google

mais, au surplus, si *René* n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais. Une famille de René poëtes et de René prosateurs a pullulé : on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collége qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes; de bambin qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au *vague de ses passions,* qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus.

Dans *René,* j'avais exposé une infirmité de mon siècle; mais c'était une autre folie aux romanciers d'avoir voulu rendre universelles des afflictions en dehors de tout. Les sentiments généraux qui composent le fond de l'hu-

Digitized by Google

manité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables ; mais les manières particulières de sentir, les individualités d'esprit et de caractère ne peuvent s'étendre et se multiplier que dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit ; il ne reste rien à recueillir dans ce champ après la main qui l'a moissonné la première. Une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel : on ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion générale incessamment modifiée au gré des artistes qui la manient et en changent la forme.

Quoi qu'il en soit, la littérature se teignit des couleurs de mes tableaux religieux, comme les affaires ont gardé la phraséologie de mes écrits sur la cité ; la *Monarchie selon la Charte,* a été le rudiment de notre gouvernement représentatif, et mon article du *Conservateur,* sur *les intérêts moraux et les intérêts matériels* a

Digitized by Google

laissé ces deux désignations à la politique.

Des écrivains me firent l'honneur d'imiter *Atala* et *René,* de même que la chaire emprunta mes récits des Missions et des bienfaits du Christianisme. Les passages dans lesquels je démontre qu'en chassant les divinités païennes des bois, notre culte élargi a rendu la nature à sa solitude; les paragraphes où je traite de l'influence de notre religion dans notre manière de voir et de peindre, où j'examine les changements opérés dans la poésie et l'éloquence; les chapitres que je consacre à des recherches sur les sentiments étrangers introduits dans les caractères dramatiques de l'antiquité, renferment le germe de la critique nouvelle. Les personnages de Racine, comme je l'ai dit, sont et ne sont point des personnages grecs; ce sont des personnages chrétiens : c'est ce qu'on n'avait point du tout compris.

Si l'effet du *Génie du Christianisme* n'eût été qu'une réaction contre des doctrines auxquelles on attribuait les malheurs révolutionnaires, cet

Digitized by Google

effet aurait cessé avec la cause disparue ; il ne se serait pas prolongé jusqu'au moment où j'écris. Mais l'action du *Génie du Christianisme* sur les opinions ne se borna pas à une résurrection momentanée d'une religion qu'on prétendait au tombeau : une métamorphose plus durable s'opéra. S'il y avait dans l'ouvrage innovation de style, il y avait aussi changement de doctrine ; le fond était altéré comme la forme ; l'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits ; l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire : dès lors, altération dans la chaîne des idées qui se lient les unes aux autres. On ne fut plus cloué dans sa place par un préjugé anti-religieux ; on ne se crut plus obligé de rester momie du néant, entourée de bandelettes philosophiques ; on se permit d'examiner tout système, si absurde qu'on le trouvât, *fût-il même chrétien.*

Outre les fidèles qui revenaient à la voix de leur Pasteur, il se forma, par ce droit de libre

Digitized by Google

examen, d'autres fidèles *à priori*. Posez Dieu pour principe, et le Verbe va suivre : le Fils naît forcément du Père.

Les diverses combinaisons abstraites ne font que substituer aux mystères chrétiens des mystères encore plus incompréhensibles : le panthéisme, qui, d'ailleurs, est de trois ou quatre espèces, et qu'il est de mode aujourd'hui d'attribuer aux intelligences éclairées, est la plus absurde des rêveries de l'Orient, remise en lumière par Spinosa : il suffit de lire à ce sujet l'article du sceptique Bayle sur ce juif d'Amsterdam. Le ton tranchant dont quelques-uns parlent de tout cela révolterait, s'il ne tenait au défaut d'études : on se paye de mots que l'on n'entend pas, et l'on se figure être des génies transcendants. Que l'on se persuade bien que les Abailard, les saint Bernard, les saint Thomas d'Aquin ont porté dans la métaphysique une supériorité de lumières dont nous n'approchons pas; que les systèmes saint-simonien, phalanstérien, fouriériste, humanitaire,

Digitized by Google

ont été trouvés et pratiqués par les diverses hérésies; que ce que l'on nous donne pour des progrès et des découvertes, sont des vieilleries qui traînent depuis quinze cents ans dans les écoles de la Grèce et dans les collèges du moyen âge. Le mal est que les premiers sectaires ne purent parvenir à fonder leur république néo-platonicienne, lorsque Gallien permit à Plotin d'en faire l'essai dans la Campanie: plus tard, on eut le très-grand tort de brûler les sectaires quand ils voulurent établir la communauté des biens, déclarer la prostitution sainte, en avançant qu'une femme ne peut, sans pécher, refuser un homme qui lui demande une union passagère au nom de Jésus-Christ: il ne fallait, disaient-ils, pour arriver à cette union, qu'anéantir son âme, et la mettre un moment en dépôt dans le sein de Dieu.

Le heurt que le *Génie du Christianisme* donna aux esprits, fit sortir le dix-huitième siècle de l'ornière, et le jeta pour jamais hors de sa voie: on recommença, ou plutôt on com-

Digitized by Google

mença à étudier les sources du christianisme : en relisant les Pères (en supposant qu'on les eût jamais lus) on fut frappé de rencontrer tant de faits curieux, tant de science philosophique, tant de beautés de style de tous les genres, tant d'idées, qui, par une gradation plus ou moins sensible, faisaient le passage de la société antique à la société moderne : ère unique et mémorable de l'humanité, où le ciel communique avec la terre au travers d'âmes placées dans des hommes de génie.

Auprès du monde croulant du paganisme, s'éleva autrefois, comme en dehors de la société, un autre monde, spectateur de ces grands spectacles, pauvre, à l'écart, solitaire, ne se mêlant des affaires de la vie que quand on avait besoin de ses leçons ou de ses secours. C'était une chose merveilleuse de voir ces premiers évêques, presque tous honorés du nom de saints et de martyrs, ces simples prêtres veillant aux reliques et aux cimetières, ces religieux et ces ermites dans leurs couvents ou dans leurs

Digitized by Google

grottes, faisant des règlements de paix, de morale, de charité, quand tout était guerre, corruption, barbarie; allant des tyrans de Rome aux chefs des Tartares et des Goths, afin de prévenir l'injustice des uns et la cruauté des autres, arrêtant des armées avec une croix de bois et une parole pacifique; les plus faibles des hommes, et protégeant le monde contre Attila; placés entre deux univers pour en être le lien, pour consoler les derniers moments d'une société expirante, et soutenir les premiers pas d'une société au berceau.

Digitized by Google

Digitized by Google

Génie du Christianisme ; suite. — Défauts de l'ouvrage.

Il était impossible que les vérités développées dans le *Génie du Christianisme* ne contribuassent pas au changement des idées. C'est encore à cet ouvrage que se rattache le goût actuel pour les édifices du moyen âge : c'est moi qui ai rappelé le jeune siècle à l'admiration

Digitized by Google

des vieux temples. Si l'on a abusé de mon opinion ; s'il n'est pas vrai que nos cathédrales aient approché de la beauté du Parthénon ; s'il est faux que ces églises nous apprennent dans leurs documents de pierre des faits ignorés ; s'il est insensé de soutenir que ces mémoires de granit nous révèlent des choses échappées aux savants Bénédictins ; si à force d'entendre rabâcher du gothique, on en meurt d'ennui, ce n'est pas ma faute. Du reste, sous le rapport des arts, je sais ce qui manque au *Génie du Christianisme ;* cette partie de ma composition est défectueuse, parce qu'en 1800, je ne connaissais pas les arts : je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Egypte. De même, je n'ai pas tiré un parti suffisant des vies des Saints et des légendes ; elles m'offraient pourtant des histoires merveilleuses : en y choisissant avec gout, on y pouvait faire une moisson abondante. Ce champ des richesse de l'imagination du moyen âge surpasse en fécondité les métamorphoses d'Ovide et les fables milésiennes.

Digitized by Google

Il y a, de plus, dans mon ouvrage des jugements étriqués ou faux, tels que celui que je porte sur Dante, auquel j'ai rendu depuis un éclatant hommage.

Sous le rapport sérieux, j'ai complété le *Génie du Christianisme* dans mes *Etudes historiques*, un de mes écrits dont on a le moins parlé et qu'on a le plus volé.

Le succès d'*Atala* m'avait enchanté, parce que mon âme était encore neuve; celui du *Génie du Christianisme* me fut pénible : je fus obligé de sacrifier mon temps à des correspondances au moins inutiles et à des politesses étrangères. Une admiration prétendue ne me dédommageait point des dégoûts qui attendent un homme dont la foule a retenu le nom. Quel bien peut remplacer la paix que vous avez perdue en introduisant le public dans votre intimité? Joignez à cela les inquiétudes dont les muses se plaisent à affliger ceux qui s'attachent à leur culte, les embarras d'un caractère facile, l'inaptitude à la fortune, la perte des

Digitized by Google

loisirs, une humeur inégale, des affections plus vives, des tristesses sans raison, des joies sans cause : qui voudrait, s'il en était le maître, acheter à de pareilles conditions les avantages incertains d'une réputation qu'on n'est pas sûr d'obtenir, qui vous sera contestée pendant votre vie, que la postérité ne confirmera pas, et à laquelle votre mort vous rendra à jamais étranger ?

La controverse littéraire sur les nouveautés du style qu'avait excitée *Atala,* se renouvela à la publication du *Génie du Christianisme*.

Un trait caractéristique de l'école impériale, et même de l'école républicaine, est à observer : tandis que la société avançait en mal ou en bien, la littérature demeurait stationnaire ; étrangère au changement des idées, elle n'appartenait pas à son temps. Dans la comédie, les seigneurs de village, les Colin, les Babet ou les intrigues de ces salons que l'on ne connaissait plus, se jouaient (comme je l'ai déjà fait remarquer) devant des hommes grossiers et sangui-

Digitized by Google

naires, destructeurs des mœurs dont on leur offrait le tableau ; dans la tragédie, un parterre plébeïen s'occupait des familles des nobles et des rois.

Deux choses arrêtaient la littérature à la date du dix-huitième siècle : l'impiété qu'elle tenait de Voltaire et de la Révolution, le despotisme dont la frappait Bonaparte. Le chef de l'Etat trouvait du profit dans ces lettres subordonnées qu'il avait mises à la caserne, qui lui présentaient les armes, qui sortaient lorsqu'on criait : « Hors la garde ! » qui marchaient en rang et qui manœuvraient comme des soldats. Toute indépendance semblait rebellion à son pouvoir ; il ne voulait pas plus d'émeute de mots et d'idées, qu'il ne souffrait d'insurrection. Il suspendit l'*Habeas corpus* pour la pensée comme pour la liberté individuelle. Reconnaissons aussi que le public, fatigué d'anarchie, reprenait volontiers le joug des règles.

La littérature qui exprime l'ère nouvelle, n'a

Digitized by Google

régné que quarante ou cinquante ans après le temps dont elle était l'idiome. Pendant ce demi-siècle elle n'était employée que par l'opposition. C'est madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin, qui les premiers avons parlé cette langue. Le changement de littérature dont le dix-neuvième siècle se vante, lui est arrivé de l'émigration et de l'exil; ce fut M. de Fontanes qui couva ces oiseaux d'une autre espèce que lui, parce que, remontant au dix-septième siècle, il avait pris la puissance de ce temps fécond et perdu la stérilité du dix-huitième. Une partie de l'esprit humain, celle qui traite de matières transcendantes, s'avança seule d'un pas égal avec la civilisation; malheureusement la gloire du savoir ne fut pas sans tache : les La Place, les Lagrange, les Monge, les Chaptal, les Berthollet, tous ces prodiges, jadis fiers démocrates, devinrent les plus obséquieux serviteurs de Napoléon. Il faut le dire à l'honneur des lettres : la littérature nouvelle fut libre, la

Digitized by Google

science servile; le caractère ne répondit point au génie, et ceux dont la pensée était montée au plus haut du ciel, ne purent élever leur âme au-dessus des pieds de Bonaparte : ils prétendaient n'avoir pas besoin de Dieu, c'est pourquoi ils avaient besoin d'un tyran.

Le classique napoléonien était le génie du dix-neuvième siècle affublé de la perruque de Louis XIV, ou frisé comme au temps de Louis XV. Bonaparte avait voulu que les hommes de la Révolution ne parussent à la cour qu'en habit habillé, l'épée au côté. On ne voyait pas la France du moment; ce n'était pas de l'ordre, c'était de la discipline. Aussi, rien n'était plus ennuyeux que cette pâle résurrection de la littérature d'autrefois. Ce calque froid, cet anachronisme improductif disparut quand la littérature nouvelle fit irruption avec fracas par le *Génie du Christianisme.* La mort du duc d'Enghien eut pour moi l'avantage, en me jetant à l'écart, de me laisser suivre dans la solitude mon inspiration particulière et de m'em-

Digitized by Google

pêcher de m'enrégimenter dans l'infanterie régulière du vieux Pinde : je dus à ma liberté morale ma liberté intellectuelle.

Au dernier chapitre du *Génie du Christianisme*, j'examine ce que serait devenu le monde si la foi n'eût pas été prêchée au moment de l'invasion des Barbares ; dans un autre paragraphe, je mentionne un important travail à entreprendre sur les changements que le Christianisme apporta dans les lois après la conversion de Constantin.

En supposant que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est à l'heure où j'écris maintenant, le *Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment : au lieu de rappeler les bienfaits et les institutions de notre religion au passé, je ferais voir que le Christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale ; qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la

Digitized by Google

nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique. La légalité ne suffit pas pour contenir, parce qu'elle n'est pas permanente; elle tire sa force de la loi; or la loi est l'ouvrage des hommes qui passent et varient. Une loi n'est pas toujours obligatoire; elle peut toujours être changée par une autre loi : contrairement à cela, la morale est permanente; elle a sa force en elle-même, parce qu'elle vient de l'ordre immuable, elle seule peut donc donner la durée.

Je ferais voir que partout où le Christianisme a dominé, il a changé l'idée, il a rectifié les notions du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité entière dans ses doctrines et ses préceptes. Je tâcherais de deviner la distance où nous sommes encore de l'accomplissement total de l'Evangile, en supputant le nombre des maux détruits et des améliorations opérées dans les dix-huit siècles écoulés de ce côté-ci de la Croix. Le Christianisme agit avec lenteur parce qu'il agit

Digitized by Google

partout; il ne s'attache pas à la réforme d'une société particulière, il travaille sur la société générale; sa philanthropie s'étend à tous les fils d'Adam : c'est ce qu'il exprime avec une merveilleuse simplicité dans ses oraisons les plus communes, dans ses vœux quotidiens, lorsqu'il dit à la foule dans le temple : « Prions « pour tout ce qui souffre sur la terre. » Quelle religion a jamais parlé de la sorte! Le Verbe ne s'est point fait chair dans l'homme de plaisir, il s'est incarné à l'homme de douleur, dans le but de l'affranchissement de tous, d'une fraternité universelle et d'une salvation immense.

Quand le *Génie du Christianisme* n'aurait donné naissance qu'à de telles investigations, je me féliciterais de l'avoir publié : reste à savoir si, à l'époque de l'apparition de ce livre, un autre *Génie du Christianisme,* élevé sur le nouveau plan dont j'indique à peine le tracé, aurait obtenu le même succès. En 1803, lorsqu'on n'accordait rien à l'ancienne religion, qu'elle était l'objet du dédain, que l'on ne savait pas le

Digitized by Google

premier mot de la question, aurait-on été bien venu à parler de la liberté future descendant du Calvaire, quand on était encore meurtri des excès de la liberté des passions? Bonaparte eût-il souffert un pareil ouvrage? Il était peut-être utile d'exciter les regrets, d'intéresser l'imagination à une cause si méconnue, d'attirer les regards sur l'objet méprisé, de le rendre aimable, avant de montrer comment il était sérieux, puissant et salutaire.

Maintenant, dans la supposition que mon nom laisse quelque trace, je le devrai au *Génie du Christianisme* : sans illusion sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage, je lui reconnais une valeur accidentelle ; il est venu juste et à son moment. Par cette raison, il m'a fait prendre place à l'une de ces époques historiques qui, mêlant un individu aux choses, contraignent à se souvenir de lui. Si l'influence de mon travail ne se bornait pas au changement que, depuis quarante années, il a produit parmi les générations vivantes ; s'il servait encore à ranimer

Digitized by Google

chez les tard-venus une étincelle des vérités civilisatrices de la terre ; si le léger symptôme de vie que l'on croit apercevoir s'y soutenait dans les générations à venir, je m'en irais plein d'espérance dans la miséricorde divine. Chrétien réconcilié, ne m'oublie pas dans tes prières, quand je serai parti ; mes fautes m'arrêteront peut-être à ces portes où ma charité avait crié pour toi : « Ouvrez-vous, portes éternelles ! *Elevamini portæ æternales !* »

Digitized by Google

Paris, 1837.

Revu en décembre 1846.

Années de ma vie, 1802 et 1803. — Châteaux. — Madame de Custine. — M. de Saint-Martin. — Madame d'Houdetot et Saint-Lambert.

Ma vie se trouva toute dérangée aussitôt qu'elle cessa d'être à moi. J'avais une foule de connaissances en dehors de ma société habituelle. J'étais appelé dans les châteaux que l'on rétablissait. On se rendait comme on pouvait dans ces manoirs demi-démeublés, demi-meu-

Digitized by Google

blés, où un vieux fauteuil succédait à un fauteuil neuf. Cependant, quelques-uns de ces manoirs étaient restés intacts, tels que le Marais échu à madame de La Briche, excellente femme dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser. Je me souviens que mon immortalité allait rue Saint-Dominique-d'Enfer prendre une place pour le Marais dans une méchante voiture de louage, où je rencontrais madame de Vintimille et madame de Fezensac. A Champlâtreux, M. Molé faisait refaire de petites chambres au second étage. Son père, tué révolutionnairement, était remplacé, dans un grand salon délabré, par un tableau dans lequel Mathieu Molé était représenté, arrêtant une émeute avec son bonnet carré : tableau qui faisait sentir la différence des temps. Une superbe patte d'oie de tilleuls avait été coupée ; mais une des trois avenues existait encore dans la magnificence de son vieux ombrage ; on l'a mêlée depuis à de nouvelles plantations : nous en sommes aux peupliers.

Digitized by Google

Au retour de l'émigration, il n'y avait si pauvre banni qui ne dessinât les tortillons d'un jardin anglais dans les dix pieds de terre ou de cour qu'il avait retrouvés : moi-même, n'ai-je pas planté jadis la Vallée-aux-Loups? N'y ai-je pas commencé ces *Mémoires?* Ne les ai-je pas continués dans le parc de Montboissier, dont on essayait alors de raviver l'aspect défiguré par l'abandon? Ne les ai-je pas prolongés dans le parc de Maintenon rétabli tout à l'heure, proie nouvelle pour la démocratie qui revient? Les châteaux brûlés en 1789 auraient dû avertir le reste des châteaux de demeurer cachés dans leurs décombres : mais les clochers des villages engloutis qui percent les laves du Vésuve, n'empêchent pas de replanter sur la surface de ces mêmes laves d'autres églises et d'autres hameaux.

Parmi les abeilles qui composaient leur ruche, était la marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang.

Digitized by Google

J'assistai à sa prise de possession de Fervaques, et j'eus l'honneur de coucher dans le lit du Béarnais, de même que dans le lit de la reine Christine à Combourg. Ce n'était pas une petite affaire que ce voyage; il fallait embarquer dans la voiture Astolphe de Custine, enfant, M. Berschtett, le gouverneur, une vieille bonne alsacienne ne parlant qu'allemand, Jenny la femme de chambre, et Trim, chien fameux qui mangeait les provisions de la route. N'aurait-on pas pu croire que cette colonie se rendait à Fervaques pour jamais? et cependant le château n'était pas achevé de meubler que le signal du délogement fut donné. J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, je l'ai vue, plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie, je l'ai vue me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais ; j'ai entendu son cercueil passer la nuit dans les rues soli-

Digitized by Google

taires de Lausanne, pour aller prendre sa place éternelle à Fervaques : Elle se hâtait de se cacher dans une terre qu'elle n'avait possédée qu'un moment, comme sa vie. J'avais lu sur le coin d'une cheminée du château ces méchantes rimes attribuées à l'amant de Gabrielle :

La dame de Fervaques
Mérite de vives attaques.

Le soldat-roi en avait dit autant à bien d'autres : déclarations passagères des hommes, vite effacées et descendues de beautés en beautés, jusqu'à madame de Custine. Fervaques a été vendu.

Je rencontrai encore la duchesse de Châtillon, laquelle, pendant mon absence des Cent-Jours, décora ma vallée d'Aulnay. Madame Lindsay, que je n'avais cessé de voir, me fit connaitre Julie Talma. Madame de Clermont-Tonnerre m'attira chez elle. Nous avions une grand'-mère commune, et elle voulait bien m'appeler son cousin. Veuve du comte de

Digitized by Google

Clermont-Tonnerre, elle se remaria depuis au marquis de Talaru. Elle avait, en prison, converti M. de Laharpe. Ce fut par elle que je connus le peintre Neveu, enrôlé au nombre de ses cavaliers-servants ; Neveu me mit un moment en rapport avec Saint-Martin.

M. de Saint-Martin avait cru trouver dans *Atala* certain argot dont je ne me doutais pas, et qui lui prouvait une affinité de doctrines avec moi. Neveu, afin de lier deux frères, nous donna à dîner dans une chambre haute qu'il habitait dans les communs du Palais-Bourbon. J'arrivai au rendez-vous à six heures : le philosophe du ciel était déjà à son poste. A sept heures, un valet discret posa un potage sur la table, se retira et ferma la porte. Nous nous assîmes et nous commençâmes à manger en silence. M. de Saint-Martin, qui, d'ailleurs, avait de très-belles façons, ne prononçait que de courtes paroles d'oracle. Neveu répondait par des exclamations, avec des attitudes et des grimaces de peintre ; je ne disais mot.

Digitized by Google

Au bout d'une demi-heure, le nécromant rentra, enleva la soupe, et mit un autre plat sur la table : les mets se succédèrent ainsi un à un et à de longues distances. M. de Saint-Martin, s'échauffant peu à peu, se mit à parler en façon d'archange; plus il parlait, plus son langage devenait ténébreux. Neveu m'avait insinué, en me serrant la main, que nous verrions des choses extraordinaires, que nous entendrions des bruits : depuis six mortelles heures, j'écoutais et je ne découvrais rien. A minuit, l'homme des visions se lève tout à coup : je crus que l'esprit des ténèbres ou l'esprit divin descendait, que les sonnettes allaient faire retentir les mystérieux corridors; mais M. de Saint-Martin déclara qu'il était épuisé, et que nous reprendrions la conversation une autre fois; il mit son chapeau et s'en alla. Malheureusement pour lui, il fut arrêté à la porte et forcé de rentrer par une visite inattendue : néanmoins, il ne tarda pas à disparaître. Je ne l'ai jamais revu : il courut mourir

Digitized by Google

dans le jardin de M. Lenoir-Laroche, mon voisin d'Aulnay.

Je suis un sujet rebelle pour le Swedenborgisme : l'abbé Furia, à un dîner chez madame de Custine, se vanta de tuer un serin en le magnétisant : le serin fut le plus fort, et l'abbé, hors de lui, fut obligé de quitter la partie, de peur d'être tué par le serin : chrétien, ma seule présence avait rendu le trépied impuissant.

Une autre fois, le célèbre Gall, toujours chez madame de Custine, dîna près de moi sans me connaître, se trompa sur mon angle facial, me prit pour une grenouille et voulut, quand il sut qui j'étais, raccommoder sa science d'une manière dont j'étais honteux pour lui. La forme de la tête peut aider à distinguer le sexe dans les individus, à indiquer ce qui appartient à la bête, aux passions animales ; quant aux facultés intellectuelles, la phrénologie en ignorera toujours. Si l'on pouvait rassembler les crânes divers des grands hommes morts depuis le

Digitized by Google

commencement du monde, et qu'on les mît sous les yeux des phrénologistes sans leur dire à qui ils ont appartenu, ils n'enverraient pas un cerveau à son adresse: l'examen des *bosses* produirait les méprises les plus comiques.

Il me prend un remords : j'ai parlé de M. de Saint-Martin avec un peu de moquerie, je m'en repens. Cette moquerie que je repousse continuellement et qui me revient sans cesse, me met en souffrance ; car je hais l'esprit satyrique comme étant l'esprit le plus petit, le plus commun et le plus facile de tous; bien entendu que je ne fais pas ici le procès à la haute comédie. M. de Saint-Martin était, en dernier résultat, un homme d'un grand mérite, d'un caractère noble et indépendant. Quand ses idées étaient explicables, elles étaient élevées et d'une nature supérieure. Ne devrais-je pas le sacrifice des deux pages précédentes à la généreuse et beaucoup trop flatteuse déclaration de l'auteur du *Portrait de M. de Saint-Martin fait par lui-même ?* Je ne balancerais pas à les effacer,

Digitized by Google

si ce que je dis pouvait nuire le moins du monde à la renommée grave de M. de Saint-Martin et à l'estime qui s'attachera toujours à sa mémoire. Je vois du reste avec plaisir que mes souvenirs ne m'avaient pas trompé : M. de Saint-Martin n'a pas pu être tout-à-fait frappé de la même manière que moi dans le dîner dont je parle; mais on voit que je n'avais pas inventé la scène et que le récit de M. de Saint-Martin ressemble au mien par le fond.

« Le 27 janvier 1803, » dit-il, « j'ai eu une entre-« vue avec M. de Chateaubriand dans un dîner « arrangé pour cela, chez M. Neveu à l'Ecole « polytechnique. J'aurais beaucoup gagné à le « connaître plus tôt : c'est le seul homme de « lettres honnête avec qui je me sois trouvé en « présence depuis que j'existe, et encore n'ai-« je joui de sa conversation que pendant le re-« pas. Car aussitôt après parut une visite qui le « rendit muet pour le reste de la séance et je « ne sais quand l'occasion pourra renaître, « parce que le roi de ce monde a grand soin

Digitized by Google

« de mettre des bâtons dans les roues de ma « carriole. Au reste, de qui ai-je besoin, excepté « de Dieu ? »

M. de Saint-Martin vaut mille fois mieux que moi : la dignité de sa dernière phrase écrase du poids d'une nature sérieuse ma raillerie inoffensive.

J'avais aperçu M. de Saint-Lambert et madame d'Houdetot au Marais, représentant l'un et l'autre les opinions et les libertés d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées : c'était le dix-huitième siècle expiré et marié à sa manière. Il suffit de tenir bon dans la vie, pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité, parce qu'elle n'a pas cessé d'être, et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité, deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable état ; ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge : c'est la justice de Dieu.

Digitized by Google

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours!

Il devenait difficile de comprendre quelques pages des *Confessions*, quand on avait vu l'objet des transports de Rousseau : madame d'Houdetot avait-elle conservé les lettres que Jean-Jacques lui écrivait, et qu'il dit avoir été plus brûlantes que celles de la *Nouvelle Héloïse ?* On croit qu'elle en avait fait le sacrifice à Saint-Lambert.

A près de quatre-vingts ans, madame d'Houdetot s'écriait encore, dans des vers agréables :

Et l'amour me console!
Rien ne pourra me consoler de lui.

Elle ne se couchait point qu'elle n'eût frappé trois fois à terre avec sa pantoufle, en disant à feu l'auteur des *Saisons :* « Bonsoir, mon « ami! » C'était là à quoi se réduisait, en 1803, la philosophie du dix-huitième siècle.

La société de madame d'Houdetot, de Diderot, de Saint-Lambert, de Rousseau, de

Digitized by Google

Grimm, de madame d'Epinay, m'a rendu la vallée de Montmorency insupportable, et quoique, sous le rapport des faits, je sois bien aise qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux, je ne regrette point ces temps. J'ai revu dernièrement, à Sannois, la maison qu'habitait madame d'Houdetot; ce n'est plus qu'une coque vide, réduite aux quatre murailles. Un âtre abandonné intéresse toujours ; mais que disent des foyers où ne s'est assise ni la beauté, ni la mère de famille, ni la religion, et dont les cendres, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers des jours qui n'ont su que détruire?

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1838.

Voyage dans le Midi de la France (1802).

Une contrefaçon du *Génie du Christianisme*, à Avignon, m'appela au mois d'octobre 1802 dans le midi de la France. Je ne connaissais que ma pauvre Bretagne et les provinces du Nord, traversées par moi en quittant mon pays.

Digitized by Google

J'allais voir le soleil de Provence, ce ciel qui devait me donner un avant-goût de l'Italie et de la Grèce, vers lesquelles mon instinct et la muse me poussaient. J'étais dans une disposition heureuse ; ma réputation me rendait la vie légère : il y a beaucoup de songes dans l e premier enivrement de la renommée , et les yeux se remplissent d'abord avec délices de la lumière qui se lève ; mais que cette lumière s'éteigne, elle vous laisse dans l'obscurité ; si elle dure, l'habitude de la voir vous y rend bientôt insensible.

Lyon me fit un extrême plaisir. Je retrouvai ces ouvrages des Romains, que je n'avais point aperçus depuis le jour où je lisais dans l'amphithéâtre de Trèves quelques feuilles d'*Atala*, tirées de mon havresac. Sur la Saône passaient d'une rive à l'autre des barques entoilées, portant la nuit une lumière ; des femmes les conduisaient ; une nautonnière de dix-huit ans, qui me prit à son bord, raccommodait, à chaque coup d'aviron, un bouquet de fleurs mal atta-

Digitized by Google

ché à son chapeau. Je fus réveillé le matin par le son des cloches. Les couvents suspendus aux côteaux semblaient avoir recouvré leurs solitaires. Le fils de M. Ballanche, propriétaire, après M. Migneret, du *Génie du Christianisme*, était mon hôte : il est devenu mon ami. Qui ne connaît aujourd'hui le philosophe chrétien, dont les écrits brillent de cette clarté paisible sur laquelle on se plaît à attacher les regards, comme sur le rayon d'un astre ami dans le ciel ?

Le 27 octobre, le bateau de poste qui me conduisait à Avignon, fut obligé de s'arrêter à Tain, à cause d'une tempête. Je me croyais en Amérique : le Rhône me représentait mes grandes rivières sauvages. J'étais niché dans une petite auberge, au bord des flots ; un conscrit se tenait debout dans un coin du foyer ; il avait le sac sur le dos, et allait rejoindre l'armée d'Italie. J'écrivais sur le soufflet de la cheminée, en face de l'hôtelière, assise en silence devant moi, et qui, par égard pour le voyageur,

Digitized by Google

empêchait le chien et le chat de faire du bruit.

Ce que j'écrivais, était un article déjà presque fait en descendant le Rhône et relatif à la *Législation primitive* de M. de Bonald. Je prévoyais ce qui est arrivé depuis : « La littérature française, » disais-je, « va changer de « face ; avec la Révolution, vont naître d'autres « pensées, d'autres vues des choses et des « hommes. Il est aisé de prévoir que les écrivains se diviseront. Les uns s'efforceront de « sortir des anciennes routes ; les autres tâcheront de suivre les antiques modèles, mais « toutefois en les présentant sous un jour nouveau. Il est assez probable que les derniers « finiront par l'emporter sur leurs adversaires, « parce qu'en s'appuyant sur les grandes traditions et sur les grands hommes, ils auront « des guides plus sûrs et des documents « plus féconds. »

Les lignes qui terminent ma critique voyageuse sont de l'histoire ; mon esprit marchait dès lors avec mon siècle : « L'auteur

Digitized by Google

« de cet article, » disais-je, « ne se peut re-
« fuser à une image qui lui est fournie par
« la position dans laquelle il se trouve. Au
« moment même où il écrit ces derniers mots,
« il descend un des plus grands fleuves de
« France. Sur deux montagnes opposées, s'é-
« lèvent deux tours en ruines; au haut de ces
« tours, sont attachées de petites cloches que
« les montagnards sonnent à notre passage.
« Ce fleuve, ces montagnes, ces sons, ces mo-
« numents gothiques, amusent un moment les
« yeux des spectateurs; mais personne ne s'ar-
« rête pour aller où le clocher l'invite. Ainsi
« les hommes qui prêchent aujourd'hui morale
« et religion, donnent en vain le signal du haut
« de leurs ruines à ceux que le torrent du
« siècle entraîne; le voyageur s'étonne de la
« grandeur des débris, de la douceur des
« bruits qui en sortent, de la majesté des sou-
« venirs qui s'en élèvent, mais il n'interrompt
« point sa course, et au premier détour du
« fleuve, tout est oublié. »

Digitized by Google

Arrivé à Avignon la veille de la Toussaint, un enfant portant des livres m'en offrit : j'achetai du premier coup trois éditions différentes et contrefaites d'un petit roman nommé *Atala*. En allant de libraire en libraire, je déterrai le contrefacteur, à qui j'étais inconnu. Il me vendit les quatre volumes du *Génie du Christianisme*, au prix raisonnable de neuf francs l'exemplaire, et me fit un grand éloge de l'ouvrage et de l'auteur. Il habitait un bel hôtel entre cour et jardin. Je crus avoir trouvé la pie au nid : au bout de vingt-quatre heures, je m'ennuyai de suivre la fortune, et je m'arrangeai presque pour rien avec le voleur.

Je vis madame de Janson, petite femme sèche, blanche et résolue, qui, dans sa propriété, se battait avec le Rhône, échangeait des coups de fusil avec les riverains et se défendait contre les années.

Avignon me rappela mon compatriote. Du Guesclin valait bien Bonaparte, puisqu'il arracha la France à la conquête. Arrivé auprès de

Digitized by Google

la ville des papes avec les aventuriers que sa gloire entraînait en Espagne, il dit au prévôt envoyé au devant de lui par le pontife : « Frère, ne me célez pas : dont vient ce tré- « sor? l'a prins le pape en son trésor? Et il lui « répondit que non, et que le commun d'Avi- « gnon l'avoit payé chacun sa portion. Lors, « dit Bertrand, prévost, je vous promets que « nous n'en aurons denier en notre vie, et « voulons que cet argent cueilli soit rendu à « ceux qui l'ont payé, et dites bien au pape « qu'il le leur fasse rendre ; car si je savois que « le contraire fust, il m'en poiseroit ; et eusse « ores passé la mer, si retournerois-je par- « deça. Adonc fut Bertrand payé de l'argent « du pape, et ses gens de rechief absous, et « ladite absolution primière de rechief con- « firmée. »

Les voyages transalpins commençaient autrefois par Avignon, c'était l'entrée de l'Italie. Les géographies disent : « Le Rhône est au « Roi, mais la ville d'Avignon est arrosée par

Digitized by Google

« une branche de la rivière de la Sorgue, qui « est au pape. » Le pape est-il bien sûr de conserver longtemps la propriété du Tibre? On visitait à Avignon le couvent des Célestins. Le bon roi René, qui diminuait les impôts quand la tramontane soufflait, avait peint dans une des salles du couvent des Célestins un squelette : c'était celui d'une femme d'une grande beauté qu'il avait aimée.

Dans l'église des Cordeliers, se trouvait le sépulcre de *madonna Laura* : François Ier commanda de l'ouvrir et salua les cendres immortalisées. Le vainqueur de Marignan laissa à la nouvelle tombe qu'il fit élever cet épitaphe :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
. . . . . .
O gentille ame, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est tousjours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

On aura beau faire, le *père des lettres*, l'ami de Benvenuto Cellini, de Léonard de Vinci, du

Digitized by Google

Primatice, le roi à qui nous devons la Diane, sœur de l'Apollon du Belvédère, et la Sainte-Famille de Raphaël; le chantre de Laure, l'admirateur de Pétrarque, a reçu des beaux-arts reconnaissants une vie qui ne périra point.

J'allai à Vaucluse cueillir, au bord de la fontaine, des bruyères parfumées et la première olive que portait un jeune olivier :

Chiara fontana, in quel medesmo bosco
Sorgea d'un sasso ; ed acque fresche et dolci
Spargea soavemente mormorando :
Al bel seggio riposto, ombroso e fosco
Ne pastori appressavan, ne bifolci ;
Ma nimfe et muse a quel tenor cantando.

« Cette claire fontaine, dans ce même bo-
« cage, sort d'un rocher; elle répand, fraîches
« et douces, ses ondes qui suavement mur-
« murent. A ce beau lit de repos, ni les pas-
« teurs ni les troupeaux ne s'empressent; mais
« la Nymphe et la Muse y vont chantant. »

Pétrarque a raconté comment il rencontra cette vallée : « Je m'enquérais, » dit-il, « d'un « lieu caché où je pusse me retirer comme

Digitized by Google

« dans un port, quand je trouvai une petite « vallée fermée, Vaucluse, bien solitaire, d'où « naît la source de la Sorgue, reine de toutes « les sources : je m'y établis. C'est là que j'ai « composé mes poésies en langue vulgaire : « vers où j'ai peint les chagrins de ma jeu- « nesse. »

C'est aussi de Vaucluse qu'il entendait, comme on l'entendait encore lorsque j'y passai, le bruit des armes retentissant en Italie ; il s'écriait :

Italia mia. . . . .
. . . . . .
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondar i nostri dolci campi !
. . . . . .
Non è questo 'l terren ch' io toccai pria ?
Non è questo 'l mio nido,
Ove nudrito fui si dolcemente ?
Non è questa la patria, in ch' io mi fido,
Madre benigna e pia
Chi copre l'uno et l'altro mio parente ?

« Mon Italie !... O déluge rassemblé des

Digitized by Google

« déserts étrangers pour inonder nos doux « champs!... N'est-ce pas là le sol que je tou- « chai d'abord? n'est-ce pas là le nid où je fus « si doucement nourri? n'est-ce pas là la patrie « en qui je me confie, mère bénigne et pieuse « qui couvre l'un et l'autre de mes parents? »

Plus tard, l'amant de Laure invite Urbain V à se transporter à Rome : « Que répondrez- « vous à saint Pierre, » s'écrie-t-il éloquem- ment, « quand il vous dira : « Que se passe-t-il « à Rome? Dans quel état est mon temple, mon « tombeau, mon peuple? Vous ne répondez « rien? D'où venez-vous? Avez-vous habité « les bords du Rhône? Vous y naquîtes, dites- « vous : et moi, n'étais-je pas né en Galilée? »

Siècle fécond, jeune, sensible, dont l'admi- ration remuait les entrailles; siècle qui obéis- sait à la lyre d'un grand poëte, comme à la loi d'un législateur! C'est à Pétrarque que nous devons le retour du souverain pontife au Vati- can; c'est sa voix qui a fait naître Raphaël et sortir de terre le dôme de Michel-Ange.

Digitized by Google

De retour à Avignon, je cherchai le palais des papes, et l'on me montra la *Glacière* : la Révolution s'en est prise aux lieux célèbres; les souvenirs du passé sont obligés de pousser au travers et de reverdir sur des ossements. Hélas ! les gémissements des victimes meurent vite après elles; ils arrivent à peine à quelque écho qui les fait survivre un moment, quand déjà la voix dont ils s'exhalaient est éteinte. Mais tandis que le cri des douleurs expirait au bord du Rhône, on entendait dans le lointain les sons du luth de Pétrarque; une *canzone* solitaire, échappée de la tombe, continuait à charmer Vaucluse d'une immortelle mélancolie et de chagrins d'amour d'autrefois.

Alain Chartier était venu de Bayeux se faire enterrer à Avignon, dans l'église de Saint-Antoine. Il avait écrit *la Belle Dame sans mercy*, et le baiser de Marguerite d'Écosse l'a fait vivre.

D'Avignon je me rendis à Marseille. Que peut avoir à désirer une ville à qui Cicéron

Digitized by Google

adresse ces paroles, dont le tour oratoire a été imité par Bossuet : « Je ne t'oublierai pas, « Marseille, dont la vertu est à un degré si « éminent, que la plupart des nations te doi- « vent céder, et que la Grèce même ne doit pas « se comparer à toi. » (*Pro L. Flacco.*) Tacite, dans la *Vie d'Agricola*, loue aussi Marseille, comme mêlant l'urbanité grecque à l'économie des provinces latines. Fille de l'Hellénie, institutrice de la Gaule, célébrée par Cicéron, emportée par César, n'est-ce pas réunir assez de gloire? Je me hâtai de monter à *Notre-Dame de la Garde*, pour admirer la mer que bordent avec leurs ruines les côtes riantes de tous les pays fameux de l'antiquité. La mer, qui ne marche point, est la source de la mythologie, comme l'Océan, qui se lève deux fois le jour, est l'abîme auquel a dit Jéhova : « Tu n'iras « pas plus loin. »

Cette année même, 1838, j'ai remonté sur cette cime; j'ai revu cette mer qui m'est à présent si connue, et au bout de laquelle s'éle-

Digitized by Google

vèrent la croix et la tombe victorieuses. Le mistral soufflait; je suis entré dans le fort bâti par François Ier, où ne veillait plus un vétéran de l'armée d'Égypte, mais où se tenait un conscrit destiné pour Alger et perdu sous des voûtes obscures. Le silence régnait dans la chapelle restaurée, tandis que le vent mugissait au dehors. Le cantique des matelots de la Bretagne à *Notre-Dame de Bon-Secours* me revenait en pensée : vous savez quand et comment je vous ai déjà cité cette complainte de mes premiers jours de l'Océan :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours, etc.

Que d'événements il avait fallu pour me ramener aux pieds de l'*Étoile des mers*, à laquelle j'avais été voué dans mon enfance! Lorsque je contemplais ces *ex-voto*, ces peintures de naufrages suspendues autour de moi, je croyais lire l'histoire de mes jours. Virgile place sous les portiques de Carthage le héros

Digitized by Google

troyen, ému à la vue d'un tableau représentant l'incendie de Troie, et le génie du chantre d'Hamlet a profité de l'âme du chantre de Didon.

Au bas de ce rocher, couvert autrefois d'une forêt chantée par Lucain, je n'ai point reconnu Marseille : dans ses rues droites, longues et larges, je ne pouvais plus m'égarer. Le port était encombré de vaisseaux ; j'y aurais à peine trouvé, il y a trente-six ans, une *nave*, conduite par un descendant de Pythéas, pour me transporter en Chypre comme Joinville : au rebours des hommes, le temps rajeunit les villes. J'aimais mieux ma vieille Marseille avec ses souvenirs des Bérenger, du duc d'Anjou, du roi René, de Guise et d'Épernon, avec les monuments de Louis XIV et les vertus de Belzunce ; les rides me plaisaient sur son front. Peut-être qu'en regrettant les années qu'elle a perdues, je ne fais que pleurer celles que j'ai trouvées. Marseille m'a reçu gracieusement, il est vrai ; mais l'émule d'Athènes est devenue trop jeune pour moi.

Digitized by Google

Si les Mémoires d'Alfieri eussent été publiés en 1802, je n'aurais pas quitté Marseille sans visiter le rocher des bains du poëte. Cet homme rude est arrivé une fois au charme de la rêverie et de l'expression :

« Après le spectacle, » dit-il, « un de mes « amusements, à Marseille, était de me baigner « presque tous les soirs dans la mer; j'avais « trouvé un petit endroit fort agréable, sur « une langue de terre placée à droite hors du « port, où, en m'asseyant sur le sable, le dos « appuyé contre un rocher, qui empêchait « qu'on ne pût me voir du côté de la terre, je « n'avais plus devant moi que le ciel et la mer. « Entre ces deux immensités qu'embellissaient « les rayons d'un soleil couchant, je passais, « en rêvant, des heures délicieuses; et là, je « serais devenu poëte, si j'avais su écrire dans » une langue quelconque. »

Je revins par le Languedoc et la Gascogne. A Nîmes, les Arènes et la Maison-Carrée n'étaient pas encore dégagées : cette année 1838,

Digitized by Google

je les ai vues dans leur exhumation. Je suis aussi allé chercher Jean Reboul. Je me défiais de ces ouvriers-poëtes, qui ne sont ordinairement ni poëtes, ni ouvriers : réparation à M. Reboul. Je l'ai trouvé dans sa boulangerie; je me suis adressé à lui sans savoir à qui je parlais, ne le distinguant pas de ses compagnons de Cérès. Il a pris mon nom, et m'a dit qu'il allait voir si la personne que je demandais était chez elle. Il est revenu bientôt après et s'est fait connaître : il m'a mené dans son magasin; nous avons circulé dans un labyrinthe de sacs de farine, et nous sommes grimpés par une espèce d'échelle dans un petit réduit, comme dans la chambre haute d'un moulin à vent. Là, nous nous sommes assis et nous avons causé. J'étais heureux comme dans mon grenier à Londres, et plus heureux que dans mon fauteuil de ministre à Paris. M. Reboul a tiré d'une commode un manuscrit, et m'a lu des vers énergiques d'un poëme qu'il compose sur le Dernier jour. Je

Digitized by Google

l'ai félicité de sa religion et de son talent. Je me rappelais ses belles strophes *à un Exilé :*

Quelque chose de grand se couve dans le monde ;
Il faut, ô jeune roi, que ton âme y réponde ;
Oh ! ce n'est pas pour rien que, calmant notre deuil,
Le ciel par un mourant fit révéler ta vie ;
Que quelque temps après, de ses enfants suivie,
Aux yeux de l'univers, la nation ravie
T'éleva dans ses bras sur le bord d'un cercueil !

Il fallut me séparer de mon hôte, non sans souhaiter au poëte les jardins d'Horace. J'aurais mieux aimé qu'il rêvât au bord de la cascade de Tibur, que de le voir recueillir le froment broyé par la roue au-dessus de cette cascade. Il est vrai que Sophocle était peut-être un forgeron à Athènes, et que Plaute, à Rome, annonçait Reboul à Nîmes.

Entre Nîmes et Montpellier, je passai sur ma gauche Aigues-Mortes, que j'ai visitée en 1838. Cette ville est encore toute entière avec ses tours et son enceinte : elle ressemble à un vaisseau de haut bord échoué sur le sable où l'ont

Digitized by Google

laissée saint Louis, le temps et la mer. Le saint Roi avait donné des *usages* et statuts à la ville d'Aigues-Mortes : « Il veut que la prison soit « telle, qu'elle serve non à l'extermination de la « personne, mais à sa garde ; que nulle informa- « tion ne soit faite pour des paroles injuri euses ; « que l'adultère même ne soit recherché qu'en « certain cas, et que le violateur d'une vierge, « *volente vel nolente,* ne perde ni la vie, ni « aucun de ses membres, *sed alio modo pu-* « *niatur.* »

A Montpellier, je revis la mer, à qui j'aurais volontiers écrit comme le Roi très-chrétien à la Confédération suisse : « Ma fidèle alliée et « ma grande amie. » Scaliger aurait voulu faire de Montpellier *le nid de sa vieillesse.* Elle a reçu son nom de deux vierges saintes, *Mons puellarum :* de là la beauté de ses femmes. Montpellier, en tombant devant le cardinal de Richelieu, vit mourir la constitution aristocratique de la France.

De Montpellier à Narbonne, j'eus, chemin

Digitized by Google

faisant, un retour à mon naturel, une attaque de mes songeries. J'aurais oublié cette attaque si, comme certains malades imaginaires, je n'avais enregistré le jour de ma crise sur un tout petit bulletin, seule note de ce temps retrouvée pour aide à ma mémoire. Ce fut cette fois un espace aride, couvert de digitales, qui me fit oublier le monde : mon regard glissait sur cette mer de tiges empourprées, et n'était arrêté au loin que par la chaîne bleuâtre du Cantal. Dans la nature, hormis le ciel, l'océan et le soleil, ce ne sont pas les immenses objets dont je suis inspiré ; ils me donnent seulement une sensation de grandeur, qui jette ma petitesse éperdue et non consolée aux pieds de Dieu. Mais une fleur que je cueille, un courant d'eau qui se dérobe parmi des joncs, un oiseau qui va s'envolant et se reposant devant moi, m'entraînent à toutes sortes de rêves. Ne vaut-il pas mieux s'attendrir sans savoir pourquoi, que de chercher dans la vie des intérêts émoussés, refroidis par leur répétition et leur multi-

Digitized by Google

tude? Tout est usé aujourd'hui, même le malheur.

A Narbonne, je rencontrai le canal des Deux-Mers. Corneille, chantant cet ouvrage, ajoute sa grandeur à celle de Louis XIV :

La Garonne et le Tarn, en leurs grottes profondes,
Soupiraient dès longtemps pour marier leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à des lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand Roi parle, et ces rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent.
Tout cède. . . . . .

A Toulouse, j'aperçus du pont de la Garonne la ligne des Pyrénées; je la devais traverser quatre ans plus tard : les horizons se succèdent comme nos jours. On me proposa de me montrer dans un caveau le corps desséché de la belle Paule : heureux ceux qui croient sans avoir vu ! Montmorenci avait été décapité dans la cour de l'Hôtel de ville : cette tête coupée

Digitized by Google

était donc bien importante, puisqu'on en parle encore après tant d'autres têtes abattues? Je ne sais si dans l'histoire des procès criminels il existe une déposition de témoin qui ait fait mieux reconnaître l'identité d'un homme : « Le « feu et la fumée dont il était couvert, » dit Guitaut, « m'empêchèrent d'abord de le recon- « naître; mais voyant un homme qui, après « avoir rompu six de nos rangs, tuoit encore « des soldats au septième, je jugeai que ce ne « pouvoit être que M. de Montmorenci; je le « sus certainement lorsque je le vis renversé à « terre sous son cheval mort. »

L'église abandonnée de Saint-Sernin me frappa par son architecture. Cette église est liée à l'histoire des Albigeois, que le poëme, si bien traduit par M. Fauriel, fait revivre :

« Le vaillant jeune comte, la lumière et l'hé- « ritier de son père, la croix et le fer, entrent « ensemble par l'une des portes. Ni en cham- « bre, ni en étage, il ne resta pas une jeune « fille; les habitants de la ville, grands et pe-

Digitized by Google

« tits, regardent tous le comte comme fleur de « rosier. »

C'est de l'époque de Simon de Montfort que date la perte de la langue d'*Oc* : « Simon, se « voyant seigneur de tant de terres, les départit « entre les gentilshommes, tant français qu'au- « tres, *atque loci leges dedimus;* » disent les huit archevêques et évêques signataires.

J'aurais bien voulu avoir le temps de m'enquérir à Toulouse d'une de mes grandes admirations, de Cujas, écrivant, couché à plat ventre, ses livres épandus autour de lui. Je ne sais si l'on a conservé le souvenir de Suzanne, sa fille, mariée deux fois. La constance n'amusait pas beaucoup Suzanne, elle en faisait peu de cas; mais elle nourrit l'un de ses maris des infidélités dont mourut l'autre. Cujas fut protégé par la fille de François Ier, Pibrac par la fille de Henri II, deux Marguerites de ce sang des Valois, pur sang des Muses. Pibrac est célèbre par ses quatrains traduits en persan. (J'étais logé peut-être dans l'hôtel du président son

Digitized by Google

père.) « Ce bon monsieur de Pibrac, » dit Montaigne, « avoit un esprit si gentil, les opi-« nions si saines, les mœurs si douces; son « âme étoit si disproportionnée à notre cor-« ruption et à nos tempêtes! » Et Pibrac a fait l'apologie de la Saint-Barthélemy.

Je courais sans pouvoir m'arrêter; le sort me renvoyait à 1838 pour admirer en détail la cité de Raimond de Saint-Gilles, et pour parler des nouvelles connaissances que j'y ai faites; M. de Lavergne, homme de talent, d'esprit et de raison; mademoiselle Honorine Gasc, Malibran future. Celle-ci, en ma qualité nouvelle de serviteur de Clémence Isaure, me rappelait ces vers que Chapelle et Bachaumont écrivaient dans l'île d'Ambijoux, près de Toulouse :

Hélas! que l'on serait heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si, toujours aimé de Sylvie,
On pouvait, toujours amoureux,
Avec elle passer sa vie!

Puisse mademoiselle Honorine être en garde

Digitized by Google

contre sa belle voix! Les talents sont *de l'or de Toulouse* : ils portent malheur.

Bordeaux était à peine débarrassé de ses échafauds et de ses lâches Girondins. Toutes les villes que je voyais avaient l'air de belles femmes relevées d'une violente maladie et qui commencent à peine à respirer. A Bordeaux, Louis XIV avait jadis fait abattre le palais *des Tutelles,* afin de bâtir le Château-Trompette: Spon et les amis de l'antiquité gémirent :

> Pourquoi démolit-on ces colonnes des dieux,
> Ouvrage des Césars, monument tutélaire ?

On trouvait à peine quelques restes des Arènes. Si l'on donnait un témoignage de regret à tout ce qui tombe, il faudrait trop pleurer.

Je m'embarquai pour Blaye. Je vis ce château alors ignoré, auquel, en 1833, j'adressai ces paroles : « Captive de Blaye! je me désole « de ne pouvoir rien pour vos présentes desti- « nées ! » Je m'acheminai vers Rochefort, et je me rendis à Nantes, par la Vendée.

Digitized by Google

Ce pays portait, comme un vieux guerrier, les mutilations et les cicatrices de sa valeur. Des ossements blanchis par le temps et des ruines noircies par les flammes frappaient les regards. Lorsque les Vendéens étaient près d'attaquer l'ennemi, ils s'agenouillaient et recevaient la bénédiction d'un prêtre : la prière prononcée sous les armes n'était point réputée faiblesse, car le Vendéen qui élevait son épée vers le ciel, demandait la victoire et non la vie.

La diligence dans laquelle je me trouvais enterré était remplie de voyageurs qui racontaient les viols et les meurtres dont ils avaient glorifié leur vie dans les guerres vendéennes. Le cœur me palpita, lorsqu'ayant traversé la Loire à Nantes, j'entrai en Bretagne. Je passai le long des murs de ce collége de Rennes, qui vit les dernières années de mon enfance. Je ne pus rester que vingt-quatre heures auprès de ma femme et de mes sœurs, et je regagnai Paris.

Digitized by Google

Paris, 1838.

Années de ma vie, 1802 et 1803. — M. de Laharpe : sa mort.

J'arrivai pour voir mourir un homme qui appartenait à ces noms supérieurs au second rang dans le dix-huitième siècle, et qui, formant une arrière-ligne solide dans la société,

Digitized by Google

donnaient à cette société de l'ampleur et de la consistance.

J'avais connu M. de Laharpe en 1789 : comme Flins, il s'était pris d'une belle passion pour ma sœur, madame la comtesse de Farcy. Il arrivait avec trois gros volumes de ses œuvres sous ses petits bras, tout étonné que sa gloire ne triomphât pas des cœurs les plus rebelles. Le verbe haut, la mine animée, il tonnait contre les abus, faisant faire une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs qui raffolaient de ses insolences ; mais, somme toute, esprit droit, éclairé, impartial au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à une belle action, et ayant un de ces fonds propres à porter le repentir. Il n'a pas manqué sa fin : je le vis mourir chrétien courageux, le goût agrandi par la religion, n'ayant

Digitized by Google

conservé d'orgueil que contre l'impiété, et de haine que contre la *langue révolutionnaire.*

A mon retour de l'émigration, la religion avait rendu M. de Laharpe favorable à mes ouvrages : la maladie dont il était attaqué ne l'empêchait pas de travailler ; il me récitait des passages d'un poëme qu'il composait sur la Révolution; on y remarquait quelques vers énergiques contre les crimes du temps et contre les *honnêtes gens* qui les avaient soufferts :

Mais s'ils ont tout osé, vous avez tout permis :
Plus l'oppresseur est vil, plus l'esclave est infâme.

Oubliant qu'il était malade, coiffé d'un bonnet blanc, vêtu d'un spencer ouaté, il déclamait à tue-tête ; puis, laissant échapper son cahier, il disait d'une voix qu'on entendait à peine : « Je n'en puis plus : je sens une griffe de fer « dans le côté. » Et si, malheureusement, une servante venait à passer, il reprenait sa voix de Stentor et mugissait : « Allez vous-en !

Digitized by Google

« Allez vous-en ! Fermez la porte ! » Je lui disais un jour : « Vous vivrez pour l'avantage de « la religion. — Ah ! oui, » me répondit-il, « ce « serait bien à Dieu ; mais il ne le veut pas, et « je mourrai ces jours-ci. » Retombant dans son fauteuil et enfonçant son bonnet sur ses oreilles, il expiait son orgueil par sa résignation et son humilité.

Dans un dîner chez Migneret, je l'avais entendu parler de lui-même avec la plus grande modestie, déclarant qu'il n'avait rien fait de supérieur, mais qu'il croyait que l'art et la langue n'avaient point dégénéré entre ses mains.

M. de Laharpe quitta ce monde le 11 février 1803 : l'auteur des *Saisons* mourait presqu'en même temps au milieu de toutes les consolations de la philosophie, comme M. de Laharpe au milieu de toutes les consolations de la religion ; l'un visité des hommes, l'autre visité de Dieu.

M. de Laharpe fut enterré le 12 février 1803,

Digitized by Google

au cimetière de la barrière de Vaugirard. Le cercueil ayant été déposé au bord de la fosse, sur le petit monceau de terre qui le devait bientôt recouvrir, M. de Fontanes prononça un discours. La scène était lugubre : les tourbillons de neige tombaient du ciel et blanchissaient le drap mortuaire que le vent soulevait, pour laisser passer les dernières paroles de l'amitié à l'oreille de la mort. Le cimetière a été détruit et M. de Laharpe exhumé : il n'existait presque plus rien de ses cendres chétives. Marié sous le Directoire, M. de Laharpe n'avait pas été heureux avec sa belle femme ; elle l'avait pris en horreur en le voyant, et ne voulut jamais lui accorder aucun droit.

Au reste, M. de Laharpe avait, ainsi que toute chose, diminué auprès de la Révolution qui grandissait toujours : les renommées se hâtaient de se retirer devant le représentant de cette Révolution, comme les périls perdaient leur puissance devant lui.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1838.

Années de ma vie, 1802 et 1803. — Entrevue avec Bonaparte.

Tandis que nous étions occupés du vivre et du mourir vulgaires, la marche gigantesque du monde s'accomplissait; l'Homme du temps prenait le haut bout dans la race humaine. Au milieu des remuements immenses, précurseurs du déplacement universel, j'étais débarqué à

Digitized by Google

Calais pour concourir à l'action générale, dans la mesure assignée à chaque soldat. J'arrivai, la première année du siècle, au camp où Bonaparte battait le rappel des destinées : il devint bientôt premier consul à vie.

Après l'adoption du Concordat par le corps législatif en 1802, Lucien, ministre de l'intérieur, donna une fête à son frère ; j'y fus invité, comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la charge. J'étais dans la galerie, lorsque Napoléon entra : il me frappa agréablement ; je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau ; son œil admirable, surtout par la manière dont il était placé sous son front et encadré dans ses sourcils. Il n'avait encore aucune charlatanerie dans le regard, rien de théâtral et d'affecté. Le *Génie du Christianisme,* qui faisait en ce moment beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid : il n'eût pas été ce qu'il était, si la muse n'eût été là ; la raison

Digitized by Google

accomplissait les idées du poëte. Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit.

Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement; chacun espérait que le Consul s'arrêterait à lui : il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins; Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : « Monsieur de Chateaubriand ! » Je restai seul alors en avant, car la foule se retira et bientôt se reforma en cercle autour des interlocuteurs. Bonaparte m'aborda avec simplicité : sans me faire de compliments, sans questions oiseuses, sans préambule, il me parla sur-le-champ de l'Egypte et des Arabes, comme si j'eusse été de son intimité et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà com-

Digitized by Google

mencée entre nous. « J'étais toujours frappé, » me dit-il, » quand je voyais les cheiks tomber « à genoux au milieu du désert, se tourner « vers l'Orient et toucher le sable de leur « front. Qu'était-ce que cette chose inconnue « qu'ils adoraient vers l'Orient? »

Bonaparte s'interrompit, et passant sans transition à une autre idée : « Le christia- « nisme! Les idéologues n'ont-ils pas voulu en « faire un système d'astronomie? quand cela « serait, croient-ils me persuader que le chris- « tianisme est petit? Si le christianisme est « l'allégorie du mouvement des sphères, la « géométrie des astres, les esprits forts ont « beau faire, malgré eux ils ont encore laissé « assez de grandeur à l'*infâme*. »

Bonaparte incontinent s'éloigna. Comme à Job, dans ma nuit, « un esprit est passé devant « moi; les poils de ma chair se sont hérissés; « il s'est tenu là : je ne connais point son visage « et j'ai entendu sa voix comme un petit « souffle. »

Digitized by Google

Mes jours n'ont été qu'une suite de visions; l'enfer et le ciel se sont continuellement ouverts sous mes pas ou sur ma tête, sans que j'aie eu le temps de sonder leurs ténèbres ou leurs lumières. J'ai rencontré une seule fois sur le rivage des deux mondes l'homme du dernier siècle et l'homme du nouveau, Washington et Napoléon. Je m'entretins un moment avec l'un et l'autre; tous deux me renvoyèrent à la solitude, le premier par un souhait bienveillant, le second par un crime.

Je remarquai qu'en circulant dans la foule, Bonaparte me jetait des regards plus profonds que ceux qu'il avait arrêtés sur moi en me parlant. Je le suivais aussi des yeux :

> Chi è quel grande, che non par che curi
> L'incendio?

« Quel est ce grand qui n'a cure de l'incen-
« die? » (*Dante*).

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1837.

Année de ma vie, 1803. — Je suis nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome.

A la suite de cette entrevue, Bonaparte pensa à moi pour Rome : il avait jugé d'un coup d'œil où et comment je lui pouvais être utile. Peu lui importait que je n'eusse pas été dans les affaires, que j'ignorasse jusqu'au premier mot de la diplomatie pratique ; il croyait

Digitized by Google

que tel esprit sait toujours, et qu'il n'a pas besoin d'apprentissage. C'était un grand découvreur d'hommes ; mais il voulait qu'ils n'eussent de talent que pour lui, à condition encore qu'on parlât peu de ce talent ; jaloux de toute renommée, il la regardait comme une usurpation sur la sienne : il ne devait y avoir que Napoléon dans l'univers.

Fontanes et madame Bacciochi me parlèrent de la satisfaction que le Consul avait eue de *ma conversation :* je n'avais pas ouvert la bouche ; cela voulait dire que Bonaparte était content de lui. Ils me pressèrent de profiter de la fortune. L'idée d'être quelque chose ne m'était jamais venue ; je refusai net. Alors, on fit parler une autorité à laquelle il m'était difficile de résister.

L'abbé Émery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, vint me conjurer, au nom du clergé, d'accepter, pour le bien de la religion, la place de premier secrétaire de l'ambassade que Bonaparte destinait à son oncle, le car-

Digitized by Google

dinal Fesch. Il me faisait entendre que l'intelligence du cardinal n'étant pas très-remarquable, je me trouverais bientôt le maître des affaires. Un hasard singulier m'avait mis en rapport avec l'abbé Émery : j'avais passé aux Etats-Unis avec l'abbé Nagot et divers séminaristes, vous le savez. Ce souvenir de mon obscurité, de ma jeunesse, de ma vie de voyageur, qui se réfléchissait dans ma vie publique, me prenait par l'imagination et le cœur. L'abbé Émery, estimé de Bonaparte, était fin par sa nature, par sa robe et par la Révolution; mais cette triple finesse ne lui servait qu'au profit de son vrai mérite; ambitieux seulement de faire le bien, il n'agissait que dans le cercle de la plus grande prospérité d'un séminaire. Circonspect dans ses actions et dans ses paroles, il eût été superflu de violenter l'abbé Émery, car il tenait toujours sa vie à votre disposition, en échange de sa volonté qu'il ne cédait jamais : sa force était de vous attendre, assis sur sa tombe.

Digitized by Google

Il échoua dans sa première tentative ; il revint à la charge, et sa patience me détermina. J'acceptai la place qu'il avait mission de me proposer, sans être le moins du monde convaincu de mon utilité au poste où l'on m'appelait : je ne vaux rien du tout en seconde ligne. J'aurais peut-être encore reculé, si l'idée de madame de Beaumont n'était venue mettre un terme à mes scrupules. La fille de M. de Montmorin se mourait ; le climat de l'Italie lui serait, disait-on, favorable ; moi allant à Rome, elle se résoudrait à passer les Alpes : je me sacrifiai à l'espoir de la sauver. Madame de Chateaubriand se prépara à me venir rejoindre ; M. Joubert parlait de l'accompagner, et madame de Beaumont partit pour le Mont-d'Or, afin d'achever ensuite sa guérison au bord du Tibre.

M. de Talleyrand occupait le ministère des relations extérieures ; il m'expédia ma nomination. Je dînai chez lui : il est demeuré tel dans mon esprit qu'il s'y plaça au premier mo-

Digitized by Google

ment. Au reste, ses belles façons faisaient contraste avec celles des marauds de son entourage; ses roueries avaient une importance inconcevable : aux yeux d'un brutal guêpier, la corruption des mœurs semblait génie, la légèreté d'esprit profondeur. La Révolution était trop modeste; elle n'appréciait pas assez sa supériorité : ce n'est pas même chose d'être au-dessus ou au-dessous des crimes.

Je vis les ecclésiastiques attachés au cardinal; je distinguai le joyeux abbé de Bonnevie : jadis aumônier à l'armée des Princes, il s'était trouvé à la retraite de Verdun; il avait aussi été grand vicaire de l'évêque de Châlons, M. de Clermont-Tonnerre, qui s'embarqua derrière nous pour réclamer une pension du Saint-Siége, en qualité de *Chiaramonte*. Mes préparatifs achevés, je me mis en route : je devais devancer à Rome l'oncle de Napoléon.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1838.

Année de ma vie, 1803. —Voyage de Paris aux Alpes de Savoie.

A Lyon, je revis mon ami M. Ballanche. Je fus témoin de la Fête-Dieu renaissante : je croyais avoir quelque part à ces bouquets de fleurs, à cette joie du ciel que j'avais rappelée sur la terre.

Je continuai ma route; un accueil cordial

Digitized by Google

me suivait : mon nom se mêlait au rétablissement des autels. Le plaisir le plus vif que j'aie éprouvé, c'est de m'être senti honoré en France et chez l'étranger des marques d'un intérêt sérieux. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposais dans une auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, me disaient-ils, leur enfant pour me remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait alors ce plaisir dont je parle? Qu'importait à ma vanité que d'obscurs et honnêtes gens me témoignassent leur satisfaction sur un grand chemin, dans un lieu où personne ne les entendait? Ce qui me touchait, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, consolé quelques affligés, fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est à dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Aurais-je goûté cette joie pure si j'eusse écrit un livre dont les mœurs et la religion auraient eu à gémir?

Digitized by Google

La route est assez triste en sortant de Lyon: depuis La Tour-du-Pin jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, elle est fraîche et bocagère.

A Chambéry, où l'âme chevaleresque de Bayard se montra si belle, un homme fut accueilli par une femme, et pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut, il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. Tel est le danger des lettres; le désir de faire du bruit l'emporte sur les sentiments généreux : si Rousseau ne fût jamais devenu écrivain célèbre, il aurait enseveli dans les vallées de la Savoie les faiblesses de la femme qui l'avait nourri; il se serait sacrifié aux défauts même de son amie; il l'aurait soulagée dans ses vieux ans, au lieu de se contenter de lui donner une tabatière et de s'enfuir. Ah! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre notre tombeau!

Après avoir passé Chambéry, se présente le cours de l'Isère. On rencontre partout dans les vallées des croix sur les chemins et des madones dans le tronc des pins. Les petites

Digitized by Google

églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec les grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descendent de ces sommets chargés de glaces, le Savoyard se met à l'abri dans son temple champêtre et prie.

Les vallées où l'on entre au-dessus de Montmélian, sont bordées par des monts de diverses formes, tantôt demi-nus, tantôt habillés de forêts.

Aiguebelle semble clore les Alpes; mais en tournant un rocher isolé, tombé dans le chemin, vous apercevez de nouvelles vallées attachées au cours de l'Arche.

Les monts des deux côtés se dressent; leurs flancs deviennent perpendiculaires; leurs sommets stériles commencent à présenter quelques glaciers : des torrents se précipitent et vont grossir l'Arche qui court follement. Au milieu de ce tumulte des eaux, on remarque une cascade légère qui tombe avec une grâce infinie sous un rideau de saules.

Digitized by Google

Ayant traversé Saint-Jean-de-Maurienne et arrivé vers le coucher du soleil à Saint-Michel, je ne trouvai pas de chevaux : obligé de m'arrêter, j'allai me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts ; leur dentelure se traçait avec une netteté extraordinaire, tandis qu'une grande nuit sortant de leur pied s'élevait vers leur cime. La voix du rossignol était en bas, le cri de l'aigle en haut ; l'alisier fleuri dans la vallée, la blanche neige sur la montagne. Un château, ouvrage des Carthaginois, selon la tradition populaire, se montrait sur le redan taillé à pic. Là, s'était incorporée au rocher la haine d'un homme, plus puissante que tous les obstacles. La vengeance de l'espèce humaine pesait sur un peuple libre, qui ne pouvait bâtir sa grandeur qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Je partis à la pointe du jour et j'arrivai, vers les deux heures après midi, à Lans-le-Bourg, au pied du Mont Cenis. En entrant dans le vil-

Digitized by Google

lage, je vis un paysan qui tenait un aiglon par les pieds; une troupe impitoyable frappait le jeune roi, insultait à la faiblesse de l'âge et à la majesté tombée; le père et la mère du noble orphelin avaient été tués : on me proposa de me le vendre; il mourut des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir avant que je le pusse délivrer. Je me souvenais alors du pauvre petit Louis XVII; je pense aujourd'hui à Henri V : quelle rapidité de chute et de malheur!

Ici, l'on commence à gravir le Mont Cenis et on quitte la petite rivière d'Arche, qui vous conduit au pied de la montagne. De l'autre côté du Mont Cenis, la Doire vous ouvre l'entrée de l'Italie. Les fleuves sont non-seulement des *grands chemins qui marchent,* comme les appelle Pascal, mais ils tracent encore le chemin aux hommes.

Quand je me vis pour la première fois au sommet des Alpes, une étrange émotion me saisit; j'étais comme cette alouette qui traversait, en même temps que moi, le plateau glacé,

Digitized by Google

et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi des neiges, au lieu de descendre sur des moissons. Les stances que m'inspirèrent ces montagnes en 1822, retracent assez bien les sentiments qui m'agitaient aux mêmes lieux en 1803 :

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées!
Le temps ne vous peut rien ;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde!

Ce monde, y ai-je réellement pénétré? Christophe Colomb eut une apparition qui lui montra la terre de ses songes, avant qu'il l'eût découverte ; Vasco de Gama rencontra sur son chemin le géant des tempêtes : lequel de ces deux grands hommes m'a prédit mon avenir? Ce que j'aurais aimé avant tout, eût été une vie

Digitized by Google

glorieuse par un résultat éclatant, et obscure par sa destinée. Savez-vous quelles sont les premières cendres européennes qui reposent en Amérique? Ce sont celles de Biorn le Scandinave : il mourut, en abordant à Vinland, et fut enterré par ses compagnons sur un promontoire. Qui sait cela ? Qui connaît celui dont la voile devança le vaisseau du pilote génois au Nouveau-Monde? Biorn dort sur la pointe d'un cap ignoré, et depuis mille ans son nom ne nous est transmis que par les sagas des poëtes, dans une langue que l'on ne parle plus.

Digitized by Google

Du Mont Cenis à Rome. — Milan et Rome.

J'avais commencé mes courses dans le sens contraire des autres voyageurs : les vieilles forêts de l'Amérique s'étaient offertes à moi avant les vieilles cités de l'Europe. Je tombais au milieu de celles-ci au moment où elles se rajeunissaient et mouraient à la fois dans une révolution nouvelle. Milan était occupé par nos

Digitized by Google

troupes ; on achevait d'abattre le château, témoin des guerres du moyen âge.

L'armée française s'établissait, comme une colonie militaire, dans les plaines de la Lombardie. Gardés çà et là par leurs camarades en sentinelle, ces étrangers de la Gaule, coiffés d'un bonnet de police, portant un sabre en guise de faucille par-dessus leur veste ronde, avaient l'air de moissonneurs empressés et joyeux. Ils remuaient des pierres, roulaient des canons, conduisaient des charriots, élevaient des hangards et des huttes de feuillage. Des chevaux sautaient, caracolaient, se cabraient dans la foule, comme des chiens qui caressent leurs maîtres. Des Italiennes vendaient des fruits sur leurs éventaires au marché de cette foire armée : nos soldats leur faisaient présent de leurs pipes et de leurs briquets, en leur disant comme les anciens Barbares, leurs pères, à leurs bien-aimées : « Moi, Fotrad, fils « d'Eupert, de la race des Franks, je te donne « à toi, Helgine, mon épouse chérie, en hon-

Digitized by Google

« neur de ta beauté (*in honore pulchritudinis « tuæ*), mon habitation dans le quartier des « Pins. »

Nous sommes de singuliers ennemis : on nous trouve d'abord un peu insolents, un peu trop gais, trop remuants; nous n'avons pas plus tôt tourné les talons qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le soldat français se mêle aux occupations de l'habitant chez lequel il est logé; il tire de l'eau au puits, comme Moïse pour les filles de Madian, chasse les pasteurs, mène les agneaux au lavoir, fend le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte l'enfant dans ses bras ou l'endort dans son berceau. Sa bonne humeur et son activité communiquent la vie à tout; on s'accoutume à le regarder comme un conscrit de la famille. Le tambour bat-il? le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière, à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides.

Digitized by Google

A mon passage à Milan, un grand peuple réveillé ouvrait un moment les yeux. L'Italie sortait de son sommeil, et se souvenait de son génie comme d'un rêve divin : utile à notre pays renaissant, elle apportait dans la mesquinerie de notre pauvreté la grandeur de la nature transalpine, nourrie qu'elle était, cette Ausonie, aux chefs-d'œuvre des arts et dans les hautes réminiscences d'une patrie fameuse. L'Autriche est venue; elle a remis son manteau de plomb sur les Italiens; elle les a forcés à regagner leur cercueil. Rome est rentrée dans ses ruines, Venise dans sa mer. Venise s'est affaissée en embellissant le ciel de son dernier sourire; elle s'est couchée charmante dans ses flots, comme un astre qui ne doit plus se lever.

Le général Murat commandait à Milan. J'avais pour lui une lettre de madame Bacciochi. Je passai la journée avec les aides-de-camp : ils n'étaient pas aussi pauvres que mes camarades devant Thionville. La politesse

Digitized by Google

française reparaissait sous les armes ; elle tenait à prouver qu'elle était toujours du temps de Lautrec.

Je dînai en grand gala, le 23 juin, chez M. de Melzi, à l'occasion du baptême d'un fils du général Murat. M. de Melzi avait connu mon frère ; les manières du vice-président de la République cisalpine étaient belles ; sa maison ressemblait à celle d'un prince qui l'aurait toujours été : il me traita poliment et froidement ; il me trouva tout juste dans des dispositions pareilles aux siennes.

J'arrivai à ma destination le 27 juin au soir, avant-veille de la Saint-Pierre : le prince des Apôtres m'attendait, comme mon indigent patron me reçut depuis à Jérusalem. J'avais suivi la route de Florence, de Sienne et de Radicofani. Je m'empressai d'aller rendre ma visite à M. Cacault, auquel le cardinal Fesch succédait, tandis que je remplaçais M. Artaud.

Le 28 juin, je courus tout le jour : je jetai un premier regard sur le Colysée, le Panthéon, la

Digitized by Google

colonne Trajane et le château Saint-Ange. Le soir, M. Artaud me mena à un bal dans une maison aux environs de la place Saint-Pierre. On apercevait la girandole de feu de la coupole de Michel-Ange, entre les tourbillons des valses qui roulaient devant les fenêtres ouvertes ; les fusées du feu d'artifice du môle d'Adrien s'épanouissaient à Saint-Onuphre, sur le tombeau du Tasse : le silence, l'abandon et la nuit étaient dans la campagne romaine.

Le lendemain, j'assistai à l'office de la Saint-Pierre. Pie VII, pâle, triste et religieux, était le vrai pontife des tribulations. Deux jours après, je fus présenté à Sa Sainteté : elle me fit asseoir auprès d'elle. Un volume du *Génie du Christianisme* était obligeamment ouvert sur sa table. Le cardinal Consalvi, souple et ferme, d'une résistance douce et polie, était l'ancienne politique romaine vivante, moins la foi du temps et plus la tolérance du siècle.

En parcourant le Vatican, je m'arrêtai à contempler ces escaliers où l'on peut monter à dos

Digitized by Google

de mulet, ces galeries ascendantes repliées les unes sur les autres, ornées de chefs-d'œuvre, le long desquelles les papes d'autrefois passaient avec toute leur pompe, ces Loges que tant d'artistes immortels ont décorées, tant d'hommes illustres admirées, Pétrarque, Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu, et puis des reines et des rois, ou puissants ou tombés, enfin un peuple de pèlerins venu des quatre parties de la terre : tout cela maintenant immobile et silencieux ; théâtre dont les gradins abandonnés, ouverts devant la solitude, sont à peine visités par un rayon de soleil.

On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissaient comme les ébauches d'un peintre ou comme des côtes effumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jar-

Digitized by Google

dins où ne passait personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colysée.

Qu'arriva-t-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques, après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Egypte? Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois, la trace de ces deux Italies est encore marquée dans la Ville éternelle : si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et ses débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls, l'autre amène du Vatican ses pontifes. Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes.

Digitized by Google

Palais du cardinal Fesch. — Mes occupations.

Le cardinal Fesch avait loué, assez près du Tibre, le palais Lancelotti : j'y ai vu depuis, en 1827, la princesse Lancelotti. On me donna le plus haut étage du palais : en y entrant, une si grande quantité de puces me sautèrent aux jambes, que mon pantalon blanc en était tout

Digitized by Google

noir. L'abbé de Bonnevie et moi, nous fîmes, le mieux que nous pûmes, laver notre demeure. Je me croyais retourné à mes chenils de New-Road : ce souvenir de ma pauvreté ne me déplaisait pas. Etabli dans ce cabinet diplomatique, je commençai à délivrer des passeports et à m'occuper de fonctions aussi importantes. Mon écriture était un obstacle à mes talents, et le cardinal Fesch haussait les épaules quand il apercevait ma signature. N'ayant presque rien à faire dans ma chambre aérienne, je regardais par-dessus les toits, dans une maison voisine, des blanchisseuses qui me faisaient des signes ; une cantatrice future, instruisant sa voix, me poursuivait de son solfège éternel ; heureux quand il passait quelque enterrement pour me désennuyer ! Du haut de ma fenêtre, je vis dans l'abîme de la rue le convoi d'une jeune mère : on la portait, le visage découvert, entre deux rangs de pèlerins blancs ; son nouveau-né, mort aussi et couronné de fleurs, était couché à ses pieds.

Digitized by Google

Il m'échappa une grande faute : ne doutant de rien, je crus devoir rendre visite aux personnes notables; j'allai, sans façon, offrir l'hommage de mon respect au roi abdicataire de Sardaigne. Un horrible cancan sortit de cette démarche insolite; tous les diplomates se boutonnèrent. « Il est perdu! il est perdu! » répétaient les caudataires et les attachés, avec la joie que l'on éprouve charitablement aux mésaventures d'un homme, quel qu'il soit. Pas une buse diplomatique qui ne se crût supérieure à moi de toute la hauteur de sa bêtise. On espérait bien que j'allais tomber, quoique je ne fusse rien et que je ne comptasse pour rien : n'importe, c'était quelqu'un qui tombait, cela fait toujours plaisir. Dans ma simplicité, je ne me doutais pas de mon crime, et, comme depuis, je n'aurais pas donné d'une place quelconque un fétu. Les rois, auxquels on croyait que j'attachais une importance si grande, n'avaient à mes yeux que celle du malheur. On écrivit de Rome à Paris mes effroyables sot-

Digitized by Google

tises : heureusement, j'avais affaire à Bonaparte ; ce qui devait me noyer me sauva.

Toutefois, si de prime-abord et de plein saut devenir premier secrétaire d'ambassade sous un prince de l'Eglise, oncle de Napoléon, paraissait être quelque chose, c'était néanmoins comme si j'eusse été expéditionnaire dans une préfecture. Dans les démêlés qui se préparaient, j'aurais pu trouver à m'occuper, mais on ne m'initiait à aucun mystère. Je me pliais parfaitement au contentieux de chancellerie ; mais à quoi bon perdre mon temps dans des détails à la portée de tous les commis ?

Après mes longues promenades et mes fréquentations du Tibre, je ne rencontrais en rentrant, pour m'occuper, que les parcimonieuses tracasseries du cardinal, les rodomontades gentilhommières de l'évêque de Châlons, et les incroyables menteries du futur évêque de Maroc. L'abbé Guillon, profitant d'une ressemblance de noms qui sonnaient à l'oreille de la même manière que le sien, prétendait, après

Digitized by Google

s'être échappé miraculeusement du massacre des Carmes, avoir donné l'absolution à madame de Lamballe, à la Force. Il se vantait d'être l'auteur du discours de Robespierre à l'Être-Suprême. Je pariai, un jour, lui faire dire qu'il était allé en Russie : il n'en convint pas tout à fait, mais il avoua avec modestie qu'il avait passé quelques mois à Saint-Pétersbourg.

M. de la Maisonfort, homme d'esprit qui se cachait, eut recours à moi, et bientôt M. Bertin l'aîné, propriétaire des *Débats,* m'assista de son amitié dans une circonstance douloureuse. Exilé à l'île d'Elbe, par l'homme qui, revenant à son tour de l'île d'Elbe, le poussa à Gand, M. Bertin avait obtenu, en 1803, du républicain M. Eriot que j'ai connu, la permission d'achever son ban en Italie. C'est avec lui que je visitai les ruines de Rome et que je vis mourir madame de Beaumont; deux choses qui ont lié sa vie à la mienne. Critique plein de goût, il m'a donné, ainsi que son frère, d'excellents con-

Digitized by Google

seils pour mes ouvrages. Il eût montré un vrai talent de parole, s'il avait été appelé à la tribune. Longtemps légitimiste, ayant subi l'épreuve de la prison au Temple, et celle de la déportation à l'île d'Elbe, ses principes sont, au fond, demeurés les mêmes. Je resterai fidèle au compagnon de mes mauvais jours ; toutes les opinions politiques de la terre seraient trop payées par le sacrifice d'une heure d'une sincère amitié : il suffit que je reste invariable dans mes opinions, comme je reste attaché à mes souvenirs.

Vers le milieu de mon séjour à Rome, la princesse Borghèse arriva : j'étais chargé de lui remettre des souliers de Paris. Je lui fus présenté ; elle fit sa toilette devant moi : la jeune et jolie chaussure qu'elle mit à ses pieds, ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre.

Un malheur me vint enfin occuper : c'est une ressource sur laquelle on peut toujours compter.

Digitized by Google

Paris, 1838.

Revu le 22 février 1845.

Année de ma vie, 1803. — Manuscrit de madame de Beaumont. — Lettres de madame de Caud.

Quand je partis de France, nous étions bien aveuglés sur madame de Beaumont : elle pleura beaucoup, et son testament a prouvé qu'elle se croyait condamnée. Cependant ses amis, sans se communiquer leur crainte, cherchaient à se rassurer ; ils croyaient aux miracles des eaux,

Digitized by Google

achevés ensuite par le soleil de l'Italie ; ils se quittèrent et prirent des routes diverses : le rendez-vous était Rome.

Des fragments écrits à *Paris*, au *Mont-d'Or*, à *Rome*, par madame de Beaumont, et trouvés dans ses papiers, montrent quel était l'état de son âme.

Paris.

« Depuis plusieurs années, ma santé dépérit « d'une manière sensible. Des symptômes que « je croyais le signal du départ, sont survenus « sans que je sois encore prête à partir. Les il- « lusions redoublent avec les progrès de la ma- « ladie. J'ai vu beaucoup d'exemples de cette « singulière faiblesse, et je m'aperçois qu'ils ne « me serviront de rien. Déjà je me laisse aller « à faire des remèdes aussi ennuyeux qu'insi- « gnifiants, et, sans doute, je n'aurai pas plus de « force pour me garantir des remèdes cruels « dont on ne manque pas de martyriser ceux « qui doivent mourir de la poitrine. Comme les

Digitized by Google

« autres, je me livrerai à l'espérance ; à l'espé-
« rance ! puis-je donc désirer de vivre ? Ma vie
« passée a été une suite de malheurs, ma vie
« actuelle est pleine d'agitations et de troubles ;
« le repos de l'âme m'a fui pour jamais. Ma
« mort serait un chagrin momentané pour quel-
« ques-uns, un bien pour d'autres, et pour moi
« le plus grand des biens.

« Ce 21 floréal, 10 mai, anniversaire de la
« mort de ma mère et de mon frère :

Je péris la dernière et la plus misérable!

« Oh ! pourquoi n'ai-je pas le courage de
« mourir ? Cette maladie, que j'avais presque la
« faiblesse de craindre, s'est arrêtée, et peut-
« être suis-je condamnée à vivre longtemps :
« il me semble cependant que je mourrais avec
« joie :

Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un soupir.

« Personne n'a plus que moi à se plaindre de
« la nature : en me refusant tout, elle m'a
« donné le sentiment de tout ce qui me man-

Digitized by Google

« que. Il n'y a pas d'instant où je ne sente le « poids de la complète médiocrité à laquelle je « suis condamnée. Je sais que le contentement « de soi et le bonheur sont souvent le prix de « cette médiocrité dont je me plains amère- « ment ; mais en n'y joignant pas le don des il- « lusions, le nature en a fait pour moi un sup- « plice. Je ressemble à un être déchu qui ne « peut oublier ce qu'il a perdu, qui n'a pas la « force de le regagner. Ce défaut absolu d'illu- « sion, et par conséquent d'entraînement, fait « mon malheur de mille manières. Je me juge « comme un indifférent pourrait me juger et je « vois mes amis tels qu'ils sont. Je n'ai de prix « que par une extrême bonté qui n'a assez d'ac- « tivité, ni pour être appréciée, ni pour être « véritablement utile, et dont l'impatience de « mon caractère m'ôte tout le charme : elle me « fait plus souffrir des maux d'autrui qu'elle ne « me donne de moyens de les réparer. Cepen- « dant, je lui dois le peu de véritables jouis- « sances que j'ai eues dans ma vie ; je lui dois

Digitized by Google

« surtout de ne pas connaître l'envie, apanage
« si ordinaire de la médiocrité sentie.

Mont-d'Or.

« J'avais le projet d'entrer sur moi dans quel-
« ques détails ; mais l'ennui me fait tomber la
« plume des mains.

« Tout ce que ma position a d'amer et de pé-
« nible se changerait en bonheur, si j'étais sûre
« de cesser de vivre dans quelques mois.

« Quand j'aurais la force de mettre moi-
« même à mes chagrins le seul terme qu'ils
« puissent avoir, je ne l'emploierais pas : ce
« serait aller contre mon but, donner la me-
« sure de mes souffrances et laisser une bles-
« sure trop douloureuse dans l'âme que j'ai ju-
« gée digne de m'appuyer dans mes maux.

« Je me *supplie en pleurant* de prendre un
« parti aussi rigoureux qu'indispensable. Char-
« lotte Corday prétend qu'*il n'y a point de dé-*
« *vouement dont on ne retire plus de jouis-*

Digitized by Google

« *sance qu'il n'en a coûté de peine à s'y* « *décider;* mais elle allait mourir, et je puis vi- « vre encore longtemps. Que deviendrai-je? « Où me cacher? Quel tombeau choisir? Com- « ment empêcher l'espérance d'y pénétrer? « Quelle puissance en murera la porte?

« M'éloigner en silence, me laisser oublier, « m'ensevelir pour jamais, tel est le devoir qui « m'est imposé et que j'espère avoir le courage « d'accomplir. Si le calice est trop amer, une « fois oubliée rien ne me forcera de l'épuiser « en entier, et peut-être que tout simplement « ma vie ne sera pas aussi longue que je le « crains.

« Si j'avais déterminé le lieu de ma retraite, il « me semble que je serais plus calme; mais la « difficulté du moment ajoute aux difficultés « qui naissent de ma faiblesse, et il faut quel- « que chose de surnaturel pour agir contre soi « avec force, pour se traiter avec autant de ri- « gueur que le pourrait faire un ennemi violent « et cruel.

Digitized by Google

Rome, ce 28 octobre.

« Depuis dix mois, je n'ai pas cessé de souf-
« frir; depuis six, tous les symptômes du mal
« de poitrine et quelques-uns au dernier de-
« gré : il ne me manque plus que les illusions,
« et peut-être en ai-je ! »

M. Joubert, effrayé de cette envie de mourir qui tourmentait madame de Beaumont, lui adressait ces paroles dans ses *Pensées :* « Aimez
« et respectez la vie, sinon pour elle, au moins
« pour vos amis. En quelque état que soit la
« vôtre, j'aimerai toujours mieux vous savoir
« occupée à la filer qu'à la découdre. »

Ma sœur, dans ce moment, écrivait à madame de Beaumont. Je possède cette correspondance, que la mort m'a rendue. L'antique poésie représente je ne sais quelle Néréide, comme une fleur flottant sur l'abîme : Lucile était cette fleur. En rapprochant ses lettres des fragments cités plus haut, on est frappé de cette

Digitized by Google

ressemblance de tristesse d'âme, exprimée dans le langage différent de ces anges infortunés. Quand je songe que j'ai vécu dans la société de telles intelligences, je m'étonne de valoir si peu. Ces pages de deux femmes supérieures, disparues de la terre à peu de distance l'une de l'autre, ne tombent pas sous mes yeux, qu'elles ne m'affligent amèrement :

A Lascardais, ce 30 juillet.

« J'ai été si charmée, madame, de recevoir « enfin une lettre de vous, que je ne me suis « pas donné le temps de prendre le plaisir de « la lire de suite toute entière : j'en ai inter- « rompu la lecture pour aller apprendre à tous « les habitants de ce château que je venais de « recevoir de vos nouvelles, sans réfléchir « qu'ici ma joie n'importe guère, et que même « presque personne ne savait que j'étais en « correspondance avec vous. Me voyant envi- « ronnée de visages froids, je suis remontée

Digitized by Google

« dans ma chambre, prenant mon parti d'être « seule joyeuse. Je me suis mise à achever de « lire votre lettre, et, quoique je l'ai relue plu- « sieurs fois, à vous dire vrai, madame, je ne « sais pas tout ce qu'elle contient. La joie que « je ressens toujours en voyant cette lettre si « désirée, nuit à l'attention que je lui dois.

« Vous partez donc, madame? N'allez pas, « rendue au Mont-d'Or, oublier votre santé; « donnez-lui tous vos soins, je vous en supplie « du meilleur et du plus tendre de mon cœur. « Mon frère m'a mandé qu'il espérait vous voir « en Italie. Le destin, comme la nature, se « plaît à le distinguer de moi d'une manière « bien favorable. Au moins, je ne céderai pas « à mon frère le bonheur de vous aimer : je le « partagerai avec lui toute la vie. Mon Dieu, « madame, que j'ai le cœur serré et abattu ! « Vous ne savez pas combien vos lettres me « sont salutaires, comme elles m'inspirent du « dédain pour mes maux! L'idée que je vous « occupe, que je vous intéresse, m'élève sin-

Digitized by Google

« gulièrement le courage. Ecrivez-moi donc,
« madame, afin que je puisse conserver une
« idée qui m'est si nécessaire.

« Je n'ai point encore vu M. Chênedollé; je
« désire beaucoup son arrivée. Je pourrai lui
« parler de vous et de M. Joubert; ce sera pour
« moi un bien grand plaisir. Souffrez, madame,
« que je vous recommande encore votre santé,
« dont le mauvais état m'afflige et m'occupe
« sans cesse. Comment ne vous aimez-vous
« pas? Vous êtes si aimable et si chère à tous:
« ayez donc la justice de faire beaucoup pour
« vous.

« LUCILE. »

Ce 2 septembre.

« Ce que vous me mandez, madame, de
« votre santé, m'alarme et m'attriste; cepen-
« dant, je me rassure en pensant à votre jeu-
« nesse, en songeant que, quoique vous soyiez
« fort délicate, vous êtes pleine de vie.

Digitized by Google

« Je suis désolée que vous soyiez dans un « pays qui vous déplaît. Je voudrais vous voir « environnée d'objets propres à vous distraire « et à vous ranimer. J'espère qu'avec le retour « de votre santé, vous vous réconcilierez avec « l'Auvergne : il n'est guère de lieu qui ne « puisse offrir quelque beauté à des yeux tels « que les vôtres. J'habite maintenant Rennes: « je me trouve assez bien de mon isolement. Je « change, comme vous voyez, madame, sou- « vent de demeure ; j'ai bien la mine d'être dé- « placée sur la terre : effectivement, ce n'est « pas d'aujourd'hui que je me regarde comme « une de ses productions superflues. Je crois, « madame, vous avoir parlé de mes chagrins « et de mes agitations. A présent, il n'est plus « question de tout cela, je jouis d'une paix in- « térieure qu'il n'est plus au pouvoir de per- « sonne de m'enlever. Quoique parvenue à mon « âge, ayant, par circonstance et par goût, « mené presque toujours une vie solitaire, je « ne connaissais, madame, nullement le monde:

Digitized by Google

« j'ai fait enfin cette maussade connaissance. « Heureusement, la réflexion est venue à mon « secours. Je me suis demandé qu'avait donc « ce monde de si formidable et où résidait sa « valeur, lui qui ne peut jamais être, dans le « mal comme dans le bien, qu'un objet de pitié? « N'est-il pas vrai, madame, que le jugement de « l'homme est aussi borné que le reste de son « être, aussi mobile et d'une incrédulité égale « à son ignorance ? Toutes ces bonnes ou mau- « vaises raisons m'ont fait jeter avec aisance, « derrière moi, la robe bizarre dont je m'étais « revêtue : je me suis trouvée pleine de sincé- « rité et de force ; on ne peut plus me trou- « bler. Je travaille de tout mon pouvoir à res- « saisir ma vie, à la mettre toute entière sous « ma dépendance.

« Croyez aussi, madame, que je ne suis « point trop à plaindre, puisque mon frère, la « meilleure partie de moi-même, est dans une « situation agréable, qu'il me reste des yeux « pour admirer les merveilles de la nature,

Digitized by Google

« Dieu pour appui, et pour asile un cœur plein « de paix et de doux souvenirs. Si vous avez la « bonté, madame, de continuer à m'écrire, cela « me sera un grand surcroît de bonheur. »

Le mystère du style, mystère sensible partout, présent nulle part; la révélation d'une nature douloureusement privilégiée; l'ingénuité d'une fille qu'on croirait être dans sa première jeunesse, et l'humble simplicité d'un génie qui s'ignore, respirent dans ces lettres, dont je supprime un grand nombre. Madame de Sévigné écrivait-elle à madame de Grignan avec une affection plus reconnaissante que madame de Caud à madame de Beaumont? *Sa tendresse pouvait se mêler de marcher côte à côte avec la sienne.* Ma sœur aimait mon amie avec toute la passion du tombeau, car elle sentait qu'elle allait mourir. Lucile n'avait presque point cessé d'habiter près des Rochers; mais elle était la fille de son siècle et la Sévigné de la solitude.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1837.

Arrivée de madame de Beaumont à Rome. — Lettres de ma sœur.

Une lettre de M. Ballanche, datée du 30 fructidor, m'annonça l'arrivée de madame de Beaumont, venue du Mont-d'Or à Lyon et se rendant en Italie. Il me mandait que le malheur que je redoutais n'était point à craindre, et que la santé de la malade paraissait s'amé-

Digitized by Google

liorer. Madame de Beaumont, parvenue à Milan, y rencontra M. Bertin que des affaires y avaient appelé : il eut la complaisance de se charger de la pauvre voyageuse, et il la conduisit à Florence où j'étais allé l'attendre. Je fus terrifié à sa vue ; elle n'avait plus que la force de sourire. Après quelques jours de repos, nous nous mîmes en route pour Rome, cheminant au pas pour éviter les cahots. Madame de Beaumont recevait partout des soins empressés : un attrait vous intéressait à cette aimable femme, si délaissée et si souffrante. Dans les auberges, les servantes même se laissaient prendre à cette douce commisération.

Ce que je sentais peut se deviner : on a conduit des amis à la tombe, mais ils étaient muets et un reste d'espérance inexplicable ne venait pas rendre votre douleur plus poignante. Je ne voyais plus le beau pays que nous traversions ; j'avais pris le chemin de Pérouse : que m'importait l'Italie ? J'en trouvais encore le climat

Digitized by Google

trop rude, et si le vent soufflait un peu, les brises me semblaient des tempêtes.

A Terni, madame de Beaumont parla d'aller voir la cascade ; ayant fait un effort pour s'appuyer sur mon bras, elle se rassit et me dit : « Il faut laisser tomber les flots. » J'avais loué pour elle à Rome une maison solitaire près de la place d'Espagne, sous le mont Pincio ; il y avait un petit jardin avec des orangers en espalier et une cour plantée d'un figuier. J'y déposai la mourante. J'avais eu beaucoup de peine à me procurer cette retraite, car il y a un préjugé à Rome contre les maladies de poitrine regardées comme contagieuses.

A cette époque de la renaissance de l'ordre social, on recherchait ce qui avait appartenu à l'ancienne monarchie : le Pape envoya savoir des nouvelles de la fille de M. de Montmorin ; le cardinal Consalvi et les membres du sacré collége imitèrent Sa Sainteté ; le cardinal Fesch lui-même donna à madame de Beaumont jusqu'à sa mort des marques de déférence et

Digitized by Google

de respect que je n'aurais pas attendues de lui, et qui m'ont fait oublier les misérables divisions des premiers temps de mon séjour à Rome. J'avais écrit à M. Joubert les inquiétudes dont j'étais tourmenté avant l'arrivée de madame de Beaumont : « Notre amie m'écrit du Mont-d'Or, » lui disais-je, « des lettres qui me brisent « l'âme : elle dit qu'elle *sent qu'il n'y a plus « d'huile dans la lampe ;* elle parle des *derniers « battements de son cœur.* Pourquoi l'a-t-on « laissée seule dans ce voyage ? pourquoi ne lui « avez-vous point écrit ? Que deviendrons-nous « si nous la perdons ? qui nous consolera d'elle ? « Nous ne sentons le prix de nos amis qu'au « moment où nous sommes menacés de les « perdre. Nous sommes même assez insensés « quand tout va bien, pour croire que nous « pouvons impunément nous éloigner d'eux : « le ciel nous en punit ; il nous les enlève et « nous sommes épouvantés de la solitude qu'ils « laissent autour de nous. Pardonnez, mon cher « Joubert ; je me sens aujourd'hui mon cœur

Digitized by Google

« de vingt ans ; cette Italie m'a rajeuni ; j'aime « tout ce qui m'est cher avec la même force « que dans mes premières années. Le chagrin « est mon élément : je ne me retrouve que « quand je suis malheureux. Mes amis sont à « présent d'une espèce si rare, que la seule « crainte de me les voir ravir glace mon sang. « Souffrez mes lamentations : je suis sûr que « vous êtes aussi malheureux que moi. Ecrivez- « moi, écrivez aussi à cette autre infortunée de « Bretagne. »

Madame de Beaumont se trouva d'abord un peu soulagée. La malade elle-même recommença à croire à sa vie. J'avais la satisfaction de penser que, du moins, madame de Beaumont ne me quitterait plus : je comptais la conduire à Naples au printemps, et de là, envoyer ma démission au ministre des affaires étrangères. M. d'Agincourt, ce véritable philosophe, vint voir le léger oiseau de passage, qui s'était arrêté à Rome avant de se rendre à la terre inconnue ; M. Boguet, déjà le doyen de nos pein-

Digitized by Google

tres, se présenta. Ces renforts d'espérances soutinrent la malade et la bercèrent d'une illusion qu'au fond de l'âme elle n'avait plus. Des lettres cruelles à lire m'arrivaient de tous côtés, m'exprimant des craintes et des espérances. Le 4 d'octobre, Lucile m'écrivait de Rennes :

« J'avais commencé l'autre jour une lettre « pour toi ; je viens de la chercher inutilement; « je t'y parlais de madame de Beaumont, et je « me plaignais de son silence à mon égard. « Mon ami, quelle triste et étrange vie je mène « depuis quelques mois ! Aussi ces paroles du « prophète me reviennent sans cesse à l'esprit: « *Le Seigneur vous couronnera de maux, et « vous jettera comme une balle.* Mais laissons « mes peines et parlons de tes inquiétudes. Je « ne puis me les persuader fondées : je vois tou- « jours madame de Beaumont pleine de vie et « de jeunesse, et presque immatérielle; rien de « funeste ne peut, à son sujet, me tomber dans « le cœur. Le ciel, qui connaît nos sentiments « pour elle, nous la conservera sans doute.

Digitized by Google

« Mon ami, nous ne la perdrons point; il me « semble que j'en ai au dedans de moi la cer- « titude. Je me plais à penser que, lorsque tu « recevras cette lettre, tes soucis seront dissi- « pés. Dis-lui de ma part tout le véritable et « tendre intérêt que je prends à elle; dis-lui « que son souvenir est pour moi une des plus « belles choses de ce monde. Tiens ta pro- « messe et ne manque pas de m'en donner le « plus possible des nouvelles. Mon Dieu! quel « long espace de temps il va s'écouler avant « que je ne reçoive une réponse à cette lettre! « Que l'éloignement est quelque chose de cruel! « D'où vient que tu me parles de ton retour en « France? Tu cherches à me flatter, tu me « trompes. Au milieu de toutes mes peines, il « s'élève en moi une douce pensée, celle de ton « amitié, celle que je suis dans ton souvenir « telle qu'il a plu à Dieu de me former. Mon « ami, je ne regarde plus sur la terre de sûr « asile pour moi que ton cœur; je suis étran- « gère et inconnue pour tout le reste. Adieu,

Digitized by Google

« mon pauvre frère ! te reverrai-je ? cette idée « ne s'offre pas à moi d'une manière bien dis- « tincte. Si tu me revois, je crains que tu ne « me retrouves qu'entièrement insensée. Adieu, « toi à qui je dois tant ! Adieu, félicité sans mé- « lange ! O souvenirs de mes beaux jours, ne « pouvez-vous donc éclairer un peu mainte- « nant mes tristes heures ?

« Je ne suis pas de ceux qui épuisent toute « leur douleur dans l'instant de la séparation ; « chaque jour ajoute au chagrin que je ressens « de ton absence, et serais-tu cent ans à Rome « que tu ne viendrais pas à bout de ce chagrin. « Pour me faire illusion sur ton éloignement, « il ne se passe pas de jour où je ne lise quel- « ques feuilles de ton ouvrage · je fais tous mes « efforts pour croire t'entendre. L'amitié que « j'ai pour toi est bien naturelle : dès notre « enfance, tu as été mon défenseur et mon « ami ; jamais tu ne m'as coûté une larme, et « jamais tu n'as fait un ami sans qu'il ne soit « devenu le mien. Mon aimable frère, le ciel

Digitized by Google

« qui se plaît à se jouer de toutes mes autres « félicités, veut que je trouve mon bonheur « tout en toi, que je me confie à ton cœur. « Donne-moi vite des nouvelles de madame « de Beaumont. Adresse-moi tes lettres chez « mademoiselle Lamotte, quoique je ne sache « pas quel espace de temps j'y pourrai rester. « Depuis notre dernière séparation, je suis tou- « jours, à l'égard de ma demeure, comme un « sable mouvant qui me manque sous les pieds: « il est bien vrai que pour quiconque ne me « connaît pas, je dois paraître inexplicable ; « cependant je ne varie que de forme, car le « fond reste constamment le même. »

La voix du cygne, qui s'apprêtait à mourir, fut transmise par moi au cygne mourant : j'étais l'écho de ces ineffables et derniers concerts !

Digitized by Google

Digitized by Google

Lettre de madame de Krüdner.

Une autre lettre, bien différente de celle-ci, mais écrite par une femme dont le rôle a été extraordinaire, madame de Krüdner, montre l'empire que madame de Beaumont, sans aucune force de beauté, de renommée, de puissance ou de richesse, exerçait sur les esprits.

Digitized by Google

Paris, 24 novembre 1803.

« J'ai appris avant-hier par M. Michaud, qui « est revenu de Lyon, que madame de Beau- « mont était à Rome et qu'elle était très, très- « malade : voilà ce qu'il m'a dit. J'en ai été « profondément affligée; mes nerfs s'en sont « ressentis, et j'ai beaucoup pensé à cette « femme charmante, que je ne connaissais pas « depuis longtemps, mais que j'aimais vérita- « blement. Que de fois j'ai désiré pour elle du « bonheur! Que de fois, j'ai souhaité qu'elle « pût franchir les Alpes et trouver sous le « ciel de l'Italie les douces et profondes émo- « tions que j'y ai ressenties moi-même! Hélas! « n'aurait-elle atteint ce pays si ravissant, que « pour n'y connaître que les douleurs et pour « y être exposée à des dangers que je redoute! « Je ne saurais vous exprimer combien cette « idée m'afflige. Pardon, si j'en ai été si absor- « bée, que je ne vous ai pas encore parlé de

Digitized by Google

« vous-même, mon cher Chateaubriand; vous « devez connaître mon sincère attachement « pour vous, et en vous montrant l'intérêt si « vrai que m'inspire madame de Beaumont, « c'est vous toucher plus que je n'eusse pu le « faire en m'occupant de vous. J'ai devant « mes yeux ce triste spectacle; j'ai le secret de « la douleur, et mon âme s'arrête toujours « avec déchirement devant ces âmes auxquel- « les la nature donna la puissance de souf- « frir plus que les autres. J'espérais que ma- « dame de Beaumont jouirait du privilége « qu'elle reçut, d'être plus heureuse; j'espérais « qu'elle retrouverait un peu de santé avec le « soleil d'Italie et le bonheur de votre présence. « Ah! rassurez-moi, parlez-moi; dites-lui que « je l'aime sincèrement, que je fais des vœux « pour elle. A-t-elle eu ma lettre écrite en ré- « ponse à la sienne à Clermont? Adressez votre « réponse à Michaud : je ne vous demande « qu'un mot, car je sais, mon cher Chateau- « briand, combien vous êtes sensible et com-

Digitized by Google

« bien vous souffrez. Je la croyais mieux ; je « ne lui ai pas écrit ; j'étais accablée d'affaires ; « mais je pensais au bonheur qu'elle aurait de « vous revoir, et je savais le concevoir. Parlez- « moi un peu de votre santé ; croyez à mon « amitié, à l'intérêt que je vous ai voué à ja- « mais, et ne m'oubliez pas.

« B. KRUDNER. »

Digitized by Google

Paris, 1838.

Mort de madame de Beaumont.

Le mieux que l'air de Rome avait fait éprouver à madame de Beaumont, ne dura pas : les signes d'une destruction immédiate disparurent, il est vrai ; mais il semble que le dernier moment s'arrête toujours pour nous tromper.

Digitized by Google

J'avais essayé deux ou trois fois une promenade en voiture avec la malade; je m'efforçais de la distraire, en lui faisant remarquer la campagne et le ciel : elle ne prenait plus goût à rien. Un jour, je la menai au Colysée; c'était un de ces jours d'octobre, tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre, et alla s'asseoir sur une pierre, en face d'un des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir; les ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne, et noyées dans la lumière. La femme expirante abaissa ensuite, de gradins en gradins jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil; elle les arrêta sur la croix de l'autel, et me dit : « Allons; j'ai froid. » Je la reconduisis chez elle; elle se coucha et ne se releva plus.

Je m'étais mis en rapport avec le comte de La Luzerne; je lui envoyais de Rome, par cha-

Digitized by Google

que courrier, le bulletin de la santé de sa belle-sœur. Lorsqu'il avait été chargé par Louis XVI d'une mission diplomatique à Londres, il avait emmené mon frère avec lui : André Chénier faisait partie de cette ambassade.

Les médecins que j'avais assemblés de nouveau, après l'essai de la promenade, me déclarèrent qu'un miracle seul pouvait sauver madame de Beaumont. Elle était frappée de l'idée qu'elle ne passerait pas le 2 novembre, jour des Morts; puis elle se rappela qu'un de ses parents, je ne sais lequel, avait péri le 4 novembre. Je lui disais que son imagination était troublée; qu'elle reconnaîtrait la fausseté de ses frayeurs; elle me répondait, pour me consoler : « Oh! oui, j'irai plus loin! » Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober; elle me tendit la main, et me dit : « Vous « êtes un enfant; est-ce que vous ne vous y « attendiez pas? »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut plus tranquille. Elle me parla d'arrange-

Digitized by Google

ments de fortune, et me dit, à propos de son testament, que « *tout était fini; mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux heures pour s'occuper de cela.* » Le soir, le médecin m'avertit qu'il se croyait obligé de prévenir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience: j'eus un moment de faiblesse; la crainte de précipiter, par l'appareil de la mort, le peu d'instants que madame de Beaumont avait encore à vivre, m'accabla. Je m'emportai contre le médecin, puis je le suppliai d'attendre au moins jusqu'au lendemain.

Ma nuit fut cruelle, avec le secret que j'avais dans le sein. La malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai en dehors, tremblant à tous les bruits que j'entendais : quand on entr'ouvrait la porte, j'apercevais la clarté débile d'une veilleuse qui s'éteignait.

Le vendredi 4 novembre, j'entrai, suivi du médecin. Madame de Beaumont s'aperçut de

Digitized by Google

mon trouble, elle me dit : « Pouquoi êtes-vous « comme cela ? J'ai passé une bonne nuit. » Le médecin affecta alors de me dire tout haut qu'il désirait m'entretenir dans la chambre voisine. Je sortis : quand je rentrai, je ne savais plus si j'existais. Madame de Beaumont me demanda ce que me voulait le médecin. Je me jetai au bord de son lit, en fondant en larmes. Elle fut un moment sans parler, me regarda et me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que c'eût « été tout à fait aussi prompt : allons, il faut bien « vous dire adieu. Appelez l'abbé de Bonnevie. »

L'abbé de Bonnevie, s'étant fait donner des pouvoirs, se rendit chez madame de Beaumont. Elle lui déclara qu'elle avait toujours eu dans le cœur, un profond sentiment de religion; mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution, l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la

Digitized by Google

miséricorde éternelle; qu'elle espérait, toutefois, que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci, abrégeraient son expiation dans l'autre. Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, essuyant ses yeux et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme. On envoya chercher le curé, pour administrer les Sacrements. Je retournai auprès de madame de Beaumont. En m'apercevant, elle me dit : « Eh bien ! êtes-vous content de moi ? » Elle s'attendrit sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle : ah ! si j'avais pu dans ce moment racheter un seul de ses jours par le sacrifice de tous les miens, avec quelle joie je l'aurais fait ! Les autres amis de madame de Beaumont, qui n'assistaient pas à ce spectacle, n'avaient du moins qu'une fois à pleurer : debout, au chevet de ce lit de douleurs d'où l'homme entend sonner son heure suprême, chaque sourire de la malade me rendait

Digitized by Google

la vie et me la faisait perdre en s'effaçant. Une idée déplorable vint me bouleverser : je m'aperçus que madame de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle : elle ne cessait d'en marquer sa surprise et elle semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge, et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle.

Le curé arriva à onze heures : la chambre se remplit de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre à Rome. Madame de Beaumont vit la formidable solennité sans le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes à genoux, et la malade reçut à la fois la Communion et l'Extrême-Onction. Quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir au bord de son lit et me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante; elle m'engagea surtout à vivre auprès de madame de

Digitized by Google

Chateaubriand et de M. Joubert : mais M. Joubert devait-il vivre ?

Elle me pria d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée. Un rayon de soleil vint éclairer son lit et sembla la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, madame de Beaumont demanda à changer de lit à madame Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse : le médecin s'y opposa dans la crainte que madame de Beaumont n'expirât pendant le transport. Alors elle me dit qu'elle sentait l'approche de l'agonie. Tout à coup, elle rejeta sa couverture, me tendit une main, serra la mienne avec contraction ; ses yeux s'égarèrent. De la main qui lui restait libre, elle faisait des signes à quelqu'un qu'elle voyait au pied de son lit ; puis reportant cette main sur sa poitrine,

Digitized by Google

elle disait : « *C'est là!* » Consterné, je lui demandai si elle me reconnaissait : l'ébauche d'un sourire parut au milieu de son égarement ; elle me fit une légère affirmation de tête : sa parole n'était déjà plus dans ce monde. Les convulsions ne durèrent que quelques minutes. Nous la soutenions dans nos bras, moi, le médecin et la garde : une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements ; il palpitait avec rapidité comme une montre qui dévide sa chaîne brisée. Oh! moment d'horreur et d'effroi, je le sentis s'arrêter! nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos ; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front ; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la bouche de l'étrangère : le miroir ne fut point terni du souffle de la vie et la lumière resta immobile. Tout était fini.

Digitized by Google

Digitized by Google

Funérailles.

Ordinairement, ceux qui pleurent peuvent jouir en paix de leurs larmes, d'autres se chargent de veiller aux derniers soins de la religion : comme représentant, pour la France, le cardinal-ministre absent alors, comme le seul ami de la fille de M. de Montmorin, et respon-

Digitized by Google

sable envers sa famille, je fus obligé de présider à tout : il me fallut désigner le lieu de la sépulture, m'occuper de la profondeur et de la largeur de la fosse, faire délivrer le linceul et donner au menuisier les dimensions du cercueil.

Deux religieux veillèrent auprès de ce cercueil qui devait être porté à *Saint-Louis-des-Français*. Un de ces pères était d'Auvergne et né à Montmorin même. Madame de Beaumont avait désiré qu'on l'ensevelît dans une pièce d'étoffe que son frère Auguste, seul échappé à l'échafaud, lui avait envoyé de l'Ile-de-France. Cette étoffe n'était point à Rome; on n'en trouva qu'un morceau qu'elle portait partout. Madame Saint-Germain attacha cette zone autour du corps avec une cornaline qui renfermait des cheveux de M. de Montmorin. Les ecclésiastiques français étaient convoqués ; la princesse Borghèse prêta le char funèbre de sa famille ; le cardinal Fesch avait laissé l'ordre, en cas d'un accident trop prévu, d'envoyer sa

Digitized by Google

livrée et ses voitures. Le samedi 5 novembre, à sept heures du soir, à la lueur des torches et au milieu d'une grande foule, passa madame de Beaumont par le chemin où nous passons tous. Le dimanche 6 novembre, la messe de l'enterrement fut célébrée. Les funérailles eussent été moins françaises à Paris qu'elles ne le furent à Rome. Cette architecture religieuse, qui porte dans ses ornements les armes et les inscriptions de notre ancienne patrie; ces tombeaux où sont inscrits les noms de quelques-unes des races les plus historiques de nos annales; cette église, sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand homme, tout cela ne consolait pas, mais honorait le malheur. Je désirais que le dernier rejeton d'une famille jadis haut placée trouvât, du moins, quelque appui dans mon obscur attachement, et que l'amitié ne lui manquât pas comme la fortune.

La population romaine, accoutumée aux étrangers, leur sert de frères et de sœurs. Ma-

Digitized by Google

dame de Beaumont a laissé, sur ce sol hospitalier aux morts, un pieux souvenir; on se la rappelle encore : j'ai vu Léon XII prier à son tombeau. En 1827, je visitai le monument de celle qui fut l'âme d'une société évanouie; le bruit de mes pas autour de ce monument muet, dans une église solitaire, m'était une admonition. « Je t'aimerai toujours, » dit l'épitaphe grecque; « mais toi, chez les morts, ne bois « pas, je t'en prie, à cette coupe qui te ferait « oublier tes anciens amis. »

Digitized by Google

Paris, 1838.

Année de ma vie, 1803. — Lettres de M. Chênedollé, de M. de Fontanes, de M. Necker et de madame de Staël.

Si l'on rapportait à l'échelle des événements publics les calamités d'une vie privée, ces calamités devraient à peine occuper un mot dans des *Mémoires*. Qui n'a perdu un ami? qui ne l'a vu mourir? qui n'aurait à retracer une pareille scène de deuil? La réflexion est juste,

Digitized by Google

cependant personne ne s'est corrigé de raconter ses propres aventures : sur le vaisseau qui les emporte, les matelots ont une famille à terre, qui les intéresse et dont ils s'entretiennent mutuellement. Chaque homme renferme en soi un monde à part, étranger aux lois et aux destinées générales des siècles. C'est, d'ailleurs, une erreur de croire que les révolutions, les accidents renommés, les catastrophes retentissantes, soient les fastes uniques de notre nature : nous travaillons tous un à un à la chaîne de l'histoire commune, et c'est de toutes ces existences individuelles que se compose l'univers humain aux yeux de Dieu.

En assemblant des regrets autour des cendres de madame de Beaumont, je ne fais que déposer sur un tombeau les couronnes qui lui étaient destinées.

Digitized by Google

LETTRE DE M. CHÊNEDOLLÉ.

« Vous ne doutez pas, mon cher et malheu-
« reux ami, de toute la part que je prends à
« votre affliction. Ma douleur n'est pas aussi
« grande que la vôtre, parce que cela n'est pas
« possible; mais je suis bien profondément
« affligé de cette perte, et elle vient noircir en-
« core cette vie qui, depuis longtemps, n'est
« plus que de la souffrance pour moi. Ainsi
« donc passe et s'efface de dessus la terre tout
« ce qu'il y a de bon, d'aimable et de sensible.
« Mon pauvre ami, dépêchez-vous de repasser
« en France; venez chercher quelques conso-
« lations auprès de votre vieux ami. Vous sa-
« vez si je vous aime : venez.

« J'étais dans la plus grande inquiétude sur
« vous : il y avait plus de trois mois que je
« n'avais reçu de vos nouvelles, et trois de mes
« lettres sont restées sans réponse. Les avez-
« vous reçues? Madame de Caud a cessé tout

Digitized by Google

« à coup de m'écrire, il y a deux mois. Cela « m'a causé une peine mortelle, et cependant, « je crois n'avoir aucun tort à me reprocher « envers elle. Mais quoi qu'elle fasse, elle ne « pourra m'ôter l'amitié tendre et respectueuse « que je lui ai vouée pour la vie. Fontanes et « Joubert ont aussi cessé de m'écrire ; ainsi, « tout ce que j'aimais semble s'être réuni pour « m'oublier à la fois. Ne m'oubliez pas, ô vous, « mon bon ami, et que sur cette terre de lar- « mes, il me reste encore un cœur sur le- « quel je puisse compter ! Adieu ! je vous em- « brasse en pleurant. Soyez sûr, mon bon ami, « que je sens votre perte comme on doit la « sentir. »

23 novembre 1803.

LETTRE DE M. DE FONTANES.

« Je partage tous vos regrets, mon cher « ami : je sens la douleur de votre situation. « Mourir si jeune et après avoir survécu à

Digitized by Google

« toute sa famille ! Mais, du moins, cette intéres-
« sante et malheureuse femme n'aura pas man-
« qué des secours et des souvenirs de l'amitié.
« Sa mémoire vivra dans des cœurs dignes
« d'elle. J'ai fait passer à M. de La Luzerne la
« touchante relation qui lui était destinée. Le
« vieux Saint-Germain, domestique de votre
« amie, s'est chargé de la porter. Ce bon servi-
« teur m'a fait pleurer en me parlant de sa maî-
« tresse. Je lui ai dit qu'il avait un legs de dix
« mille francs ; mais il ne s'en est pas occupé
« un seul moment. S'il était possible de parler
« d'affaires dans de si lugubres circonstances,
« je vous dirais qu'il était bien naturel de vous
« donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit
« passer à des collatéraux éloignés et presque
« inconnus [1]. J'approuve votre conduite ; je
« connais votre délicatesse ; mais je ne puis
« avoir pour mon ami le même désintéresse-

[1] L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin : madame de Beaumont m'avait mieux jugé ; elle pensa sans doute que si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée.

Digitized by Google

« ment qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet
« oubli m'étonne et m'afflige. Madame de Beau-
« mont sur son lit de mort vous a parlé, avec
« l'éloquence du dernier adieu, de l'avenir et
« de votre destinée. Sa voix doit avoir plus de
« force que la mienne. Mais vous a-t-elle
« conseillé de renoncer à huit ou dix mille
« francs d'appointements lorsque votre car-
« rière était débarrassée des premières épines ?
« Pourriez-vous précipiter, mon cher ami, une
« démarche aussi importante ? Vous ne doutez
« pas du grand plaisir que j'aurai à vous revoir.
« Si je ne consultais que mon propre bonheur,
« je vous dirais : venez tout à l'heure. Mais vos
« intérêts me sont aussi chers que les miens et
« je ne vois pas des ressources assez prochaines
« pour vous dédommager des avantages que
« vous perdez volontairement. Je sais que votre
« talent, votre nom et le travail ne vous laisse-
« ront jamais à la merci des premiers besoins ;
« mais je vois là plus de gloire que de fortune.
« Votre éducation, vos habitudes, veulent un

Digitized by Google

« peu de dépense. La renommée ne suffit pas « seule aux choses de la vie, et cette misérable « science du *pot-au-feu* est à la tête de toutes « les autres quand on veut vivre indépendant « et tranquille. J'espère toujours que rien ne « vous déterminera à chercher la fortune chez « les étrangers. Eh ! mon ami, soyez sûr qu'a- « près les premières caresses ils valent encore « moins que les compatriotes. Si votre amie « mourante a fait toutes ces réflexions, ses der- « niers moments ont dû être un peu troublés ; « mais j'espère qu'aux pieds de sa tombe vous « trouverez des leçons et des lumières supé- « rieures à toutes celles que les amis qui vous « restent pourraient vous donner. Cette aima- « ble femme vous aimait : elle vous conseillera « bien. Sa mémoire et votre cœur vous guide- « ront sûrement : je ne suis plus en peine si « vous les écoutez tous deux. Adieu, mon cher « ami, je vous embrasse tendrement. »

M. Necker m'écrivit la seule lettre que j'aie jamais reçue de lui. J'avais été témoin de la

Digitized by Google

joie de la Cour lors du renvoi de ce ministre, dont les honnêtes opinions contribuèrent au renversement de la monarchie. Il avait été collègue de M. de Montmorin. M. Necker allait bientôt mourir au lieu d'où sa lettre était datée: n'ayant pas alors auprès de lui madame de Staël, il trouva quelques larmes pour l'amie de sa fille :

LETTRE DE M. NECKER.

« Ma fille, monsieur, en se mettant en route « pour l'Allemagne, m'a prié d'ouvrir les pa- « quets d'un grand volume, qui pourraient lui « être adressés, afin de juger s'ils valaient la « peine de les lui faire parvenir par la poste : « c'est le motif qui m'instruit, avant elle, de la « mort de madame de Beaumont. Je lui ai en- « voyé, monsieur, votre lettre à Francfort, « d'où elle sera probablement transmise plus « loin, et peut-être à Weimar ou à Berlin. Ne « soyez donc pas surpris, monsieur, si vous ne

Digitized by Google

« recevez pas la réponse de madame de Staël,
« aussitôt que vous avez droit de l'attendre.
« Vous êtes bien sûr, monsieur, de la douleur
« qu'éprouvera madame de Staël, en apprenant
« la perte d'une amie dont je lui ai toujours en-
« tendu parler avec un profond sentiment. Je
« m'associe à sa peine, je m'associe à la vôtre,
« monsieur, et j'ai une part à moi en particu-
« lier, lorsque je songe au malheureux sort de
« toute la famille de mon ami M. de Mont-
« morin.

« Je vois, monsieur, que vous êtes sur le
« point de quitter Rome, pour retourner en
« France : je souhaite que vous preniez votre
« route par Genève, où je vais passer l'hiver. Je
« serais très-empressé à vous faire les hon-
« neurs d'une ville où vous êtes déjà connu de
« réputation. Mais où ne l'êtes-vous pas, mon-
« sieur? Votre dernier ouvrage, étincelant de
« beautés incomparables, est entre les mains
« de tous ceux qui aiment à lire.

« J'ai l'honneur de vous présenter, monsieur,

Digitized by Google

« les assurances et l'hommage des sentiments « les plus distingués.

« NECKER. »

Coppet, le 27 novembre 1803.

LETTRE DE MADAME DE STAEL.

Francfort, ce 3 décembre 1803.

« Ah! mon Dieu, *my dear Francis*, de « quelle douleur je suis saisie en recevant « votre lettre! Déjà hier, cette affreuse nou- « velle était tombée sur moi par les gazettes, « et votre déchirant récit vient la graver pour « jamais en lettres de sang dans mon cœur. « Pouvez-vous, pouvez-vous me parler d'opi- « nions différentes sur la religion, sur les prê- « tres? Est-ce qu'il y a deux opinions, quand il « n'y a qu'un sentiment? Je n'ai lu votre récit « qu'à travers les plus douloureuses larmes. « *My dear Francis*, rappelez-vous le temps « où vous vous sentiez le plus d'amitié pour « moi; n'oubliez pas surtout celui où tout mon

Digitized by Google

« cœur était attiré vers vous, et dites-vous que « ces sentiments, plus tendres, plus profonds « que jamais, sont au fond de mon âme pour « vous. J'aimais, j'admirais le caractère de ma- « dame de Beaumont : je n'en connais point de « plus généreux, de plus reconnaissant, de plus « passionnément sensible. Depuis que je suis « entrée dans le monde, je n'avais jamais cessé « d'avoir des rapports avec elle, et je sentais « toujours, qu'au milieu même de quelques « diversités, je tenais à elle par toutes les ra- « cines. Mon cher Francis, donnez-moi une « place dans votre vie. Je vous admire, je vous « aime, j'aimais celle que vous regrettez. Je « suis une amie dévouée, je serai pour vous « une sœur. Plus que jamais, je dois respecter « vos opinions : Mathieu, qui les a, a été un « ange pour moi, dans la dernière peine que je « viens d'éprouver. Donnez-moi une nouvelle « raison de les ménager : faites que je vous « sois utile ou agréable de quelque manière. « Vous a-t-on écrit que j'avais été exilée à qua-

Digitized by Google

« rante lieues de Paris? J'ai pris ce moment « pour faire le tour de l'Allemagne ; mais, au « printemps, je serai revenue à Paris même, « si mon exil est fini, ou auprès de Paris, ou à « Genève. Faites que, de quelque manière, « nous nous réunissions. Est-ce que vous ne « sentez pas que mon esprit et mon âme en- « tendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en « quoi nous nous ressemblons, à travers les « différences? M. de Humboldt m'avait écrit, il « y a quelques jours, une lettre où il me par- « lait de votre ouvrage avec une admiration « qui doit vous flatter dans un homme et de « son mérite et de son opinion. Mais que vais- « je vous parler de vos succès dans un tel mo- « ment? Cependant elle les aimait ces succès, « elle y attachait sa gloire. Continuez de rendre « illustre celui qu'elle a tant aimé. Adieu, mon « cher François. Je vous écrirai de Weimar en « Saxe. Répondez-moi là, chez MM. Desport « banquiers. Que dans votre récit, il y a des « mots déchirants! Et cette résolution de gar-

Digitized by Google

« der la pauvre Saint-Germain : vous l'amène-
« rez une fois dans ma maison.

« Adieu tendrement : douloureusement
« adieu.

« N. DE STAEL. »

Cette lettre empressée, affectueusement rapide, écrite par une femme illustre, me causa un redoublement d'attendrissement. Madame de Beaumont aurait été bien heureuse dans ce moment, si le ciel lui eût permis de renaître ! mais nos attachements, qui se font entendre des morts, n'ont pas le pouvoir de les délivrer : quand Lazare se leva de la tombe, il avait les pieds et les mains liés avec des bandes et le visage enveloppé d'un suaire : or, l'amitié ne saurait dire, comme le Christ à Marthe et à Marie : « Déliez-le, et le laissez aller. »

Ils sont passés aussi mes consolateurs, et ils me demandent pour eux les regrets qu'ils donnaient à une autre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, 1838.

Années de ma vie 1803 et 1804. — Première idée de mes *Mémoires*. — Je suis nommé ministre de France dans le Valais. — Départ de Rome.

J'étais déterminé à quitter cette carrière des affaires où des malheurs personnels étaient venus se mêler à la médiocrité du travail et à d'infimes tracasseries politiques. On n'a pas su ce que c'est que la désolation du cœur,

Digitized by Google

quand on n'est point demeuré seul à errer dans les lieux naguère habités d'une personne qui avait agréé votre vie : on la cherche et on ne la trouve plus ; elle vous parle, vous sourit, vous accompagne ; tout ce qu'elle a porté ou touché reproduit son image ; il n'y a entre elle et vous qu'un rideau transparent, mais si lourd que vous ne pouvez le lever. Le souvenir du premier ami qui vous a laissé sur la route est cruel ; car, si vos jours se sont prolongés, vous avez nécessairement fait d'autres pertes : ces morts qui se sont suivies, se rattachent à la première, et vous pleurez à la fois dans une seule personne toutes celles que vous avez successivement perdues.

Tandis que je prenais des arrangements prolongés par l'éloignement de la France je restais abandonné sur les ruines de Rome. A ma première promenade, les aspects me semblaient changés, je ne reconnaissais ni les arbres, ni les monuments, ni le ciel ; je m'égarais au milieu des campagnes, le long des cascades, des

Digitized by Google

aqueducs, comme autrefois sous les berceaux des bois du Nouveau-Monde. Je rentrais dans la Ville éternelle, qui joignait maintenant à tant d'existences passées une vie éteinte de plus. A force de parcourir les solitudes du Tibre, elles se gravèrent si bien dans ma mémoire, que je les reproduisis assez correctement dans ma lettre à M. de Fontanes : « Si l'étranger est mal-« heureux, » disais-je ; » s'il a mêlé les cendres « qu'il aima à tant de cendres illustres, avec « quel charme ne passera-t-il pas du tombeau « de Cécilia Metella au cercueil d'une femme « infortunée ! »

C'est aussi à Rome que je conçus, pour la première fois, l'idée d'écrire les *Mémoires de ma vie;* j'en trouve quelques lignes jetées au hasard, dans lesquelles je déchiffre ce peu de mots : « Après avoir erré sur la terre, passé les « plus belles années de ma jeunesse loin de « mon pays, et souffert à peu près tout ce qu'un « homme peut souffrir, la faim même, je revins « à Paris en 1800. »

Digitized by Google

Dans une lettre à M. Joubert, j'esquissais ainsi mon plan :

« Mon seul bonheur est d'attraper quelques « heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un « ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucis- « ment à mes peines : ce sont les *Mémoires de « ma vie*. Rome y entrera ; ce n'est que comme « cela que je puis désormais parler de Rome. « Soyez tranquille ; ce ne seront point des con- « fessions pénibles pour mes amis : si je suis « quelque chose dans l'avenir, mes amis y au- « ront un nom aussi beau que respectable. Je « n'entretiendrai pas non plus la postérité du « détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi « que ce qui est convenable à ma dignité « d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de « mon cœur. Il ne faut présenter au monde que « ce qui est beau ; ce n'est pas mentir à Dieu « que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut « porter nos pareils à des sentiments nobles et « généreux. Ce n'est pas, qu'au fond, j'aie rien « à cacher ; je n'ai ni fait chasser une servante

Digitized by Google

« pour un ruban volé, ni abandonné mon ami « mourant dans une rue, ni déshonoré la femme « qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux « Enfants-Trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, « mes abattements de cœur; un gémissement « sur moi suffira pour faire comprendre au « monde ces misères communes, faites pour « être laissées derrière le voile. Que gagnerait « la société à la reproduction de ces plaies que « l'on retrouve partout? On ne manque pas « d'exemples, quand on veut triompher de la « pauvre nature humaine. »

Dans ce plan que je me traçais, j'oubliais ma famille, mon enfance, ma jeunesse, mes voyages et mon exil : ce sont pourtant les récits où je me suis plu davantage.

J'avais été comme un heureux esclave : accoutumé à mettre sa liberté au cep, il ne sait plus que faire de son loisir, quand ses entraves sont brisées. Lorsque je me voulais livrer au travail, une figure venait se placer devant moi, et je ne pouvais plus en détacher mes yeux : la

Digitized by Google

religion seule me fixait par sa gravité et par les réflexions d'un ordre supérieur qu'elle me suggérait.

Cependant, en m'occupant de la pensée d'écrire mes Mémoires, je sentis le prix que les anciens attachaient à la valeur de leur nom : il y a peut-être une réalité touchante dans cette perpétuité des souvenirs qu'on peut laisser en passant. Peut-être, parmi les grands hommes de l'antiquité, cette idée d'une vie immortelle chez la race humaine leur tenait-elle lieu de cette immortalité de l'âme, demeurée pour eux un problème. Si la renommée est peu de chose quand elle ne se rapporte qu'à nous, il faut convenir néanmoins que c'est un beau privilége attaché à l'amitié du génie, de donner une existence impérissable à tout ce qu'il a aimé.

J'entrepris un commentaire de quelques livres de la Bible, en commençant par la Genèse. Sur ce verset : *Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; donc, maintenant, il ne faut pas qu'il*

Digitized by Google

porte la main au fruit de vie, qu'il le prenne, qu'il en mange et qu'il vive éternellement ; je remarquai l'ironie formidable du Créateur : *Voici qu'Adam est devenu semblable à l'un de nous,* etc. *Il ne faut pas que l'homme porte la main au fruit de vie.* Pourquoi ? Parce qu'il a goûté au fruit de la science et qu'il connaît le bien et le mal ; il est maintenant accablé de maux ; *donc, il ne faut pas qu'il vive éternellement :* quelle bonté de Dieu que la mort !

Il y a des prières commencées, les unes pour *les inquiétudes de l'âme,* les autres pour *se fortifier contre la prospérité des méchants :* je cherchais à ramener à un centre de repos mes pensées errantes hors de moi.

Comme Dieu ne voulait pas finir là ma vie, la réservant à de longues épreuves, les orages qui s'étaient soulevés se calmèrent. Tout à coup, le cardinal-ambassadeur changea de manières à mon égard : j'eus une explication avec lui, et déclarai ma résolution de me retirer. Il s'y opposa : il prétendit que ma démis-

Digitized by Google

sion, dans ce moment, aurait l'air d'une disgrâce ; que je réjouirais mes ennemis, que le Premier Consul prendrait de l'humeur, ce qui m'empêcherait d'être tranquille dans les lieux où je voulais me retirer. Il me proposa d'aller passer quinze jours ou un mois à Naples.

Dans ce moment même, la Russie me faisait sonder pour savoir si j'accepterais la place de gouverneur d'un grand-duc : ce serait tout au plus si j'aurais voulu faire à Henri V le sacrifice des dernières années de ma vie.

Tandis que je flottais entre mille partis, je reçus la nouvelle que le Premier Consul m'avait nommé ministre dans le Valais. Il s'était d'abord emporté sur des dénonciations ; mais revenant à sa raison, il comprit que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan, qu'il ne fallait me mêler à personne, ou bien que l'on ne tirerait jamais parti de moi. Il n'y avait point de place vacante ; il en créa une, et la choisissant conforme à mon instinct de solitude et d'indépendance, il me plaça dans

Digitized by Google

les Alpes; il me donna une république catholique avec un monde de torrents : le Rhône et nos soldats se croiseraient à mes pieds, l'un descendant vers la France, les autres remontant vers l'Italie, le Simplon ouvrant devant moi son audacieux chemin. Le Consul devait m'accorder autant de congés que j'en désirerais pour voyager en Italie, et madame Bacciocchi me faisait mander par Fontanes que la première grande ambassade disponible m'était réservée. J'obtins donc cette première victoire diplomatique sans m'y attendre, et sans le vouloir : il est vrai qu'à la tête de l'Etat se trouvait une haute intelligence, qui ne voulait pas abandonner à des intrigues de bureaux une autre intelligence qu'elle sentait trop disposée à se séparer du pouvoir.

Cette remarque est d'autant plus vraie que le cardinal Fesch, à qui je rends dans ces Mémoires une justice sur laquelle peut-être il ne comptait pas, avait envoyé deux dépêches malveillantes à Paris, presqu'au moment même

Digitized by Google

que ses manières étaient devenues plus obligeantes, après la mort de madame de Beaumont. Sa véritable pensée était-elle dans ses conversations, lorsqu'il me permettait d'aller à Naples, ou dans ses missives diplomatiques? Conversations et missives sont de la même date, et contradictoires. Il n'eût tenu qu'à moi de mettre M. le cardinal d'accord avec lui-même, en laissant disparaître les traces des rapports qui me concernaient : il m'eût suffi de retirer des cartons, lorsque j'étais ministre des affaires étrangères, les élucubrations de l'ambassadeur : je n'aurais fait que ce qu'a fait M. de Talleyrand au sujet de sa correspondance avec l'Empereur. Je n'ai pas cru avoir le droit d'user de ma puissance à mon profit. Si, par hasard, on recherchait ces documents, on les trouverait à leur place. Que cette manière d'agir soit une duperie, je le veux bien ; mais pour ne pas me faire le mérite d'une vertu que je n'ai pas, il faut qu'on sache que ce respect des correspondances de mes détracteurs, tient plus à mon

Digitized by Google

mépris qu'à ma générosité. J'ai vu aussi dans les archives de l'ambassade à Berlin des lettres offensantes de M. le marquis de Bonnay à mon égard : loin de me ménager, je les ferai connaître.

M. le cardinal Fesch ne gardait pas plus de retenue avec le pauvre abbé Guillon (l'évêque de Maroc) : il était signalé comme un *agent de la Russie*. Bonaparte traitait M. Lainé d'*agent de l'Angleterre :* c'étaient là de ces commérages dont ce grand homme avait pris la méchante habitude dans des rapports de police. Mais n'y avait-il rien à dire contre M. Fesch lui-même ? Quel cas sa propre famille faisait-elle de lui ? Le cardinal de Clermont-Tonnerre était à Rome comme moi, en 1803 ; que n'écrivait-il point de l'oncle de Napoléon ! J'ai les lettres.

Au reste, à qui ces contentions, ensevelies depuis quarante ans dans des liasses vermoulues, importent-elles ? Des divers acteurs de cette époque un seul restera, Bonaparte. Nous tous qui prétendons vivre, nous sommes déjà

Digitized by Google

morts : lit-on le nom de l'insecte, à la faible lueur qu'il traîne quelquefois après lui en rampant ?

M. le cardinal Fesch m'a retrouvé depuis, ambassadeur auprès de Léon XII ; il m'a donné des preuves d'estime : de mon côté, j'ai tenu à le prévenir et à l'honorer. Il est d'ailleurs naturel que l'on m'ait jugé avec une sévérité que je ne m'épargne pas. Tout cela est archi-passé : je ne veux pas même reconnaître l'écriture de ceux qui, en 1803, ont servi de secrétaires officiels ou officieux à M. le cardinal Fesch.

Je partis pour Naples : là commença une année sans madame de Beaumont ; année d'absence, que tant d'autres devaient suivre ! Je n'ai point revu Naples depuis cette époque, bien qu'en 1827 je fusse à la porte de cette même ville, où je me promettais d'aller avec madame de Chateaubriand. Les orangers étaient couverts de leurs fruits, et les myrtes de leurs fleurs. Baïes, les Champs-Élysées et la mer, étaient des enchantements que je ne pouvais

Digitized by Google

plus dire à personne. J'ai peint la baie de Naples dans *les Martyrs*. Je montai au Vésuve et descendis dans son cratère. Je me pillais : je jouais une scène de *René*.

A Pompeï, on me montra un squelette enchaîné et des mots latins estropiés, barbouillés par des soldats sur des murs. Je revins à Rome. Canova m'accorda l'entrée de son atelier, tandis qu'il travaillait à une statue de nymphe. Ailleurs, les modèles des marbres du tombeau que j'avais commandé, étaient déjà d'une grande expression. J'allai prier sur des cendres à Saint-Louis, et je partis pour Paris le 21 janvier 1804, autre jour de malheur.

Voici une prodigieuse misère : trente-cinq ans se sont écoulés depuis la date de ces événements. Mon chagrin ne se flattait-il pas, en ces jours lointains, que le lien qui venait de se rompre serait mon dernier lien? Et pourtant, que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher! Ainsi va l'homme de défaillance en défaillance. Lorsqu'il est jeune et qu'il mène

Digitized by Google

devant lui sa vie, une ombre d'excuse lui reste; mais lorsqu'il s'y attèle et qu'il la traîne péniblement derrière lui, comment l'excuser ? L'indigence de notre nature est si profonde, que dans nos infirmités volages, pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà usés par nous dans nos anciens attachements. Il est cependant des paroles qui ne devraient servir qu'une fois : on les profane en les répétant. Nos amitiés trahies et délaissées nous reprochent les nouvelles sociétés où nous sommes engagés; nos heures s'accusent : notre vie est une perpétuelle rougeur, parce qu'elle est une faute continuelle.

Digitized by Google

Paris, 1838.

Revu le 22 février 1845.

Année de ma vie, 1804. — République du Valais. — Visite au château des Tuileries. — Hôtel de Montmorin. — J'entends crier la mort du duc d'Enghien. — Je donne ma démission.

Mon dessein n'étant pas de rester à Paris, je descendis à l'hôtel de France, rue de Beaune, où madame de Chateaubriand vint me rejoindre pour se rendre avec moi dans le Valais. Mon ancienne société, déjà à demi dispersée, avait perdu le lien qui la réunissait.

Digitized by Google

Bonaparte marchait à l'empire ; son génie s'élevait à mesure que grandissaient les événements : il pouvait, comme la poudre en se dilatant, emporter le monde ; déjà immense, et cependant ne se sentant pas au sommet, ses forces le tourmentaient ; il tâtonnait, il semblait chercher son chemin : quand j'arrivai à Paris, il en était à Pichegru et à Moreau ; par une mesquine envie, il avait consenti à les admettre pour rivaux : Moreau, Pichegru et Georges, Cadoudal qui leur était fort supérieur, furent arrêtés.

Ce train vulgaire de conspirations que l'on rencontre dans toutes les affaires de la vie, n'avait rien de ma nature et j'étais aise de m'enfuir aux montagnes.

Le conseil de la ville de Sion m'écrivit. La naïveté de cette dépêche en a fait pour moi un document ; j'entrais dans la politique par la religion : le *Génie du Christianisme* m'en avait ouvert les portes.

Digitized by Google

RÉPUBLIQUE DU VALAIS.

Sion, 20 février 1804.

LE CONSEIL DE LA VILLE DE SION,

« A monsieur Chateaubriand, *secrétaire de « légation de la République française* à « Rome.

« Monsieur,

« Par une lettre officielle de notre grand-« baillif, nous avons appris votre nomination « à la place de ministre de France près de « notre République. Nous nous empressons à « vous en témoigner la joie la plus complète « que ce choix nous donne. Nous voyons dans « cette nomination un précieux gage de la « bienveillance du Premier Consul envers « notre République, et nous nous félicitons « de l'honneur de vous posséder dans nos « murs : nous en tirons les plus heureux au-« gures pour les avantages de notre patrie et « de notre ville. Pour vous donner un témoi-« gnage de ces sentiments, nous avons déli-

Digitized by Google

« béré de vous faire préparer un logement « provisoire, digne de vous recevoir, garni de « meubles et d'effets convenables pour votre « usage, autant que la localité et nos circon- « stances le permettent, en attendant que vous « ayez pu prendre vous-même des arrange- « ments à votre convenance.

« Veuillez, Monsieur, agréer cette offre « comme une preuve de nos dispositions sin- « cères à honorer le gouvernement français « dans son envoyé, dont le choix *doit plaire* « *particulièrement à un peuple religieux.* « Nous vous prions de vouloir bien nous pré- « venir de votre arrivée dans cette ville.

« Agréez, Monsieur, les assurances de notre « respectueuse considération.

« Le président du conseil de « la ville de Sion,

« De Riedmalten.

« Par le conseil de la ville :

« Le secrétaire du conseil,

« De Sorrente. »

Digitized by Google

Deux jours avant le 20 mars, je m'habillai pour aller prendre congé de Bonaparte aux Tuileries; je ne l'avais pas revu depuis le moment où il m'avait parlé chez Lucien. La galerie où il recevait était pleine; il était accompagné de Murat et d'un premier aide-de-camp; il passait presque sans s'arrêter. A mesure qu'il approcha de moi, je fus frappé de l'altération de son visage : ses joues étaient dévalées et livides, ses yeux âpres, son teint pâli et brouillé, son air sombre et terrible. L'attrait qui m'avait précédemment poussé vers lui, cessa; au lieu de rester sur son passage, je fis un mouvement afin de l'éviter. Il me jeta un regard comme pour chercher à me reconnaître, dirigea quelques pas vers moi, puis se détourna et s'éloigna. Lui étais-je apparu comme un avertissement? Son aide-de-camp me remarqua; quand la foule me couvrait, cet aide-de-camp essayait de m'entrevoir entre les personnages placés devant moi, et rentraînait le Consul de mon côté. Ce jeu continua près

Digitized by Google

d'un quart d'heure, moi toujours me retirant, Napoléon me suivant toujours sans s'en douter. Je n'ai jamais pu m'expliquer ce qui avait frappé l'aide-de-camp. Me prenait-il pour un homme suspect qu'il n'avait jamais vu? Voulait-il, s'il savait qui j'étais, forcer Bonaparte à s'entretenir avec moi? Quoi qu'il en soit, Napoléon passa dans un autre salon. Satisfait d'avoir rempli ma tâche en me présentant aux Tuileries, je me retirai. A la joie que j'ai toujours éprouvée en sortant d'un château, il est évident que je n'étais pas fait pour y entrer.

Retourné à l'Hôtel de France, je dis à plusieurs de mes amis : « Il faut qu'il y ait quelque « chose d'étrange que nous ne savons pas, car « Bonaparte ne peut être changé à ce point, à « moins d'être malade. » M. Bourienne a su ma singulière prévision, il a seulement confondu les dates; voici sa phrase : « En revenant de « chez le Premier Consul, M. de Chateaubriand « déclara à ses amis qu'il avait remarqué chez « le Premier Consul une grande altération et

Digitized by Google

« quelque chose de sinistre dans le regard. »

Oui, je le remarquai : une intelligence supérieure n'enfante pas le mal sans douleur, parce que ce n'est pas son fruit naturel et qu'elle ne devait pas le porter.

Le surlendemain, 20 mars, je me levai de bonne heure, pour un souvenir qui m'était triste et cher. M. de Montmorin avait fait bâtir un hôtel au coin de la rue Plumet, sur le boulevard neuf des Invalides. Dans le jardin de cet hôtel, vendu pendant la Révolution, madame de Beaumont, presque enfant, avait planté un cyprès, et elle s'était plu quelquefois à me le montrer en passant : c'était à ce cyprès, dont je savais seul l'origine et l'histoire, que j'allais faire mes adieux. Il existe encore, mais il languit et s'élève à peine à la hauteur de la croisée sous laquelle une main qui s'est retirée aimait à le cultiver. Je distingue ce pauvre arbre entre trois ou quatre autres de son espèce ; il semble me connaître et se réjouir quand j'approche ; des souffles mélancoliques inclinent un peu vers moi sa tête jaunie, et il

Digitized by Google

murmure à la fenêtre de la chambre abandonnée : intelligences mystérieuses entre nous, qui cesseront quand l'un ou l'autre sera tombé.

Mon pieux tribut payé, je descendis le boulevard et l'esplanade des Invalides, traversai le pont Louis XVI et le jardin des Tuileries, d'où je sortis près du pavillon Marsan, à la grille qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue de Rivoli. Là, entre onze heures et midi, j'entendis un homme et une femme qui criaient une nouvelle officielle; des passants s'arrêtaient, subitement pétrifiés par ces mots : « Jugement de la com-« mission militaire spéciale convoquée à Vin-« cennes, qui condamne à la peine de mort LE « NOMMÉ LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON, NÉ « LE 2 AOUT 1772 A CHANTILLY. »

Ce cri tomba sur moi comme la foudre ; il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon. Je rentrai chez moi ; je dis à madame de Chateaubriand : « Le duc d'Enghien vient « d'être fusillé. » Je m'assis devant une table, et je me mis à écrire ma démission. Madame de

Digitized by Google

Chateaubriand ne s'y opposa point et me vit écrire avec un grand courage. Elle ne se dissimulait pas mes dangers : on faisait le procès au général Moreau et à Georges Cadoudal ; le lion avait goûté le sang, ce n'était pas le moment de l'irriter.

M. Clausel de Coussergues arriva sur ces entrefaites ; il avait aussi entendu crier l'arrêt. Il me trouva la plume à la main : ma lettre, dont il me fit supprimer, par pitié pour madame de Chateaubriand, des phrases de colère, partit ; elle était au ministre des relations extérieures. Peu importait la rédaction : mon opinion et mon crime étaient dans le fait de ma démission : Bonaparte ne s'y trompa pas. Madame Bacciocchi jeta les hauts cris en apprenant ce qu'elle appelait ma *défection ;* elle m'envoya chercher et me fit les plus vifs reproches. M. de Fontanes devint presque fou de peur, au premier moment : il me réputait fusillé avec toutes les personnes qui m'étaient attachées. Pendant plusieurs jours, mes amis restèrent

Digitized by Google

dans la crainte de me voir enlever par la police; ils se présentaient chez moi d'heure en heure, et toujours en frémissant, quand ils abordaient la loge du portier. M. Pasquier vint m'embrasser le lendemain de ma démission, disant qu'on était heureux d'avoir un ami tel que moi. Il demeura un temps assez considérable dans une honorable modération, éloigné des places et du pouvoir.

Néanmoins, ce mouvement de sympathie, qui nous emporte à la louange d'une action généreuse, s'arrêta. J'avais accepté, en considération de la religion, une place hors de France, place que m'avait conférée un génie puissant, vainqueur de l'anarchie, un chef sorti du principe populaire, le *consul* d'une *République,* et non un roi continuateur d'une *monarchie* usurpée; alors, j'étais isolé dans mon sentiment, parce que j'étais conséquent dans ma conduite; je me retirai quand les conditions auxquelles je pouvais souscrire s'altérèrent; mais aussitôt que le héros se fut changé en meurtrier, on se

Digitized by Google

précipita dans ses antichambres. Six mois après le 20 mars, on eût pu croire qu'il n'y avait plus qu'une opinion dans la haute société, sauf de méchants quolibets que l'on se permettait à huis-clos. Les personnes *tombées* prétendaient avoir été *forcées,* et l'on ne *forçait,* disait-on, que ceux qui avaient un grand nom ou une grande importance, et chacun, pour prouver son importance ou ses quartiers, obtenait d'être *forcé* à force de sollicitations.

Ceux qui m'avaient le plus applaudi s'éloignèrent; ma présence leur était un reproche : les gens prudents trouvent de l'imprudence dans ceux qui cèdent à l'honneur. Il y a des temps où l'élévation de l'âme est une véritable infirmité ; personne ne la comprend ; elle passe pour une espèce de borne d'esprit, pour un préjugé, une habitude inintelligente d'éducation, une lubie, un travers qui vous empêche de juger les choses; imbécillité honorable peut-être, dit-on, mais ilotisme stupide. Quelle capacité peut-on trouver à n'y voir goutte,

Digitized by Google

rester étranger à la marche du siècle, au mouvement des idées, à la transformation des mœurs, au progrès de la société? N'est-ce pas une méprise déplorable que d'attacher aux événements une importance qu'ils n'ont pas? Barricadé dans vos étroits principes, l'esprit aussi court que le jugement, vous êtes comme un homme logé sur le derrière d'une maison, n'ayant vue que sur une petite cour, ne se doutant ni de ce qui se passe dans la rue, ni du bruit qu'on entend au dehors. Voilà où vous réduit un peu d'indépendance, objet de pitié que vous êtes pour la médiocrité: quant aux grands esprits à l'orgueil affectueux et aux yeux sublimes, *oculos sublimes*, leur dédain miséricordieux vous pardonne, parce qu'ils savent que vous ne *pouvez pas entendre*. Je me renfonçai donc humblement dans ma carrière littéraire; pauvre Pindare destiné à chanter dans ma première Olympique *l'excellence de l'eau*, laissant le vin aux heureux.

L'amitié rendit le cœur à M. de Fontanes;

Digitized by Google

madame Bacciocchi plaça sa bienveillance entre la colère de son frère et ma résolution ; M. de Talleyrand, indifférence ou calcul, garda ma démission plusieurs jours avant d'en parler : quand il l'annonça à Bonaparte, celui-ci avait eu le temps de réfléchir. En recevant de ma part la seule et directe marque de blâme d'un honnête homme qui ne craignait pas de le braver, il ne prononça que ces deux mots : « C'est bon. » Plus tard il dit à sa sœur : « Vous avez « eu bien peur pour votre ami. » Longtemps après, en causant avec M. de Fontanes, il lui avoua que ma démission était une des choses qui l'avaient le plus frappé. M. de Talleyrand me fit écrire une lettre de bureau dans laquelle il me reprochait gracieusement d'avoir privé son département de mes talents et de mes services. Je rendis les frais d'établissement, et tout fut fini en apparence. Mais en osant quitter Bonaparte, je m'étais placé à son niveau, et il était animé contre moi de toute sa forfaiture, comme je l'étais contre lui de toute ma loyauté.

Digitized by Google

Jusqu'à sa chute, il a tenu le glaive suspendu sur ma tête; il revenait quelquefois à moi par un penchant naturel et cherchait à me noyer dans ses fatales prospérités; quelquefois, j'inclinais vers lui par l'admiration qu'il m'inspirait, par l'idée que j'assistais à une transformation sociale, non à un simple changement de dynastie : mais antipathiques sous beaucoup de rapports, nos deux natures reparaissaient, et s'il m'eût fait fusiller volontiers, en le tuant je n'aurais pas senti beaucoup de peine.

La mort fait ou défait un grand homme; elle l'arrête au pas qu'il allait descendre, ou au degré qu'il allait monter : c'est une destinée accomplie ou manquée; dans le premier cas, on en est à l'examen de ce qu'elle a été; dans le second, aux conjectures de ce qu'elle aurait pu devenir.

Si j'avais rempli un devoir dans des vues lointaines d'ambition, je me serais trompé. Charles X n'a appris qu'à Prague ce que j'avais fait en 1804 : il revenait de la monarchie.

Digitized by Google

« Chateaubriand, » me dit-il au château de Hradschin, « vous aviez servi Bonaparte ? — « Oui, sire. — Vous avez donné votre démission « à la mort de M. le duc d'Enghien? — Oui, « sire. » Le malheur instruit ou rend la mémoire. Je vous ai raconté qu'un jour, à Londres, réfugié avec M. de Fontanes dans une allée pendant une averse, M. le duc de Bourbon se vint cacher sous le même abri : en France, son vaillant père et lui, qui remerciaient si poliment quiconque écrivait l'oraison funèbre de M. le duc d'Enghien, ne m'ont pas adressé un souvenir : ils ignoraient sans doute aussi ma conduite; il est vrai que je ne leur en ai jamais parlé.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

Mort du duc d'Enghien.

Comme aux oiseaux voyageurs, il me prend au mois d'octobre une inquiétude qui m'obligerait à changer de climat, si j'avais encore la puissance des ailes et la légèreté des heures : les nuages qui volent à travers le ciel me donnent envie de fuir. Afin de tromper cet instinct,

Digitized by Google

je suis accouru à Chantilly. J'ai erré sur la pelouse, où de vieux gardes se traînent à l'orée des bois. Quelques corneilles, volant devant moi, par-dessus des genêts, des taillis, des clairières, m'ont conduit aux étangs de Commelle. La mort a soufflé sur les amis qui m'accompagnèrent jadis au château de la reine Blanche : les sites de ces solitudes n'ont été qu'un horizon triste, entr'ouvert un moment du côté de mon passé. Aux jours de René, j'aurais trouvé des mystères de la vie dans le ruisseau de la Thève : il dérobe sa course parmi des prèles et des mousses ; des roseaux le voilent ; il meurt dans ces étangs qu'alimente sa jeunesse, sans cesse expirante, sans cesse renouvelée : ces ondes me charmaient quand je portais en moi le désert avec les fantômes qui me souriaient, malgré leur mélancolie, et que je parais de fleurs.

Revenant le long des haies à peine tracées, la pluie m'a surpris ; je me suis réfugié sous un hêtre : ses dernières feuilles tombaient comme

Digitized by Google

mes années; sa cime se dépouillait comme ma tête; il était marqué au tronc d'un cercle rouge, pour être abattu comme moi. Rentré à mon auberge, avec une moisson de plantes d'automne et dans des dispositions peu propres à la joie, je vous raconterai la mort de M. le duc d'Enghien, à la vue des ruines de Chantilly.

Cette mort, dans le premier moment, glaça d'effroi tous les cœurs; on appréhenda le revenir du règne de Robespierre. Paris crut revoir un de ces jours qu'on ne voit qu'une fois, le jour de l'exécution de Louis XVI. Les serviteurs, les amis, les parents de Bonaparte étaient consternés. A l'étranger, si le langage diplomatique étouffa subitement la sensation populaire, elle n'en remua pas moins les entrailles de la foule. Dans la famille exilée des Bourbons, le coup pénétra d'outre en outre : Louis XVIII renvoya au roi d'Espagne l'ordre de la Toison-d'Or, dont Bonaparte venait d'être décoré; le renvoi était accompagné de cette lettre, qui fait honneur à l'âme royale :

Digitized by Google

« Monsieur et cher cousin, il ne peut y avoir « rien de commun entre moi et le grand cri- « minel que l'audace et la fortune ont placé sur « un trône qu'il a eu la barbarie de souiller du « sang pur d'un Bourbon, le duc d'Enghien. « La religion peut m'engager à pardonner à un « assassin ; mais le tyran de mon peuple doit « toujours être mon ennemi. La Providence, « par des motifs inexplicables, peut me con- « damner à finir mes jours en exil ; mais ja- « mais ni mes contemporains, ni la postérité « ne pourront dire que, dans le temps de l'ad- « versité, je me sois montré indigne d'occuper, « jusqu'au dernier soupir, le trône de mes an- « cêtres. »

Il ne faut point oublier un autre nom, qui s'associe au nom du duc d'Enghien : Gustave-Adolphe, le détrôné et le banni, fut le seul des rois alors régnants qui osa élever la voix pour sauver le jeune prince français. Il fit partir de Carlsruhe un aide-de-camp porteur d'une lettre à Bonaparte ; la lettre arriva trop tard : le der-

Digitized by Google

nier des Condé n'existait plus. Gustave-Adolphe renvoya au roi de Prusse le cordon de l'Aigle-Noir, comme Louis XVIII avait renvoyé la Toison-d'Or au roi d'Espagne. Gustave déclarait à l'héritier du grand Frédéric que, « d'après les « *lois de la chevalerie,* il ne pouvait pas con- « sentir à être le frère d'armes de l'assassin du « duc d'Enghien. » (Bonaparte avait l'Aigle-Noir.) Il y a je ne sais quelle dérision amère dans ces souvenirs presque insensés de chevalerie, éteints partout, excepté au cœur d'un roi malheureux pour un ami assassiné; nobles sympathies de l'infortune, qui vivent à l'écart sans être comprises, dans un monde ignoré des hommes !

Hélas! nous avions passé à travers trop de despotismes différents, nos caractères, domptés par une suite de maux et d'oppressions, n'avaient plus assez d'énergie pour qu'à propos de la mort du jeune Condé notre douleur portât longtemps le crêpe : peu à peu les larmes se tarirent; la peur déborda en félicitations sur

Digitized by Google

les dangers auxquels le Premier Consul venait d'échapper; elle pleurait de reconnaissance d'avoir été sauvée par une si sainte immolation. Néron, sous la dictée de Sénèque, écrivit au sénat une lettre apologétique du meurtre d'Agrippine; les sénateurs, transportés, comblèrent de bénédictions le fils magnanime qui n'avait pas craint de s'arracher le cœur par un parricide tant salutaire! La société retourna vite à ses plaisirs; elle avait frayeur de son deuil: après la Terreur, les victimes épargnées dansaient, s'efforçaient de paraître heureuses, et, craignant d'être soupçonnées coupables de mémoire, elles avaient la même gaîté qu'en allant à l'échafaud.

Ce ne fut pas de but en blanc et sans précaution que l'on arrêta le duc d'Enghien; Bonaparte s'était fait rendre compte du nombre des Bourbons en Europe. Dans un conseil où furent appelés MM. de Talleyrand et Fouché, on reconnut que le duc d'Angoulême était à Varsovie avec Louis XVIII; le comte d'Artois et le duc

Digitized by Google

de Berry à Londres, avec les princes de Condé et de Bourbon. Le plus jeune des Condé était à Ettenheim, dans le duché de Bade. Il se trouva que MM. Taylor et Drake, agents anglais, avaient noué des intrigues de ce côté. Le duc de Bourbon, le 16 juin 1803, mit en garde son petit-fils contre une arrestation possible, par un billet à lui adressé de Londres et que l'on conserve. Bonaparte appela auprès de lui les deux consuls ses collègues : il fit d'abord d'amers reproches à M. Réal de l'avoir laissé ignorer ce qu'on projetait contre lui. Il écouta patiemment les objections : ce fut Cambacérès qui s'exprima avec le plus de vigueur. Bonaparte l'en remercia et passa outre. C'est ce que j'ai vu dans les mémoires de Cambacérès, qu'un de ses neveux, M. de Cambacérès, pair de France, m'a permis de consulter, avec une obligeance dont je conserve un souvenir reconnaissant. La bombe lancée ne revient pas ; elle va où le génie l'envoie, et tombe. Pour exécuter les ordres de Bonaparte, il fallait violer le territoire de

Digitized by Google

l'Allemagne, et le territoire fut immédiatement violé. Le duc d'Enghien fut arrêté à Ettenheim. On ne trouva auprès de lui, au lieu du général Dumouriez, que le marquis de Tuméry et quelques autres émigrés de peu de renom : cela aurait dû avertir de la méprise. Le duc d'Enghien est conduit à Strasbourg. Le commencement de la catastrophe de Vincennes nous a été raconté par le prince même : il a laissé un petit journal de route d'Ettenheim à Strasbourg : le héros de la tragédie vient sur l'avant-scène prononcer ce prologue :

JOURNAL DU DUC D'ENGHIEN.

« Le jeudi 15 mars, à Ettenheim, ma maison « cernée, » dit le prince, « par un détachement « de dragons et des piquets de gendarmerie; « total, deux cents hommes environ, deux gé- « néraux, le colonel des dragons, le colonel « Charlot de la gendarmerie de Strasbourg, à « cinq heures (du matin). A cinq heures et

Digitized by Google

« demie, les portes enfoncées, emmené au « Moulin, près la Tuilerie. Mes papiers enlevés, « cachetés. Conduit dans une charrette, entre « deux haies de fusiliers, jusqu'au Rhin. Em- « barqué pour Rhisnau. Débarqué et marché « à pied jusqu'à Pfortsheim. Déjeuné à l'au- « berge. Monté en voiture avec le colonel « Charlot, le maréchal-des-logis de la gendar- « merie, un gendarme sur le siége et Gruns- « tein. Arrivé à Strasbourg, chez le colonel « Charlot, vers cinq heures et demie. Trans- « féré une demi-heure après, dans un fiacre, « à la citadelle. . . . . .

« . . . . . .

« Dimanche 18, on vient m'enlever à une heure « et demie du matin. On ne me laisse que le « temps de m'habiller. J'embrasse mes mal- « heureux compagnons, mes gens. Je pars seul « avec deux officiers de gendarmerie et deux « gendarmes. Le colonel Charlot m'a annoncé « que nous allons chez le général de division, « qui a reçu des ordres de Paris. Au lieu de

Digitized by Google

« cela, je trouve une voiture avec six chevaux « de poste sur la place de l'Église. Le lieute- « nant Petermann y monte à côté de moi, le « maréchal-des-logis Blitersdorff sur le siége, « deux gendarmes en dedans, l'autre en de- « hors. »

Ici le naufragé, prêt à s'engloutir, interrompt son journal de bord.

Arrivée vers les quatre heures du soir à l'une des barrières de la capitale, où vient aboutir la route de Strasbourg, la voiture, au lieu d'entrer dans Paris, suivit le boulevard extérieur, et s'arrêta au château de Vincennes. Le prince, descendu de la voiture dans la cour intérieure, est conduit dans une chambre de la forteresse, on l'y enferme et il s'endort. A mesure que le prince approchait de Paris, Bonaparte affectait un calme qui n'était pas naturel. Le 18 mars, il partit pour la Malmaison ; c'était le dimanche des Rameaux. Madame Bonaparte, qui, comme toute sa famille, était instruite de l'arrestation du prince, lui parla de cette arrestation. Bona-

Digitized by Google

parte lui répondit : « Tu n'entends rien à la « politique. » Le colonel Savary était devenu un des habitués de Bonaparte. Pourquoi ? parce qu'il avait vu le Premier Consul pleurer à Marengo. Les hommes à part doivent se défier de leurs larmes, qui les mettent sous le joug des hommes vulgaires. Les larmes sont une de ces faiblesses par lesquelles un témoin peut se rendre maître des résolutions d'un grand homme.

On assure que le Premier Consul fit rédiger tous les ordres pour Vincennes. Il était dit dans un de ces ordres, que si la condamnation prévue était une condamnation à mort, elle devait être exécutée sur-le-champ. Je crois à cette version, bien que je ne puisse l'attester, puisque ces ordres manquent. Madame de Rémusat, qui, dans la soirée du 20 mars, jouait aux échecs à la Malmaison avec le Premier Consul, l'entendit murmurer quelques vers sur la clémence d'Auguste; elle crut que Bonaparte revenait à lui et que le prince était sauvé. Non;

Digitized by Google

le destin avait prononcé son oracle. Lorsque Savary reparut à la Malmaison, madame Bonaparte devina tout le malheur. Le Premier Consul s'était enfermé seul pendant plusieurs heures. Et puis le vent souffla, et tout fut fini.

COMMISSION MILITAIRE NOMMÉE.

Un ordre de Bonaparte, du 29 ventôse an XII, avait arrêté qu'une commission militaire, composée de sept membres nommés par le général gouverneur de Paris (Murat), se réunirait à Vincennes, pour juger *le ci-devant duc d'Enghien, prévenu d'avoir porté les armes contre la République, etc.*

En exécution de cet arrêté, le même jour, 29 ventôse, Joachim Murat nomma, pour former ladite commission, les sept militaires; à savoir :

Le général Hulin, commandant les grenadiers à pied de la garde des Consuls, président;

Digitized by Google

Le colonel Guitton, commandant le 1er régiment de cuirassiers;

Le colonel Bazancourt, commandant le 4e régiment d'infanterie légère;

Le colonel Ravier, commandant le 18e régiment d'infanterie de ligne;

Le colonel Barrois, commandant le 96e régiment d'infanterie de ligne;

Le colonel Rabbe, commandant le 2e régiment de la garde municipale de Paris;

Le citoyen d'Autancourt, major de la gendarmerie d'élite, qui remplira les fonctions de capitaine-rapporteur.

INTERROGATOIRE DU CAPITAINE-RAPPORTEUR.

Le capitaine d'Autancourt, le chef d'escadron Jacquin, de la légion d'élite, deux gendarmes à pied du même corps, Lerva, Tharsis, et le citoyen Noirot, lieutenant au même corps, se rendent à la chambre du duc d'Enghien; ils le réveillent: il n'avait plus que quatre heures à

Digitized by Google

attendre, avant de retourner à son sommeil. Le capitaine-rapporteur, assisté de Molin, capitaine au 18e régiment, greffier choisi par ledit rapporteur, interroge le prince.

A lui demandé ses noms, prénoms, âge et lieu de naissance?

A répondu se nommer Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né le 2 août 1772, à Chantilly.

A lui demandé où il a résidé depuis sa sortie de France?

A répondu qu'après avoir suivi ses parents, le corps de Condé s'étant formé, il avait fait toute la guerre, et qu'avant cela, il avait fait la campagne de 1792, en Brabant, avec le corps de Bourbon.

A lui demandé s'il n'était point passé en Angleterre, et si cette puissance lui accorde toujours un traitement?

A répondu n'y être jamais allé; que l'Angleterre lui accorde toujours un traitement, et qu'il n'a que cela pour vivre.

Digitized by Google

A lui demandé quel grade il occupait dans l'armée de Condé ?

A répondu : commandant de l'avant-garde avant 1796, avant cette campagne comme volontaire au quartier général de son grand-père et toujours, depuis 1796, comme commandant de l'avant-garde.

A lui demandé s'il connaissait le général Pichegru ; s'il a eu des relations avec lui ?

A répondu : je ne l'ai, je crois, jamais vu. Je n'ai point eu de relations avec lui. Je sais qu'il a désiré me voir. Je me loue de ne l'avoir point connu, d'après les vils moyens dont on dit qu'il a voulu se servir, s'ils sont vrais.

A lui demandé s'il connaît l'ex-général Dumouriez, et s'il a des relations avec lui ?

A répondu : pas davantage.

De quoi a été dressé le présent qui a été signé par le duc d'Enghien, le chef d'escadron Jacquin, le lieutenant Noirot, les deux gendarmes et le capitaine-rapporteur.

Avant de signer le présent procès-verbal, le

Digitized by Google

duc d'Enghien a dit : « Je fais avec instance la « demande d'avoir une audience particulière « du Premier Consul. Mon nom, mon rang, ma « façon de penser et l'horreur de ma situation « me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma « demande. »

SÉANCE ET JUGEMENT DE LA COMMISSION MILITAIRE.

A deux heures du matin, 21 mars, le duc d'Enghien fut amené dans la salle où siégeait la commission et répéta ce qu'il avait dit dans l'interrogatoire du capitaine-rapporteur. Il persista dans sa déclaration : il ajouta qu'il était prêt à faire la guerre, et qu'il désirait avoir du service dans la nouvelle guerre de l'Angleterre contre la France : « Lui ayant été demandé s'il « avait quelque chose à présenter dans ses « moyens de défense, a répondu n'avoir rien à « dire de plus.

« Le président fait retirer l'accusé ; le con- « seil délibérant à huis-clos, le président re-

Digitized by Google

« cueille les voix, en commençant par le plus « jeune en grade ; ensuite, ayant émis son opi- « nion le dernier, l'unanimité des voix a dé- « claré le duc d'Enghien coupable, et lui a ap- « pliqué l'article . . . . de la loi du . . . . . « . . . . ainsi conçu . . . . . et en con- « séquence l'a condamné à la peine de mort. « Ordonne que le présent jugement sera exé- « cuté de suite à la diligence du capitaine-rap- « porteur, après en avoir donné lecture au con- « damné, en présence des différents détache- « ments des corps de la garnison.

« Fait, clos et jugé sans désemparer à Vin- « cennes les jour, mois et an que dessus et « avons signé. »

La fosse étant *faite, remplie et close,* dix ans d'oubli, de consentement général et de gloire inouïe s'assirent dessus ; l'herbe poussa au bruit des salves qui annonçaient des victoires, aux illuminations qui éclairaient le sacre pontifical, le mariage de la fille des Césars ou la naissance du roi de Rome. Seulement de rares

Digitized by Google

affligés rôdaient dans le bois, aventurant un regard furtif au bas du fossé vers l'endroit lamentable, tandis que quelques prisonniers l'apercevaient du haut du donjon qui les renfermait. La Restauration vint : la terre de la tombe fut remuée et avec elle les consciences; chacun alors crut devoir s'expliquer. M. Dupin aîné publia sa discussion; M. Hulin, président de la commission militaire, parla; M. le duc de Rovigo entra dans la controverse en accusant M. de Talleyrand; un tiers répondit pour M. de Talleyrand, et Napoléon éleva sa grande voix sur le rocher de Saint-Hélène.

Il faut reproduire et étudier ces documents, pour assigner à chacun la part qui lui revient, et la place qu'il doit occuper dans ce drame. Il est nuit, et nous sommes à Chantilly ; il était nuit quand le duc d'Enghien était à Vincennes.

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

Année de ma vie, 1804.

Lorsque M. Dupin publia sa brochure, il me l'envoya avec cette lettre :

Paris, ce 10 novembre 1823.

« Monsieur le vicomte,

« Veuillez agréer un exemplaire de ma publi-
« cation relative à l'assassinat du duc d'En-
« ghien.

Digitized by Google

« Il y a longtemps qu'elle eût paru, si je n'a-
« vais voulu, avant tout, respecter la volonté
« de monseigneur le duc de Bourbon, qui,
« ayant eu connaissance de mon travail, m'a-
« vait fait exprimer son désir que cette déplo-
« rable affaire ne fût point exhumée.

« Mais la Providence ayant permis que
« d'autres prissent l'initiative, il est devenu
« nécessaire de faire connaître la vérité, et
« après m'être assuré qu'on ne persistait plus
« à me faire garder le silence, j'ai parlé avec
« franchise et sincérité.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond res-
pect,

« Monsieur le vicomte,

« De Votre Excellence, le très-humble et
« très-obéissant serviteur,

« DUPIN. »

M. Dupin que je félicitai et remerciai, révèle dans sa lettre d'envoi un trait ignoré et touchant, des nobles et miséricordieuses vertus

Digitized by Google

du père de la victime. M. Dupin commence ainsi sa brochure :

« La mort de l'infortuné duc d'Enghien est « un des événements qui ont le plus affligé la « nation française : il a déshonoré le gouver- « nement consulaire.

« Un jeune prince, à la fleur de l'âge, surpris « par trahison sur un sol étranger, où il dor- « mait en paix sous la protection du droit des « gens ; entraîné violemment vers la France, « traduit devant de prétendus juges qui, en « aucun cas, ne pouvaient être les siens ; ac- « cusé de crimes imaginaires ; privé du secours « d'un défenseur ; interrogé et condamné à « huis-clos ; mis à mort de nuit dans les fossés « du château-fort qui servait de prison d'Etat ; « tant de vertus méconnues, de si chères es- « pérances détruites, feront à jamais de cette « catastrophe un des actes les plus révoltants « auxquels ait pu s'abandonner un gouverne- « ment absolu !

« Si aucune forme n'a été respectée ; si les

Digitized by Google

« juges étaient incompétents; s'ils n'ont pas « même pris la peine de relater dans leur arrêt « la date et le texte des lois sur lesquelles ils « prétendaient appuyer cette condamnation; « si le malheureux duc d'Enghien a été fusillé « en vertu d'une sentence *signée en blanc*..... « et qui n'a été régularisée qu'après coup! « Alors ce n'est plus seulement l'innocente « victime d'une erreur judiciaire; la chose « reste avec son véritable nom : c'est un odieux « assassinat. »

Cet éloquent exorde conduit M. Dupin à l'examen des pièces : il montre d'abord l'illégalité de l'arrestation : le duc d'Enghien n'a point été arrêté en France; il n'était point prisonnier de guerre, puisqu'il n'avait pas été pris les armes à la main; il n'était pas prisonnier à titre civil, car l'extradition n'avait pas été demandée; c'était un emparement violent de la personne, comparable aux captures que font les pirates de Tunis et d'Alger, une course de voleurs, *incursio latronum*.

Digitized by Google

Le jurisconsulte passe à l'incompétence de la commission militaire: la connaissance de prétendus complots tramés contre l'Etat n'a jamais été attribuée aux commissions militaires.

Vient après cela l'examen du jugement:

« L'interrogatoire » (c'est M. Dupin qui continue de parler,) « a lieu le 29 ventôse à minuit. « Le 30 ventôse, à deux heures du matin, le « duc d'Enghien est introduit devant la commis- « sion militaire.

« Sur la minute du jugement on lit: Aujour- « d'hui, le 30 ventôse an XII de la République, « *à deux heures du matin*: ces mots, *deux* « *heures du matin*, qui n'y ont été mis que parce « qu'en effet, il était cette heure-là, sont effacés « sur la minute, sans avoir été remplacés par « d'autre indication.

« Pas un seul témoin n'a été ni entendu, ni « produit contre l'accusé.

« L'accusé *est déclaré coupable!* Coupable de « quoi? Le jugement ne le dit pas.

« Tout jugement qui prononce une peine doit

Digitized by Google

« contenir la citation de la loi en vertu de la-
« quelle la peine est appliquée.

« Eh bien, ici, aucune de ces formes n'a été
« remplie; aucune mention n'atteste au procès-
« verbal que les commissaires aient eu sous les
« yeux un *exemplaire de la loi;* rien ne con-
« state que le président en ait *lu le texte* avant
« de l'appliquer. Loin de là, le jugement, dans
« sa forme matérielle, offre la preuve que les
« commissaires ont condamné sans savoir
« ni la date, ni la teneur de la loi; car ils ont
« *laissé en blanc,* dans la minute de la sen-
« tence, et la date de la loi et le numéro de l'ar-
« ticle, et la place destinée à recevoir son
« texte. Et cependant, c'est sur la minute d'une
« sentence constituée dans cet état d'imperfec-
« tion, que le plus noble sang a été versé par
« des bourreaux!

« La délibération doit être secrète; mais la
« prononciation du jugement doit être publi-
« que; c'est encore la Loi qui nous le dit. Or,
« le jugement du 30 ventôse dit bien: Le con-

Digitized by Google

« seil délibérant à *huis-clos;* mais on n'y trouve « pas la mention que l'on ait rouvert les portes, « on n'y voit pas exprimé que le résultat de la « délibération ait été prononcé en séance pu- « blique. Il le dirait, y pourrait-on croire? Une « séance publique, à deux heures du matin, dans « le donjon de Vincennes, lorsque toutes les « issues du château étaient gardées par des « gendarmes d'élite! Mais, enfin, on n'a pas « même pris la précaution de recourir au men- « songe; le jugement est muet sur ce point.

« Ce jugement est signé par le président et « les six autres commissaires, y compris le « rapporteur, mais il est à remarquer que la « minute *n'est pas signée par le greffier,* dont « le concours, cependant, était nécessaire pour « lui donner authenticité.

« La sentence est terminée par cette terrible « formule: *Sera exécuté* DE SUITE, *à la dili-* « *gence du capitaine-rapporteur.*

« DE SUITE! mots désespérants qui sont l'ou- « vrage des juges! DE SUITE! Et une loi expresse,

Digitized by Google

« celle du 15 brumaire an VI, accordait le re-
« cours en révision contre tout jugement mili-
« taire ! »

M. Dupin, passant à l'exécution, continue ainsi :

« Interrogé de nuit, jugé de nuit, le duc d'En-
« ghien a été tué de nuit. Cet horrible sacrifice
« devait se consommer dans l'ombre, afin qu'il
« fût dit que toutes les lois avaient été violées,
« toutes, même celles qui prescrivaient la pu-
« blicité de l'exécution. »

Le jurisconsulte vient aux irrégularités dans l'instruction : « L'article 19 de la loi du 13 bru-
« maire an V porte qu'après avoir clos l'inter-
« rogatoire, le rapporteur dira au prévenu de
« *faire choix d'un ami pour défenseur.* — Le
« prévenu aura *la faculté de choisir ce défen-*
« *seur* dans toutes les classes de citoyens pré-
« sents sur les lieux ; s'il déclare qu'il ne peut
« faire ce choix, le rapporteur le fera pour
» lui.

« Ah ! sans doute le prince n'avait point

Digitized by Google

« d'*amis* (1) parmi ceux qui l'entouraient; la « cruelle déclaration lui en fut faite par un des « fauteurs de cette horrible scène!... Hélas! « que n'étions-nous présents? que ne fût-il per- « mis au prince de faire un appel au barreau « de Paris? là, il eût trouvé des amis de son « malheur, des défenseurs de son infortune. « C'est en vue de rendre ce jugement présen- « table aux yeux du public qu'on paraît avoir « préparé plus à loisir une nouvelle rédaction. « La substitution tardive d'une seconde rédac- « tion, en apparence plus régulière que la pre- « mière (bien qu'également injuste), n'ôte rien « à l'odieux d'avoir fait périr le duc d'Enghien « sur un croquis de jugement signé à la hâte, « et qui n'avait pas encore reçu son complé- « ment. »

Telle est la lumineuse brochure de M. Dupin. Je ne sais, toutefois si, dans un acte de la nature de celui qu'examine l'auteur, le plus ou le moins

[1] Allusion à une abominable réponse qu'on aurait faite, dit-on, à M. le duc d'Enghien.

Digitized by Google

de régularité tient une place importante : qu'on eût étranglé le duc d'Enghien dans une chaise de poste de Strasbourg à Paris, ou qu'on l'ait tué dans le bois de Vincennes, la chose est égale. Mais n'est-il pas providentiel de voir des hommes, après longues années, les uns démontrer l'irrégularité d'un meurtre auquel ils n'avaient pris aucune part, les autres accourir, sans qu'on le leur demandât, devant l'accusation publique ? Qu'ont-ils donc entendu ? quelle voix d'en haut les a sommés de comparaître ?

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

Le général Hulin.

Après le grand jurisconsulte, voici venir un vétéran aveugle : il a commandé les grenadiers de la Vieille Garde; c'est tout dire aux braves. Sa dernière blessure, il l'a reçue de Mallet, dont le plomb impuissant est resté perdu dans un visage qui ne s'est jamais détourné du bou-

Digitized by Google

let. *Frappé de cécité, retiré du monde, n'ayant pour consolations que les soins de sa famille* (ce sont ses propres paroles), le juge du duc d'Enghien semble sortir de son tombeau à l'appel du souverain Juge ; il plaide sa cause sans se faire illusion et sans s'excuser :

« Qu'on ne se méprenne point, » dit-il, « sur « mes intentions. Je n'écris point par peur, « puisque ma personne est sous la protection « de lois émanées du trône même, et que sous « le gouvernement d'un roi juste, je n'ai rien à « redouter de la violence et de l'arbitraire. « J'écris pour dire la vérité, même en tout ce « qui peut m'être contraire. Ainsi, je ne pré- « tends justifier ni la forme ni le fond du juge- « ment, mais je veux montrer sous l'empire et « au milieu de quel concours de circonstances « il a été rendu ; je veux éloigner de moi et de « mes collègues l'idée que nous ayons agi « comme des hommes de parti. Si l'on doit « nous blâmer encore, je veux aussi qu'on dise « de nous : *Ils ont été bien malheureux !* »

Digitized by Google

Le général Hulin affirme que, nommé président d'une commission militaire, il n'en connaissait pas le but; qu'arrivé à Vincennes, il l'ignorait encore; que les autres membres de la commission l'ignoraient également; que le commandant du château, M. Harel, étant interrogé, lui dit ne savoir rien lui-même, ajoutant ces paroles : « Que voulez-vous? je ne suis plus « rien ici. Tout se fait sans mes ordres et ma « participation : c'est un autre qui commande « ici. »

Il était dix heures du soir, quand le général Hulin fut tiré de son incertitude par la communication des pièces. — L'audience fut ouverte à minuit, lorsque l'examen du prisonnier par le capitaine-rapporteur eut été fini. « La lecture « des pièces, » dit le président de la commission, « donna lieu à un incident. Nous remarquâmes « qu'à la fin de l'interrogatoire subi devant le « capitaine-rapporteur, le prince, avant de si- « gner, *avait tracé, de sa propre main, quel- « ques lignes où il exprimait le désir d'avoir*

Digitized by Google

« *une explicatian avec le Premier Consul.*
« Un membre fit la proposition de transmettre
« cette demande au gouvernement. La commis-
« sion y déféra ; mais, au même instant, le gé-
« néral qui était venu se poster derrière mon
« fauteuil, nous représenta que cette demande
« était *inopportune.* D'ailleurs, nous ne trou-
« vâmes dans la loi aucune disposition qui nous
« autorisât à surseoir. La commission passa
« donc outre, se réservant, après les débats,
« de satisfaire au vœu du prévenu. »

Voilà ce que raconte le général Hulin. Or on lit cet autre passage dans la brochure du duc de Rovigo : « Il y avait même assez de
« monde pour qu'il m'ait été difficile, étant ar-
« rivé des derniers, de pénétrer derrière le
« siége du président où je parvins à me
« placer. »

C'était donc le duc de Rovigo qui s'était *posté derrière le fauteuil* du Président ? Mais lui, ou tout autre, ne faisant pas partie de la commission, avait-il le droit d'intervenir dans

Digitized by Google

les débats de cette commission et de représenter qu'une demande était *inopportune?*

Ecoutons le commandant des grenadiers de la Vieille Garde parler du courage du jeune fils des Condé; il s'y connaissait :

« Je procédai à l'interrogatoire du prévenu; « je dois le dire, il se présenta devant nous avec « une noble assurance, repoussa loin de lui « d'avoir trempé directement ni indirectement « dans un complot d'assassinat contre la vie du « Premier Consul; mais il avoua aussi avoir « porté les armes contre la France, disant avec « un courage et une fierté qui ne nous per- « mirent jamais, dans son propre intérêt, de le « faire varier sur ce point : « *Qu'il avait sou-* « *tenu les droits de sa famille, et qu'un Condé* « *ne pouvait jamais rentrer en France que les* « *armes à la main. Ma naissance, mon opi-* « *nion,* ajouta-t-il, *me rendent à jamais l'en-* « *nemi de votre gouvernement.* »

« La fermeté de ses aveux devenait désespé- « rante pour ses juges. Dix fois nous le mîmes

Digitized by Google

« sur la voie de revenir sur ses déclarations, « toujours il persista d'une manière inébranla- « ble : « *Je vois,* disait-il par intervalles, *les in-* « *tentions honorables des membres de la com-* « *mission, mais je ne peux me servir des moyens* « *qu'ils m'offrent.* » Et sur l'avertissement que « les commissions militaires jugeaient sans « appel : « *Je le sais,* me répondit-il, *et je ne* « *me dissimule pas le danger que je cours ; je* « *désire seulement avoir une entrevue avec le* « *Premier Consul.* »

Est-il dans toute notre histoire une page plus pathétique ? La nouvelle France jugeant la France ancienne, lui rendant hommage, lui présentant les armes, lui faisant le salut du drapeau en la condamnant ; le tribunal établi dans la forteresse où le grand Condé, prisonnier, cultivait des fleurs ; le général des grenadiers de la garde de Bonaparte, assis en face du dernier descendant du vainqueur de Rocroi, se sentant ému d'admiration devant l'accusé sans défenseur, abandonné de la terre, l'inter-

Digitized by Google

rogeant tandis que le bruit du fossoyeur qui creusait la tombe, se mêlait aux réponses assurées du jeune soldat! Quelques jours après l'exécution, le général Hulin s'écriait : « O « le brave jeune homme! quel courage! Je « voudrais mourir comme lui! »

Le général Hulin, après avoir parlé de la *minute* et de la *seconde* rédaction du jugement, dit : « Quant à la seconde rédaction, la seule « vraie, comme elle ne portait pas l'ordre « *d'exécuter de suite*, mais seulement *de lire* « *de suite* le jugement au condamné, *l'exécu-* « *tion de suite* ne serait pas le fait de la com- « mission, mais seulement de ceux qui au- « raient pris sur leur responsabilité propre de « brusquer cette fatale exécution.

« Hélas! nous avions bien d'autres pensées! « A peine le jugement fut-il signé, que je me « mis à écrire une lettre dans laquelle, me « rendant en cela l'interprète du vœu unanime « de la commission, j'écrivais au Premier Con- « sul ponr lui faire part du désir qu'avait té-

Digitized by Google

« moigné le Prince d'avoir une entrevue avec « lui, et aussi pour le conjurer de remettre une « peine que la rigueur de notre position ne « nous avait pas permis d'éluder.

« C'est à cet instant qu'un homme, qui s'é- « tait constamment tenu dans la salle du con- « seil, et que je nommerais à l'instant, si je ne « réfléchissais que, même en me défendant, il « ne me convient pas d'accuser. . . . . — « Que faites-vous là, me dit-il en s'appro- « chant de moi. — J'écris au Premier Consul, « lui répondis-je, pour lui exprimer le vœu « du conseil et celui du condamné. — Votre « affaire est finie, me dit-il en reprenant la « plume : maintenant cela me regarde.

« J'avoue que je crus, et plusieurs de mes « collègues avec moi, qu'il voulait dire : *Cela « me regarde d'avertir le Premier Consul.* La « réponse, entendue en ce sens, nous laissait « l'espoir que l'avertissement n'en serait pas « moins donné. Et comment nous serait-il « venu à l'idée que qui que ce fût auprès de

Digitized by Google

« nous, *avait l'ordre de négliger les formalités*
« *voulues par les lois.* »

Tout le secret de cette funeste catastrophe est dans cette déposition. Le vétéran qui, toujours près de mourir sur le champ de bataille, avait appris de la mort le langage de la vérité, conclut par ces dernières paroles :

« Je m'entretenais de ce qui venait de se « passer sous le vestibule contigu à la salle « des délibérations. Des conversations par- « ticulières s'étaient engagées; j'attendais ma « voiture, qui, n'ayant pu entrer dans la « cour intérieure, non plus que celles des « autres membres, retarda mon départ et le « leur; nous étions nous-mêmes enfermés, « sans que personne pût communiquer au de- « hors, lorsqu'une explosion se fit entendre : « bruit terrible qui retentit au fond de nos « âmes et les glaça de terreur et d'effroi.

« Oui, je le jure au nom de tous mes col- « lègues, cette exécution ne fut point autorisée « par nous : notre jugement portait qu'il en se-

Digitized by Google

« rait envoyé une expédition au ministre de la « guerre, au grand-juge ministre de la justice, « et au général en chef gouverneur de Paris.

« L'ordre d'exécution ne pouvait être régu- « lièrement donné que par ce dernier ; les co- « pies n'étaient point encore expédiées ; elles « ne pouvaient pas être terminées, avant qu'une « partie de la journée ne fût écoulée. Rentré « dans Paris, j'aurais été trouver le gouver- « neur, le Premier Consul, que sais-je ? Et tout « à coup un bruit affreux vient nous révéler « que le prince n'existe plus !

« Nous ignorions si celui qui a si cruellement « précipité cette exécution funeste *avait des* « *ordres : s'il n'en avait point, lui seul est res-* « *ponsable ; s'il en avait, la commission, étran-* « *gère à ces ordres, la commission, tenue en* « *chartre privée,* la commission, dont le der- « nier vœu était pour le salut du prince, n'a pu « ni en prévenir, ni en empêcher l'effet. On ne « peut l'en accuser.

« Vingt ans écoulés n'ont point adouci l'amer-

Digitized by Google

« tume de mes regrets. Que l'on m'accuse « d'ignorance, d'erreur, j'y consens ; qu'on me « reproche une obéissance à laquelle aujour- « d'hui je saurais bien me soustraire dans de « pareilles circonstances ; mon attachement à « un homme que je croyais destiné à faire le « bonheur de mon pays ; ma fidélité à un gou- « vernement que je croyais légitime alors et « qui était en possession de mes serments ; « mais que l'on me tienne compte, ainsi qu'à « mes collègues, des circonstances fatales au « milieu desquelles nous avons été appelés à « prononcer. »

La défense est faible, mais vous vous repentez, général : paix vous soit ! Si votre arrêt est devenu la feuille de route du dernier Condé, vous irez rejoindre, à la garde avancée des morts, le dernier conscrit de notre ancienne patrie. Le jeune soldat se fera un plaisir de partager son lit avec le grenadier de la Vieille Garde ; la France de Fribourg et la France de Marengo dormiront ensemble.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

Le duc de Rovigo.

M. le duc de Rovigo, en se frappant la poitrine, prend son rang dans la procession qui vient se confesser à la tombe. J'avais été longtemps sous le pouvoir du ministre de la police; il tomba sous l'influence qu'il supposait m'être rendue au retour de la légitimité : il me com-

Digitized by Google

muniqua une partie de ses *Mémoires*. Les hommes, dans sa position, parlent de ce qu'ils ont fait avec une merveilleuse candeur; ils ne se doutent pas de ce qu'ils disent contre eux-mêmes : s'accusant sans s'en apercevoir, ils ne soupçonnent pas qu'il y ait une autre opinion que la leur, et sur les fonctions dont ils s'étaient chargés, et sur la conduite qu'ils ont tenue. S'ils ont manqué de fidélité, ils ne croient pas avoir violé leur serment; s'ils ont pris sur eux des rôles qui répugnent à d'autres caractères, ils pensent avoir rendu de grands services. Leur naïveté ne les justifie pas, mais elle les excuse.

M. le duc de Rovigo me consulta sur les chapitres où il traite de la mort du duc d'Enghien; il voulait connaître ma pensée, précisément parce qu'il savait ce que j'avais fait; je lui sus gré de cette marque d'estime, et lui rendant franchise pour franchise, je lui conseillai de ne rien publier. Je lui dis : « Laissez mourir tout « cela; en France l'oubli ne se fait pas atten- « dre. Vous vous imaginez laver Napoléon d'un

Digitized by Google

« reproche et rejeter la faute sur M. de Talley-
« rand ; or vous ne justifiez pas assez le pre-
« mier, et n'accusez pas assez le second. Vous
« prêtez le flanc à vos ennemis ; ils ne manque-
« ront pas de vous répondre. Qu'avez-vous be-
« soin de faire souvenir le public que vous
« commandiez la gendarmerie d'élite à Vincen-
« nes? Il ignorait la part directe que vous avez
« eue dans cette action de malheur, et vous la
« lui révélez. Général, jetez le manuscrit au
« feu : je vous parle dans votre intérêt. »

Imbu des maximes gouvernementales de l'Empire, le duc de Rovigo pensait que ces maximes convenaient également au trône légitime ; il avait la conviction que sa brochure lui rouvrirait la porte des Tuileries.

C'est en partie à la lumière de cet écrit que la postérité verra se dessiner les fantômes de deuil. Je voulus cacher l'inculpé venu me demander asile pendant la nuit ; il n'accepta point la protection de mon foyer.

M. de Rovigo fait le récit du départ de M. de

Digitized by Google

Caulaincourt qu'il ne nomme point; il parle de l'enlèvement à Ettenheim, du passage du prisonnier à Strasbourg, et de son arrivée à Vincennes. Après une expédition sur les côtes de la Normandie, le général Savary était revenu à la Malmaison. Il est appelé à cinq heures du soir, le 19 mars 1804, dans le cabinet du Premier Consul, qui lui remet une lettre cachetée pour la porter au général Murat, gouverneur de Paris. Il vole chez le général, se croise avec le ministre des relations extérieures, reçoit l'ordre de prendre la gendarmerie d'élite et d'aller à Vincennes. Il s'y rend à huit heures du soir et voit arriver les membres de la commission. Il pénètre bientôt dans la salle où l'on jugeait le Prince, le 21, à une heure du matin, et il va s'asseoir derrière le président. Il rapporte les réponses du duc d'Enghien, à peu près comme les rapporte le procès-verbal de l'unique séance. Il m'a raconté que le Prince, après avoir donné ses dernières explications, ôta vivement sa casquette, la posa sur la table,

Digitized by Google

et, comme un homme qui résigne sa vie, dit au président: « Monsieur, je n'ai plus rien à dire. »

M. de Rovigo insiste sur ce que la séance n'était point mystérieuse: « Les portes de la « salle,» affirme-t-il, « étaient ouvertes et libres « pour tous ceux qui pouvaient s'y rendre à « *cette heure.* » M. Dupin avait déjà remarqué cette perturbation de raisonnement. A cette occasion, M. Achille Roche, qui semble écrire pour M. de Talleyrand, s'écrie: « La séance ne « fut point mystérieuse! A minuit! Elle se tint « dans la partie habitée du château; dans la « partie habitée d'une prison! Qui assistait « donc à cette séance? des geôliers, des sol- « dats, des bourreaux. »

Nul ne pouvait donner des détails plus exacts sur le moment et le lieu du coup de foudre que M. le duc de Rovigo; écoutons-le:

« Après le prononcé de l'arrêt, je me retirai « avec les officiers de mon corps qui, comme « moi, avaient assisté aux débats, et j'allai re-

Digitized by Google

« joindre les troupes qui étaient sur l'esplanade « du château. L'officier qui commandait l'infan- « terie de ma légion, vint me dire avec une « émotion profonde, qu'on lui demandait un « piquet pour exécuter la sentence de la com- « mission militaire : — Donnez-le, répondis- « je. — Mais, où dois-je le placer? — Là où « vous ne pourrez blesser personne. Car déjà « les habitants des populeux environs de Paris « étaient sur les routes pour se rendre aux di- « vers marchés.

« Après avoir bien examiné les lieux, l'offi- « cier choisit le fossé comme l'endroit le plus « sûr pour ne blesser personne. M. le duc « d'Enghien y fut conduit par l'escalier de la « tour d'entrée du côté du parc, et y entendit la « sentence, qui fut exécutée. »

Sous ce paragraphe, on trouve cette note de l'auteur du mémoire : « Entre la sentence et « son exécution, on avait creusé une fosse : « C'est ce qui a fait dire qu'on l'avait creusée « avant le jugement. »

Digitized by Google

Malheureusement, les inadvertances sont ici déplorables : « M. de Rovigo prétend, » dit M. Achille Roche, apologiste de M. de Talleyrand, « qu'il a obéi ! Qui lui a transmis « l'ordre d'exécution? Il paraît que c'est un « M. Delga, tué à Wagram. Mais que ce soit ou « ne soit pas ce M. Delga, si M. Savary se « trompe, en nous nommant M. Delga, on ne « réclamera pas, aujourd'hui, sans doute, la « gloire qu'il attribue à cet officier. On accuse « M. de Rovigo d'avoir hâté cette exécution; ce « n'est pas lui, répond-il : un homme qui est « mort lui a dit qu'on avait donné des ordres « pour la hâter. »

Le duc de Rovigo n'est pas heureux au sujet de l'exécution, qu'il raconte avoir eu lieu de jour : cela d'ailleurs ne changeant rien au fait, n'ôterait qu'un flambeau au supplice.

« A l'heure ou se lève le soleil, en plein air, « fallait-il, » dit le général, « une lanterne pour « voir un homme à *six pas !* Ce n'est pas que le « soleil, » ajoute-t-il, « fût clair et serein; comme

Digitized by Google

« il était tombé toute la nuit une pluie fine, il « restait encore un brouillard humide qui re- « tardait son apparition. L'exécution a eu lieu « à six heures du matin, le fait est attesté par « des *pièces irrécusables.* »

Et le général ne fournit, ni n'indique ces pièces. La marche du procès démontre que le duc d'Enghien fut jugé à deux heures du matin et fut fusillé de suite. Ces mots, *deux heures du matin,* écrits d'abord à la première minute de l'arrêt, sont ensuite biffés sur cette minute. Le procès-verbal de l'exhumation prouve, par la déposition de trois témoins, madame Bon, le sieur Godard, et le sieur Bounelet (celui-ci avait aidé à creuser la fosse), que la mise à mort s'effectua de nuit. M. Dupin aîné rappelle la circonstance d'un fallot attaché sur le cœur du duc d'Enghien, pour servir de point de mire, ou tenu, à même intention, d'une main ferme, par le Prince. Il a été question d'une grosse pierre retirée de la fosse et dont on aurait écrasé la tête du patient. Enfin, le duc de Ro-

Digitized by Google

vigo devait s'être vanté de posséder quelques dépouilles de l'holocauste : j'ai cru moi-même à ces bruits ; mais les pièces légales prouvent qu'ils n'étaient pas fondés.

Par le procès-verbal, en date du mercredi 20 mars 1816, des médecins et chirurgiens, pour l'exhumation du corps, il a été reconnu que la tête était brisée, que la *mâchoire supérieure, entièrement séparée des os de la face, était garnie de douze dents ; que la mâchoire inférieure, fracturée dans sa partie moyenne, était partagée en deux, et ne présentait plus que trois dents.* Le corps était à plat sur le ventre, la tête plus basse que les pieds ; les vertèbres du cou avaient une chaîne d'or.

Le second procès-verbal d'exhumation (à la même date, 20 mars 1816), le *Procès-verbal général,* constate qu'on a retrouvé, avec les restes du squelette, une bourse de maroquin contenant onze pièces d'or, soixante-dix pièces d'or renfermées dans des rouleaux cachetés, des cheveux, des débris de vêtements, des

Digitized by Google

morceaux de casquette portant l'empreinte des balles qui l'avaient traversée.

Ainsi, M. de Rovigo n'a rien pris des dépouilles; la terre qui les retenait les a rendues et a témoigné de la probité du général; une lanterne n'a point été attachée sur le cœur du Prince, on en aurait trouvé les fragments, comme ceux de la casquette trouée; une grosse pierre n'a point été retirée de la fosse; le feu du piquet à *six pas* a suffi pour mettre en pièces la tête, pour *séparer la mâchoire supérieure des os de la face,* etc.

A cette dérision des vanités humaines, il ne manquait que l'immolation pareille de Murat, gouverneur de Paris, la mort de Bonaparte captif, et cette inscription gravée sur le cercueil du duc d'Enghien : « Ici est le *corps* de « très-haut et puissant Prince du sang, pair de « France, *mort* à Vincennes le 21 mars 1804, « âgé de 31 ans 7 mois et 19 jours. » Le *corps* était des os fracassés et nus; le *haut et puissant Prince,* les fragments brisés de la car-

Digitized by Google

casse d'un soldat : pas un mot qui rappelle la catastrophe, pas un mot de blâme ou de douleur dans cette épitaphe gravée par une famille en larmes ; prodigieux effet du respect que le siècle porte aux œuvres et aux susceptibilités révolutionnaires ! On s'est hâté de même de faire disparaître la chapelle mortuaire du duc de Berry.

Que de néants ! Bourbons, inutilement rentrés dans vos palais, vous n'avez été occupés que d'exhumations et de funérailles ; votre temps de vie était passé. Dieu l'a voulu ! L'ancienne gloire de la France périt sous les yeux de l'ombre du grand Condé, dans un fossé de Vincennes : peut-être était-ce au lieu même où Louis IX, *à qui l'on n'alloit que comme à un saint,* « s'asseyoit sous un chêne, et où tous « ceux qui avoient affaire à lui venoient lui « parler sans empêchement d'huissiers ni « d'autres ; et quand il voyoit aucune chose à « amender, en la parole de ceux qui parloient « pour autrui, lui-même l'amendoit de sa

Digitized by Google

« bouche, et tout le peuple qui avoit affaire par « devant lui estoit autour de lui. » (Joinville.)

Le duc d'Enghien demanda à parler à Bonaparte; *il avait affaire par devant lui;* il ne fut point écouté! Qui du bord du ravelin contemplait au fond du fossé ces armes, ces soldats à peine éclairés d'une lanterne dans le brouillard et les ombres, comme dans la nuit éternelle? Où était-il placé, le fallot? Le duc d'Enghien avait-il à ses pieds sa fosse ouverte? fut-il obligé de l'enjamber pour se mettre à la distance de *six pas*, mentionnée par le duc de Rovigo?

On a conservé une lettre de M. le duc d'Enghien, âgé de neuf ans, à son père, le duc de Bourbon; il lui dit: « Tous les *Enguiens* sont « *heureux;* celui de la bataille de Cerizoles, ce- « lui qui gagna la bataille de Rocroi: j'espère « l'être aussi. »

Est-il vrai qu'on refusa un prêtre à la victime? Est-il vrai qu'elle ne trouva qu'avec dif-

Digitized by Google

ficulté une main pour se charger de transmettre à une femme le dernier gage d'un attachement? Qu'importait aux bourreaux un sentiment de piété ou de tendresse ? Ils étaient là pour tuer, le duc d'Enghien pour mourir !

Le duc d'Enghien avait épousé secrètement, par le ministère d'un prêtre, la princesse Charlotte de Rohan : en ces temps où la patrie était errante, un homme, en raison même de son élévation, était arrêté par mille entraves politiques ; pour jouir de ce que la société publique accorde à tous, il était obligé de se cacher. Ce mariage légitime, aujourd'hui connu, rehausse l'éclat d'une fin tragique ; il substitue la gloire du ciel au pardon du ciel : la religion perpétue la pompe du malheur, quand, après la catastrophe accomplie, la croix s'élève sur le lieu désert.

Digitized by Google

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

M. de Talleyrand.

M. de Talleyrand, après la brochure de M. de Rovigo, avait présenté un mémoire justificatif à Louis XVIII : ce mémoire, que je n'ai point vu et qui devait tout éclaircir, n'éclaircissait rien. En 1820, nommé ministre plénipotentiaire à Berlin, je déterrai dans les archives

Digitized by Google

de l'ambassade, une lettre du *citoyen Laforest*, écrite au *citoyen Talleyrand,* au sujet de M. le duc d'Enghien. Cette lettre énergique est d'autant plus honorable pour son auteur qu'il ne craignait pas de compromettre sa carrière, sans recevoir de récompense de l'opinion publique, sa démarche devant rester ignorée : noble abnégation d'un homme qui, par son obscurité même, avait dévolu ce qu'il a fait de bien à l'obscurité.

M. de Talleyrand reçut la leçon et se tut ; du moins, je ne trou vai rien de lui dans les mêmes archives, concernant la mort du Prince. Le ministre des relations extérieures avait pourtant mandé, le 2 ventôse, au ministre de l'électeur de Bade, « que le Premier Consul avait « cru devoir donner à des détachements l'ordre « de se rendre à Offembourg et à Ettenheim, « pour y saisir les instigateurs des conspira- « tions inouïes qui, par leur nature, mettent « hors du droit des gens tous ceux qui mani- « festement y ont pris part. »

Digitized by Google

Un passage des généraux Gourgaud, Montholon et du docteur Ward met en scène Bonaparte : « Mon ministre, » dit-il, « me re-« présenta fortement qu'il fallait se saisir du « duc d'Enghien, quoiqu'il fût sur un territoire « neutre. Mais j'hésitais encore, et le prince « de Bénévent m'apporta deux fois, pour que je « le signasse, l'ordre de son arrestation. Ce ne « fut cependant qu'après que je me fus con-« vaincu de l'urgence d'un tel acte, que je me « décidai à le signer. »

Au dire du *Mémorial de Sainte-Hélène,* ces paroles seraient échappées à Bonaparte : « Le « duc d'Enghien se comporta devant le tri-« bunal avec une grande bravoure. A son ar-« rivée à Strasbourg, il m'écrivit une lettre : « cette lettre fut remise à Talleyrand, qui la « garda jusqu'à l'exécution. »

Je crois peu à cette lettre : Napoléon aura transformé en lettre la demande que fit le duc d'Enghien de parler au vainqueur de l'Italie, ou plutôt les quelques lignes exprimant cette de-

Digitized by Google

mande, qu'avant de signer l'interrogatoire prêté devant le capitaine-rapporteur, le Prince avait tracées de sa propre main. Toutefois, parce que cette lettre ne se retrouverait pas, il ne faudrait pas en conclure rigoureusement qu'elle n'a pas été écrite : « J'ai su, » dit le duc de Rovigo « que dans les premiers jours de la Res-« tauration, en 1814, l'un des secrétaires de « M. de Talleyrand n'a pas cessé de faire des « recherches dans les archives, sous la galerie « du Muséum. Je tiens ce fait de celui qui a « reçu l'ordre de l'y laisser pénétrer. Il en a été « fait de même au dépôt de la guerre pour les « actes du procès de M. le duc d'Enghien, où « il n'est resté que la sentence. »

Le fait est vrai : tous les papiers diplomatiques, et notamment la correspondance de M. de Talleyrand avec l'*Empereur* et le *Premier Consul*, furent transportés des archives du Muséum à l'hôtel de la rue Saint-Florentin ; on en détruisit une partie ; le reste fut enfoui dans un poêle, où l'on oublia de mettre le feu : la

Digitized by Google

prudence du ministre ne put aller plus loin contre la légèreté du prince. Les documents non brûlés furent retrouvés; quelqu'un pensa les devoir conserver : j'ai tenu dans mes mains et lu de mes yeux une lettre de M. de Talleyrand ; elle est datée du 8 mars 1804 et relative à l'arrestation, non encore exécutée, de M. le duc d'Enghien. Le ministre invite le Premier Consul à sévir contre ses ennemis. On ne me permit pas de garder cette lettre, j'en ai retenu seulement ces deux passages. « Si la justice « oblige de punir rigoureusement, la politique « exige de punir sans exception. . . . . « J'indiquerai au Premier Consul M. de Cau- « laincourt, auquel il pourrait donner ses or- « dres, et qui les exécuterait avec autant de « discrétion que de fidélité. »

Ce rapport du prince de Talleyrand paraîtra-t-il un jour en entier? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il existait encore il y a deux ans.

Il y eut une délibération du conseil pour

Digitized by Google

l'arrestation du duc d'Enghien. Cambacérès, dans ses Mémoires inédits, affirme, et je le crois, qu'il s'opposa à cette arrestation; mais en racontant ce qu'il dit, il ne dit pas ce qu'on lui répliqua.

Du reste, *le Mémorial de Sainte-Hélène* nie les sollicitations en miséricorde auxquelles Bonaparte aurait été exposé. La prétendue scène de Joséphine demandant à genoux la grâce du duc d'Enghien, s'attachant au pan de l'habit de son mari et se faisant traîner par ce mari inexorable, est une de ces inventions de mélodrame avec lesquelles nos fabliers composent aujourd'hui la véridique histoire. Joséphine ignorait, le 19 mars au soir, que le duc d'Enghien devait être jugé; elle le savait seulement arrêté. Elle avait promis à madame de Rémusat de s'intéresser au sort du Prince. Comme celle-ci revenait, le 19 au soir, à la Malmaison avec Joséphine, on s'aperçut que la future impératrice, au lieu d'être uniquement préoccupée des périls du prisonnier de Vin-

Digitized by Google

cennes, mettait souvent la tête à la portière de sa voiture pour regarder un général mêlé à sa suite : la coquetterie d'une femme avait emporté ailleurs la pensée qui pouvait sauver la vie du duc d'Enghien. Ce ne fut que le 21 mars que Bonaparte dit à sa femme : « Le duc d'Enghien est fusillé. »

Ces Mémoires de madame de Rémusat, que j'ai connue, étaient extrêmement curieux sur l'intérieur de la cour impériale. L'auteur les a brûlés pendant les Cent-Jours, et ensuite écrits de nouveau : ce ne sont plus que des souvenirs reproduits par des souvenirs; la couleur est affaiblie; mais Bonaparte y est toujours montré à nu et jugé avec impartialité.

Des hommes attachés à Napoléon disent qu'il ne sut la mort du duc d'Enghien qu'après l'exécution du Prince : ce récit paraîtrait recevoir quelque valeur de l'anecdote rapportée par le duc de Rovigo, concernant Réal allant à Vincennes, si cette anecdote était vraie. La mort une fois arrivée par les intrigues du parti

Digitized by Google

révol utionnaire, Bonaparte reconnut le fait accom pli, pour ne pas irriter des hommes qu'il croyait puissants : cette ingénieuse explication n'est pas recevable.

Digitized by Google

Part de chacun.

En résumant maintenant ces faits, voici ce qu'ils m'ont prouvé:

Bonaparte a voulu la mort du duc d'Enghien; personne ne lui avait fait une condition de cette mort pour monter au trône. Cette condition

Digitized by Google

supposée est une de ces subtilités des politiques qui prétendent trouver des causes occultes à tout. — Cependant, il est probable que certains hommes compromis ne voyaient pas sans plaisir le Premier Consul se séparer à jamais des Bourbons. Le jugement de Vincennes fut une affaire du tempérament violent de Bonaparte, un accès de froide colère alimenté par les rapports de son ministre.

M. de Caulaincourt n'est coupable que d'avoir exécuté l'ordre de l'arrestation.

Murat n'a à se reprocher que d'avoir transmis des ordres généraux et de n'avoir pas eu la force de se retirer : il n'était point à Vincennes pendant le jugement.

Le duc de Rovigo s'est trouvé chargé de l'exécution, il avait probablement un ordre secret : le général Hulin l'insinue. Quel homme eût osé prendre sur lui de faire exécuter *de suite* une sentence à mort sur le duc d'Enghien, s'il n'eût agi d'après un mandat impératif?

Quant à M. de Talleyrand, prêtre et gentil-

Digitized by Google

homme, il inspira et prépara le meurtre en inquiétant Bonaparte avec insistance: il craignait le retour de la Légitimité. Il serait possible, en recueillant ce que Napoléon a dit à Sainte-Hélène et les lettres que l'évêque d'Autun a écrites, de prouver que celui-ci a pris à la mort du duc d'Enghien une très-forte part. Vainement on objecterait que la légèreté, le caractère et l'éducation du ministre devaient l'éloigner de la violence, que la corruption devait lui ôter l'énergie; il ne demeurerait pas moins constant qu'il a décidé le Consul à la fatale arrestation. Cette arrestation du duc d'Enghien, le 15 de mars, n'était pas ignorée de M. de Talleyrand; il était journellement en rapport avec Bonaparte et conférait avec lui; pendant l'intervalle qui s'est écoulé entre l'arrestation et l'exécution, M. de Talleyrand, lui, ministre instigateur, s'est-il repenti, a-t-il dit un seul mot au Premier Consul en faveur du malheureux Prince? Il est naturel de croire qu'il a applaudi à l'exécution de la sentence.

Digitized by Google

La commission militaire a jugé le duc d'Enghien, mais avec douleur et repentir.

Telle est, consciencieusement, impartialement, strictement, la juste part de chacun. Mon sort a été trop lié à cette catastrophe pour que je n'aie pas essayé d'en éclaircir les ténèbres et d'en exposer les détails. Si Bonaparte n'eût pas tué le duc d'Enghien, s'il m'eût de plus en plus rapproché de lui (et son penchant l'y portait), qu'en fût-il résulté pour moi ? Ma carrière littéraire était finie ; entré de plein saut dans la carrière politique, où j'ai prouvé ce que j'aurais pu par la guerre d'Espagne, je serais devenu riche et puissant. La France aurait pu gagner à ma réunion avec l'Empereur ; moi, j'y aurais perdu. Peut-être serais-je parvenu à maintenir quelques idées de liberté et de modération dans la tête du grand homme ; mais ma vie, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur : la pauvreté, le combat et l'indépendance.

Digitized by Google

Chantilly, novembre 1838.

Bonaparte : ses sophismes et ses remords.

Enfin, le principal accusé se lève après tous les autres ; il ferme la marche des pénitents ensanglantés. Supposons qu'un juge fasse comparaître devant lui *le nommé Bonaparte*, comme le capitaine instructeur fit comparaître devant lui le *nommé d'Enghien;* supposons que la minute du dernier interrogatoire calqué sur

Digitized by Google

le premier nous reste; comparez et lisez :

A lui demandé ses nom et prénoms?

— A répondu se nommer Napoléon Bonaparte.

A lui demandé où il a résidé depuis qu'il est sorti de France?

— A répondu : Aux Pyramides, à Madrid, à Berlin, à Vienne, à Moscou, à Sainte-Hélène.

A lui demandé quel rang il occupait dans l'armée?

— A répondu : Commandant à l'avant-garde des armées de Dieu. Aucune autre réponse ne sort de la bouche du prévenu.

Les divers acteurs de la tragédie se sont mutuellement chargés; Bonaparte seul n'en rejette la faute sur personne; il conserve sa grandeur sous le poids de la malédiction; il ne fléchit point la tête et reste debout; il s'écrie comme le stoïcien : « Douleur, je n'avouerai jamais que tu sois un mal! » Mais ce que dans son orgueil il n'avouera point aux vivants, il est contraint de le confesser aux morts. Ce Promé-

Digitized by Google

thée, le vautour au sein, ravisseur du feu céleste, se croyait supérieur à tout, et il est forcé de répondre au duc d'Enghien qu'il a fait poussière avant le temps : le squelette, trophée sur lequel il s'est abattu, l'interroge et le domine par une nécessité du ciel.

La domesticité et l'armée, l'antichambre et la tente, avaient leurs représentants à Sainte-Hélène : un serviteur, estimable par sa fidélité au maître qu'il avait choisi, était venu se placer près de Napoléon comme un écho à son service. La simplicité répétait la fable, en lui donnant un accent de sincérité. Bonaparte était la *Destinée ;* comme elle, il trompait dans la *forme* les esprits fascinés ; mais au fond de ses impostures, on entendait retentir cette vérité inexorable : « Je suis ! » Et l'univers en a senti le poids.

L'auteur de l'ouvrage le plus accrédité sur Sainte-Hélène expose la théorie qu'inventait Napoléon au profit des meurtriers ; l'exilé volontaire tient pour parole d'Évangile un homicide

Digitized by Google

bavardage à prétention de profondeur, qui expliquerait seulement la vie de Napoléon telle qu'il voulait l'arranger, et comme il prétendait qu'elle fût écrite. Il laissait ses instructions à ses néophytes : M. le comte de Las-Cases apprenait sa leçon sans s'en apercevoir ; le prodigieux captif, errant dans des sentiers solitaires, entraînait après lui par des mensonges son crédule adorateur, de même qu'Hercule suspendait les hommes à sa bouche par des chaînes d'or.

« La première fois, » dit l'honnête chambellan, « que j'entendis Napoléon prononcer le nom « du duc d'Enghien, j'en devins rouge d'embar- « ras. Heureusement, je marchais à sa suite « dans un sentier étroit, autrement il n'eût pas « manqué de s'en apercevoir. Néanmoins, « lorsque, pour la première fois, l'Empereur « développa l'ensemble de cet événement, ses « détails, ses accessoires ; lorsqu'il exposa ses « divers motifs avec sa logique serrée, lumi- « neuse, entraînante, je dois confesser que l'af-

Digitized by Google

« faire me semblait prendre à mesure une face « nouvelle..... L'Empereur traitait souvent ce « sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa « personne des nuances caractéristiques très- « prononcées. J'ai pu voir à cette occasion, « très-distinctement en lui, et maintes fois, « l'homme privé se débattant avec l'homme pu- « blic, et les sentiments naturels de son cœur « aux prises avec ceux de sa fierté et de la di- « gnité de sa position. Dans l'abandon de l'inti- « mité, il ne se montrait pas indifférent au sort « du malheureux Prince; mais sitôt qu'il s'a- « gissait du public, c'était tout autre chose. Un « jour, après avoir parlé avec moi du sort et « de la jeunesse de l'infortuné, il termina en di- « sant: — « Et j'ai appris depuis, mon cher, qu'il « m'était favorable; on m'a assuré qu'il ne par- « lait pas de moi sans quelque admiration; et « voilà pourtant la justice distributive d'ici-bas»! « — Et ces dernières paroles furent dites avec « une telle expression, tous les traits de la figure « se montraient en telle harmonie avec elles,

Digitized by Google

« que si celui que Napoléon plaignait eût été dans « ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr « que, quels qu'eussent été ses intentions ou « ses actes, il eût été pardonné avec ardeur..... « L'Empereur avait coutume de considérer « cette affaire sous deux rapports très-distincts : « celui du droit commun ou de la justice éta- « blie, et celui du droit naturel ou des écarts « de la violence.

« Avec nous et dans l'intimité, l'Empereur di- « sait que la faute, au dedans, pourrait en être « attribuée à un excès de zèle; autour de lui, ou « à des vues privées, ou enfin à des intrigues « mystérieuses. Il disait qu'il avait été poussé « inopinément, qu'on avait pour ainsi dire sur- « pris ses idées, précipité ses mesures, en- « chaîné ses résultats. « Assurément, disait-il, si « j'eusse été instruit à temps de certaines par- « ticularités concernant les opinions et le natu- « rel du Prince; si surtout j'avais vu la lettre « qu'il m'écrivit et qu'on ne me remit, Dieu sait « par quels motifs, qu'après qu'il n'était plus,

Digitized by Google

« bien certainement j'eusse pardonné. » Et il « nous était aisé de voir que le cœur et la na- « ture seuls dictaient ces paroles à l'Empereur, « et seulement pour nous; car il se serait senti « humilié qu'on pût croire un instant qu'il « cherchât à se décharger sur autrui, ou des- « cendît à se justifier; sa crainte à cet égard, « ou sa susceptibilité, étaient telles qu'en parlant « à des étrangers ou dictant sur ce sujet pour « le public, il se restreignait à dire que, s'il eût « eu connaissance de la lettre du Prince, peut- « être lui eût-il fait grâce, vu les grands avan- « tages politiques qu'il en eût pu recueillir; et, « traçant de sa main ses dernières pensées, « qu'il suppose devoir être consacrées parmi les « contemporains et dans la postérité, il pro- « nonce sur ce sujet, qu'il regarde comme un « des plus délicats pour sa mémoire, que si « c'etait à refaire il le ferait encore. »

Ce passage, quant à l'écrivain, a tous les caractères de la plus parfaite sincérité; elle brille jusque dans la phrase où M. le comte de Las-

Digitized by Google

Cases déclare que Bonaparte aurait pardonné avec ardeur à un homme qui n'était pas coupable. Mais les théories du chef sont les subtilités à l'aide desquelles on s'efforce de concilier ce qui est inconciliable. En faisant la distinction *du droit commun ou de la justice établie, et du droit naturel ou des écarts de la violence*, Napoléon semblait s'arranger d'un sophisme dont, au fond, il ne s'arrangeait pas ; il ne pouvait soumettre sa conscience de même qu'il avait soumis le monde. Une faiblesse naturelle aux gens supérieurs et aux petites gens lorsqu'ils ont commis une faute, est de la vouloir faire passer pour l'œuvre du génie, pour une vaste combinaison que le vulgaire ne peut comprendre. L'orgueil dit ces choses-là, et la sottise les croit. Bonaparte regardait sans doute comme la marque d'un esprit dominateur cette sentence qu'il débitait dans sa componction de grand homme : « Mon cher, voilà pour-« tant la justice distributive d'ici-bas ! » Attendrissement vraiment philosophique! Quelle

Digitized by Google

impartialité! comme elle justifie, en le mettant sur le compte du destin, le mal qui est venu de nous-mêmes! On pense tout excuser maintenant lorsqu'on s'est écrié: « Que voulez-« vous? c'était ma nature, c'était l'infirmité hu-« maine » Quand on a tué son père, on répète: « Je suis fait comme cela! » Et la foule reste là bouche béante, et l'on examine le crâne de cette puissance et l'on reconnaît qu'elle était *faite comme cela*. Et que m'importe que vous soyez fait comme cela! Dois-je subir cette façon d'être? Ce serait un beau chaos que le monde, si tous les hommes qui sont *faits comme cela*, venaient à vouloir s'imposer les uns aux autres. Lorsqu'on ne peut effacer ses erreurs, on les divinise; on fait un dogme de ses torts, on change en religion des sacriléges, et l'on se croirait apostat de renoncer au culte de ses iniquités.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ce qu'il faut conclure de tout ce récit. — Inimitiés enfantées par la mort du duc d'Enghien.

Une grave leçon est à tirer de la vie de Bonaparte. Deux actions, toutes deux mauvaises, ont commencé et amené sa chute : la mort du duc d'Enghien, la guerre d'Espagne. Il a beau passer dessus avec sa gloire, elles sont demeurées là pour le perdre. Il a péri par le côté

Digitized by Google

même où il s'était cru fort, profond, invincible, lorsqu'il violait les lois de la morale en négligeant et dédaignant sa vraie force, c'est-à-dire, ses qualités supérieures dans l'ordre et l'équité. Tant qu'il ne fit qu'attaquer l'anarchie et les étrangers ennemis de la France, il fut victorieux; il se trouva dépouillé de sa vigueur aussitôt qu'il entra dans les voies corrompues : le cheveu coupé par Dalila n'est autre chose que la perte de la vertu. Tout crime porte en soi une incapacité radicale et un germe de malheur : pratiquons donc le bien pour être heureux, et soyons justes pour être habiles.

En preuve de cette vérité, remarquez qu'au moment même de la mort du Prince, commença la dissidence qui, croissant en raison de la mauvaise fortune, détermina la chute de l'ordonnateur de la tragédie de Vincennes. Le cabinet de Russie, à propos de l'arrestation du duc d'Enghien, adressa des représentations vigoureuses contre la violation du territoire de l'Empire : Bonaparte sentit le coup, et répon-

Digitized by Google

dit, dans *le Moniteur,* par un article foudroyant qui rappelait la mort de Paul Ier. A Saint-Pétersbourg, un service funèbre avait été célébré pour le jeune Condé. Sur le cénotaphe on lisait : « Au duc d'Enghien *quem devoravit bellua* « *corsica.* » Les deux puissants adversaires se réconcilièrent en apparence dans la suite; mais la blessure mutuelle que la politique avait faite et que l'insulte élargit, leur resta au cœur : Napoléon ne se crut vengé que quand il vint coucher à Moscou ; Alexandre ne fut satisfait que quand il entra dans Paris.

La haine du cabinet de Berlin sortit de la même origine : j'ai parlé de la noble lettre de M. de Laforest, dans laquelle il racontait à M. de Talleyrand l'effet qu'avait produit le meurtre du duc d'Enghien à la cour de Potsdam. Madame de Staël était en Prusse lorque la nouvelle de Vincennes arriva. « Je demeurais à « Berlin, » dit-elle, « sur le quai de la Sprée, « et mon appartement était au rez-de-chaus- « sée. Un matin, à huit heures, on m'éveilla

Digitized by Google

« pour me dire que le prince Louis-Ferdinand « était à cheval sous mes fenêtres, et me de- « mandait de venir lui parler. — Savez-vous, « me dit-il, que le duc d'Enghien a été enlevé « sur le territoire de Baden, livré à une com- « mission militaire, et fusillé vingt-quatre « heures après son arrivée à Paris? — Quelle « folie, lui répondis-je; ne voyez-vous pas « que ce sont les ennemis de la France qui « ont fait circuler ce bruit? En effet, je « l'avoue, ma haine, quelque forte qu'elle fût « contre Bonaparte, n'allait pas jusqu'à me « faire croire à la possibilité d'un tel forfait. — « Puisque vous doutez de ce que je vous dis, « me répondit le prince Louis, je vais vous en- « voyer *le Moniteur,* dans lequel vous lirez le « jugement. Il partit à ces mots, et l'expres- « sion de sa physionomie présageait la ven- « geance ou la mort. Un quart d'heure après, « j'eus entre mes mains ce *Moniteur* du 21 mars « (30 pluviôse), qui contenait un arrêt de mort « prononcé par la commission militaire, séant

Digitized by Google

« à Vincennes, contre *le nommé Louis d'En-*
« *ghien!* C'est ainsi que des Français dési-
« gnaient le petit-fils des héros qui ont fait la
« gloire de leur patrie! Quand on abjurerait
« tous les préjugés d'illustre naissance, que le
« retour des formes monarchiques devait né-
« cessairement rappeler, pourrait-on blasphé-
« mer ainsi les souvenirs de la bataille de Lens
« et de celle de Rocroi? Ce Bonaparte qui en
« a gagné, des batailles, ne sait pas même les
« respecter; il n'y a ni passé, ni avenir pour
« lui; son âme impérieuse et méprisante ne
« veut rien reconnaître de sacré pour l'opinion;
« il n'admet le respect que pour la force exis-
« tante. Le prince Louis m'écrivait, en com-
« mençant son billet par ces mots: — Le nommé
« Louis de Prusse, fait demander à madame de
« Staël, etc. — Il sentait l'injure faite au sang
« royal dont il sortait, au souvenir des héros
« parmi lesquels il brûlait de se placer. Com-
« ment, après cette horrible action, un seul roi
« de l'Europe a-t-il pu se lier avec un tel

Digitized by Google

« homme? La nécessité, dira-t-on? Il y a un « sanctuaire de l'âme où jamais son empire ne « doit pénétrer; s'il n'en était pas ainsi, que « serait la vertu sur la terre? Un amusement « libéral qui ne conviendrait qu'aux paisibles « loisirs des hommes privés. »

Ce ressentiment du prince, qu'il devait payer de sa vie, durait encore lorsque la campagne de Prusse s'ouvrit, en 1806. Frédéric-Guillaume, dans son manifeste du 9 octobre, dit : « Les Allemands n'ont pas vengé la mort du « duc d'Enghien; mais jamais le souvenir de « ce forfait ne s'effacera parmi eux. »

Ces particularités historiques, peu remarquées, méritaient de l'être; car elles expliquent des inimitiés dont on serait embarrassé de trouver ailleurs la cause première, et elles découvrent en même temps ces degrés par lesquels la Providence conduit la destinée d'un homme, pour arriver de la faute au châtiment.

Digitized by Google

Un article du *Mercure*. — Changement dans la vie de Bonaparte.

Heureuse, du moins, ma vie qui ne fut ni troublée par la peur, ni atteinte par la contagion, ni entraînée par les exemples ! La satisfaction que j'éprouve aujourd'hui de ce que je fis alors, me garantit que la conscience n'est point une chimère. Plus content que tous ces

Digitized by Google

potentats, que toutes ces nations tombées aux pieds du glorieux soldat, je relis avec un orgueil pardonnable cette page qui m'est restée comme mon seul bien et que je ne dois qu'à moi. En 1807, le cœur encore ému du meurtre que je viens de raconter, j'écrivais ces lignes ; elles firent supprimer le *Mercure* et exposèrent de nouveau ma liberté.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on « n'entend plus retentir que la chaîne de l'es- « clave et la voix du délateur ; lorsque tout « tremble devant le tyran, et qu'il est aussi « dangereux d'encourir sa faveur que de méri- « ter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la « vengeance des peuples. C'est en vain que Né- « ron prospère, Tacite est déjà né dans l'em- « pire ; il croît inconnu auprès des cendres de « Germanicus, et déjà l'intègre Providence a « livré à un enfant obscur la gloire du maître « du monde. Si le rôle de l'historien est beau, « il est souvent dangereux ; mais il est des au- « tels comme celui de l'honneur, qui, bien

Digitized by Google

« qu'abandonnés, réclament encore des sacri-
« fices ; le Dieu n'est point anéanti parce que le
« temple est désert. Partout où il reste une
« chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme
« à la tenter ; les actions magnanimes sont
« celles dont le résultat prévu est le malheur
« et la mort. Après tout, qu'importent les re-
« vers, si notre nom, prononcé dans la posté-
« rité, va faire battre un cœur généreux deux
« mille ans après notre vie ? »

La mort du duc d'Enghien, en introduisant un autre principe dans la conduite de Bonaparte, décomposa sa correcte intelligence : il fut obligé d'adopter, pour lui servir de bouclier, des maximes dont il n'eut pas à sa disposition la force entière, car il les faussait incessamment par sa gloire et par son génie. Il devint suspect ; il fit peur ; on perdit confiance en lui et dans sa destinée ; il fut contraint de voir, sinon de rechercher, des hommes qu'il n'aurait jamais vus et qui, par son action, se croyaient devenus ses égaux : la contagion de

Digitized by Google

leur souillure le gagnait. Il n'osait rien leur reprocher, car il n'avait plus la liberté vertueuse du blâme. Ses grandes qualités restèrent les mêmes ; mais ses bonnes inclinations s'altérèrent et ne soutinrent plus ses grandes qualités ; par la corruption de cette tache originelle sa nature se détériora. Dieu commanda à ses anges de déranger les harmonies de cet univers, d'en changer les lois, de l'incliner sur ses pôles : « Les anges, » dit Milton, « poussèrent avec « effort obliquement le centre du monde... le « soleil reçut l'ordre de détourner ses rênes du « chemin de l'équateur . . . . . Les vents dé- « chirèrent les bois et bouleversèrent les « mers. »

They with labor push'd
Oblique the centric globe. . . . the sun
Was bid turn reins from th' equinoctial road
. . . . . (winds)
. . . rend the woods, and seas upturn.

Digitized by Google

Abandon de Chantilly.

Les cendres de Bonaparte seront-elles exhumées comme l'ont été celles du duc d'Enghien? Si j'avais été le maître, cette dernière victime dormirait encore sans honneurs dans le fossé du château de Vincennes. Cet *excommunié*

Digitized by Google

eût été laissé, à l'instar de Raymond de Toulouse, dans un cercueil ouvert; nulle main d'homme n'aurait osé dérober sous une planche la vue du témoin des jugements incompréhensibles et des colères de Dieu. Le squelette abandonné du duc d'Enghien et le tombeau désert de Napoléon à Sainte-Hélène feraient pendant : il n'y aurait rien de plus rememoratif que ces restes en présence aux deux bouts de la terre.

Du moins, le duc d'Enghien n'est pas demeuré sur le sol étranger, ainsi que l'exilé des rois : celui-ci a pris soin de rendre à celui-là sa patrie, un peu durement il est vrai; mais sera-ce pour toujours? La France (tant de poussières vannées par le souffle de la Révolution l'attestent) n'est pas fidèle aux ossements. Le vieux Condé, dans son testament, déclare *qu'il n'est pas sûr du pays qu'il habitera le jour de sa mort.* O Bossuet! que n'auriez-vous point ajouté au chef-d'œuvre de votre éloquence, si lorsque vous parliez sur le cercueil

Digitized by Google

du grand Condé, vous eussiez pu prévoir l'avenir !

C'est ici même, c'est à Chantilly qu'est né le duc d'Enghien : *Louis-Antoine-Henri de Bourbon, né le 2 août 1772 à Chantilly*, dit l'arrêt de mort. C'est sur cette pelouse qu'il joua dans son enfance : la trace de ses pas s'est effacée. Et le triomphateur de Fribourg, de Nordlingen, de Lens, de Senef, où est-il allé avec ses *mains victorieuses et maintenant défaillantes ?* Et ses descendants, le Condé de Johannisberg et de Berstheim ; et son fils, et son petit-fils, où sont-ils ? Ce château, ces jardins, ces jets d'eau *qui ne se taisaient ni jour, ni nuit,* que sont-ils devenus ? Des statues mutilées, des lions dont on restaure la griffe ou la mâchoire ; des trophées d'armes sculptés dans un mur croulant ; des écussons à fleurs de lys effacées ; des fondements de tourelles rasées ; quelques coursiers de marbre au-dessus des écuries vides que n'anime plus de ses hennissements le cheval de Rocroi ; près d'un manège

Digitized by Google

une haute porte non achevée : voilà ce qui reste des souvenirs d'une race héroïque ; un testament noué par un cordon a changé les possesseurs de l'héritage.

A diverses reprises, la forêt entière est tombée sous la cognée. Des personnages des temps écoulés ont parcouru ces chasses aujourd'hui muettes, jadis retentissantes. Quel âge et quelles passions avaient-ils, lorsqu'ils s'arrêtaient au pied de ces chênes ? quelle chimère les occupait ? O mes inutiles *Mémoires*, je ne pourrais maintenant vous dire :

> Qu'à Chantilly, Condé vous lise quelquefois ;
> Qu'Enghien en soit touché !

Hommes obscurs, que sommes-nous auprès de ces hommes fameux ? Nous disparaîtrons sans retour : vous renaîtrez, *œillet de poëte*, qui reposez sur ma table auprès de ce papier, et dont j'ai cueilli la petite fleur attardée parmi les bruyères ; mais nous, nous ne revivrons pas avec la solitaire parfumée qui m'a distrait.

Digitized by Google

Année de ma vie 1804. — Je viens demeurer rue de Miromesnil. — Verneuil. — Alexis de Tocqueville, — Le Mesnil. Mézy. — Méréville.

Désormais, à l'écart de la vie active, et néanmoins sauvé par la protection de madame Bacciocchi de la colère de Bonaparte, je quittai mon logement provisoire rue de Beaune, et j'allai demeurer rue de Miromesnil. Le petit hôtel que je louai fut occupé depuis par M. de Lally-Tolendal et madame Denain, sa

Digitized by Google

mieux aimée, comme on disait du temps de Diane de Poitiers. Mon jardinet aboutissait à un chantier et j'avais auprès de ma fenêtre un grand peuplier que M. Lally-Tolendal, afin de respirer un air moins humide, abattit lui-même de sa grosse main, qu'il voyait transparente et décharnée : c'était une illusion comme une autre. Le pavé de la rue se terminait alors devant ma porte; plus haut, la rue ou le chemin, montait à travers un terrain vague que l'on appelait *la Butte aux Lapins*. La Butte aux Lapins, semée de quelques maisons isolées, joignait à droite le jardin de Tivoli, d'où j'étais parti avec mon frère pour l'émigration, à gauche le parc de Monceaux. Je me promenais assez souvent dans ce parc abandonné; la Révolution y commença parmi les orgies du duc d'Orléans : cette retraite avait été embellie de nudités de marbre et de ruines factices; symbole de la politique légère et débauchée qui allait couvrir la France de prostituées et de débris.

Je ne m'occupais de rien ; tout au plus m'en-

Digitized by Google

tretenais-je dans le parc avec quelques sapins, ou causais-je du duc d'Enghien avec trois corbeaux, au bord d'une rivière artificielle cachée sous un tapis de mousse verte. Privé de ma légation alpestre et de mes amitiés de Rome, de même que j'avais été tout à coup séparé de mes attachements de Londres, je ne savais que faire de mon imagination et de mes sentiments; je les mettais tous les soirs à la suite du soleil, et ses rayons ne les pouvaient emporter sur les mers. Je rentrais et j'essayais de m'endormir au bruit de mon peuplier.

Pourtant ma démission avait accru ma renommée : un peu de courage sied toujours bien en France. Quelques-unes des personnes de l'ancienne société de madame de Beaumont m'introduisirent dans de nouveaux châteaux.

M. de Tocqueville, beau-frère de mon frère et tuteur de mes deux neveux orphelins, habitait le château de madame de Senozan : c'était partout des héritages d'échafaud. Là, je voyais croître mes neveux avec leurs trois cousins de

Digitized by Google

Tocqueville, entre lesquels s'élevait Alexis, auteur *De la Démocratie en Amérique*. Il était plus gâté à Verneuil que je ne l'avais été à Combourg. Est-ce la dernière renommée que j'aurai vue ignorée dans ses langes ? Alexis de Tocqueville a parcouru l'Amérique civilisée, dont j'ai parcouru les forêts.

Verneuil a changé de maître; il est devenu possession de madame de Saint-Fargeau, célèbre par son père et par la Révolution qui l'adopta pour fille.

Près de Mantes, au Mesnil, était madame de Rosambo : mon neveu, Louis de Chateaubriand, s'y maria dans la suite à mademoiselle d'Orglandes, nièce de madame de Rosambo : celle-ci ne promène plus sa beauté autour de l'étang et sous les hêtres du manoir; elle a passé. Quand j'allais de Verneuil au Mesnil, je rencontrais Mezy sur la route : madame de Mezy était le roman renfermé dans la vertu et la douleur maternelle. Du moins, si son enfant qui tomba d'une fenêtre et se brisa la tête, avait

Digitized by Google

pu, comme les jeunes cailles que nous chassions, s'envoler par-dessus le château et se réfugier dans l'Ile-Belle, île riante de la Seine! *Coturnix per stipulas pascens.*

De l'autre côté de cette Seine, non loin du Marais, madame de Vintimille m'avait présenté à Méréville. Méréville était une oasis créée par le sourire d'une muse, mais d'une de ces muses que les poètes gaulois appellent les *doctes Fées*. Ici les aventures de *Blanca* et de *Velléda* furent lues devant d'élégantes générations, lesquelles s'échappant les unes des autres comme des fleurs, écoutent aujourd'hui les plaintes de mes années.

Peu à peu mon intelligence fatiguée de repos, dans ma rue de Miromesnil, vit se former de lointains fantômes. Le *Génie du Christianisme* m'inspira l'idée de faire la preuve de cet ouvrage, en mêlant des personnages chrétiens à des personnages mythologiques. Une ombre, que longtemps après j'appelai Cymodocée, se dessina vaguement dans ma tête : aucun trait

Digitized by Google

n'en était arrêté. Une fois Cymodocée devinée, je m'enfermai avec elle, comme cela m'arrive toujours avec les filles de mon imagination; mais avant qu'elles soient sorties de l'état de rêve et qu'elles soient arrivées des bords du Léthé par la porte d'ivoire, elles changent souvent de forme. Si je les crée par amour, je les défais par amour, et l'objet unique et chéri que je présente ensuite à la lumière est le produit de mille infidélités.

Je ne demeurai qu'un an dans la rue de Miromesnil, car la maison fut vendue. Je m'arrangeai avec madame la marquise de Coislin, qui me loua l'attique de son hôtel, place Louis XV.

Digitized by Google

Madame de Coislin.

Madame de Coislin était une femme du plus grand air. Agé de près de quatre-vingts ans, ses yeux fiers et dominateurs avaient une expression d'esprit et d'ironie. Madame de Coislin n'avait aucunes lettres, et s'en faisait gloire; elle avait passé à travers le siècle voltairien

Digitized by Google

sans s'en douter ; si elle en avait conçu une idée quelconque, c'était comme d'un temps de bourgeois diserts. Ce n'est pas qu'elle parlât jamais de sa naissance ; elle était trop supérieure pour tomber dans un ridicule : elle savait très-bien voir les *petites gens* sans déroger ; mais enfin, elle était née du premier marquis de France. Si elle venait de Drogon de Nesle, tué dans la Palestine en 1096 ; de Raoul de Nesle, connétable et armé chevalier par Louis IX ; de Jean II de Nesle, régent de France pendant la dernière croisade de Saint-Louis, madame de Coislin avouait que c'était une bêtise du sort dont on ne devait pas la rendre responsable ; elle était naturellement de la cour, comme d'autres plus heureux sont de la rue, comme on est cavale de race ou haridelle de fiacre : elle ne pouvait rien à cet accident, et force lui était de supporter le mal dont il avait plu au ciel de l'affliger.

Madame de Coislin avait-elle eu des liaisons avec Louis XV ? elle ne me l'a jamais avoué :

Digitized by Google

elle convenait pourtant qu'elle en avait été fort aimée, mais elle prétendait avoir traité le royal amant avec la dernière rigueur. « Je l'ai vu à « mes pieds, » me disait-elle, « il avait des yeux « charmants et son langage était séducteur. Il « me proposa un jour de me donner une toi- « lette de porcelaine comme celle que possé- « dait madame de Pompadour. — Ah ! sire, m'é- « criai-je, ce serait donc pour me cacher « dessous ! »

Par un singulier hasard, j'ai retrouvé cette toilette chez la marquise de Cuningham, à Londres; elle l'avait reçue de Georges IV, et elle me la montrait avec une amusante simplicité.

Madame de Coislin habitait dans son hôtel une chambre s'ouvrant sous la colonnade qui correspond à la colonnade du Garde-Meuble. Deux marines de Vernet, que Louis *le Bien-Aimé* avait données à la noble dame, étaient accrochés sur une vieille tapisserie de satin verdâtre. Madame de Coislin restait couchée

Digitized by Google

jusqu'à deux heures après midi, dans un grand lit à rideaux également de soie verte, assise et soutenue par des oreillers; une espèce de coiffe de nuit mal attachée sur sa tête laissait passer ses cheveux gris. Des girandoles de diamants montées à l'ancienne façon, descendaient sur les épaulettes de son manteau de lit semé de tabac, comme au temps des élégantes de la Fronde. Autour d'elle, sur la couverture, gisaient éparpillées des *adresses* de lettres, détachées des lettres même, et sur lesquelles *adresses* madame de Coislin écrivait en tous sens ses pensées : elle n'achetait point de papier, c'était la poste qui le lui fournissait. De temps en temps, une petite chienne appelée Lili mettait le nez hors de ses draps, venait m'aboyer pendant cinq ou six minutes et rentrait en grognant dans le chenil de sa maîtresse. Ainsi le temps avait arrangé les jeunes amours de Louis XV.

Madame de Chateauroux et ses deux sœurs étaient cousines de madame de Coislin : celle-

Digitized by Google

ci n'aurait pas été d'humeur, ainsi que madame de Mailly, repentante et chrétienne, à répondre à un homme qui l'insultait, dans l'église Saint-Roch, par un nom grossier : «Mon ami, puisque vous me connaissez, priez Dieu pour moi. »

Madame de Coislin, avare de même que beaucoup de gens d'esprit, entassait son argent dans des armoires. Elle vivait toute rongée d'une vermine d'écus qui s'attachait à sa peau : ses gens la soulageaient. Quand je la trouvais plongée dans d'inextricables chiffres, elle me rappelait l'avare Hermocrate, qui dictant son testament, s'était institué son héritier. Elle donnait cependant à dîner par hasard ; mais elle déblatérait contre le café que personne n'aimait, suivant elle, et dont on n'usait que pour allonger le repas.

Madame de Chateaubriand fit un voyage à Vichy avec madame de Coislin et le marquis de Nesle ; le marquis courait en avant et faisait préparer d'excellents dîners. Madame de Coislin venait à la suite, et ne demandait qu'une

Digitized by Google

demi-livre de cerises. Au départ, on lui présentait d'énormes mémoires; alors c'était un train affreux. Elle ne voulait entendre qu'aux cerises; l'hôte lui soutenait que, soit que l'on mangeât, ou qu'on ne mangeât pas, l'usage, dans une auberge, était de payer le dîner.

Madame de Coislin s'était fait un illuminisme à sa guise. Crédule et incrédule, le manque de foi la portait à se moquer des croyances dont la superstition lui faisait peur. Elle avait rencontré madame de Krüdner; la mystérieuse Française n'était illuminée que sous bénéfice d'inventaire; elle ne plut pas à la fervente Russe, laquelle ne lui agréa pas non plus. Madame de Krüdner dit passionnément à madame de Coislin: « Madame, quel est votre confes-« seur intérieur?—Madame,» répliqua madame de Coislin, « je ne connais point mon confesseur « intérieur; je sais seulement que mon confes-« seur est dans l'intérieur de son confession-« nal. » Sur ce, les deux dames ne se virent plus.

Digitized by Google

Madame de Coislin se vantait d'avoir introduit une nouveauté à la cour, la mode des chignons flottants, malgré la reine Marie Leczinska, fort pieuse, qui s'opposait à cette dangereuse innovation. Elle soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son médecin. Se récriant contre l'abondance du linge de femme : « Cela sent la « parvenue, » disait-elle; « nous autres, femmes « de la Cour, nous n'avions que deux chemises; « on les renouvelait quand elles étaient usées; « nous étions vêtues de robes de soie et nous « n'avions pas l'air de grisettes comme ces de- « moiselles de maintenant. »

Madame Suard, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait madame de Coislin. Elle écrivit à madame Suard : « Madame, « faites couper le cou à votre coq. » Madame Suard renvoya le messager avec ce billet : « Ma- « dame, j'ai l'honneur de vous répondre que je « ne ferai pas couper le cou à mon coq. » La

Digitized by Google

correspondance en demeura là. Madame de Coislin dit à madame de Chateaubriand : « Ah ! « mon cœur, dans quel temps nous vivons ! « C'est pourtant cette fille de Pankoucke, la « femme de ce membre de l'Académie, vous « savez ? »

M. Hénin, ancien commis des affaires étrangères, et ennuyeux comme un protocole, barbouillait de gros romans. Il lisait un jour à madame de Coislin une description : une amante en larmes et abandonnée, pêchait mélancoliquement un saumon. Madame de Coislin qui s'impatientait et n'aimait pas le saumon, interrompit l'auteur, et lui dit de cet air sérieux qui la rendait si comique : « Monsieur Hénin, « ne pourriez-vous pas faire prendre un autre « poisson à cette dame ? »

Les histoires que faisait madame de Coislin ne pouvaient se retenir, car il n'y avait rien dedans ; tout était dans la pantomime, l'accent et l'air de la conteuse : jamais elle ne riait. Il y avait un dialogue entre *monsieur et madame*

Digitized by Google

Jacqueminot, dont la perfection passait tout. Lorsque dans la conversation entre les deux époux, madame Jacqueminot répliquait : « Mais, monsieur *Jacqueminot* ! » ce nom était prononcé d'un tel ton qu'un fou rire vous saisissait. Obligée de le laisser passer, madame de Coislin attendait gravement, en prenant du tabac.

Lisant dans un journal la mort de plusieurs rois, elle ôta ses lunettes et dit en se mouchant : « Il y a une épizootie sur les bêtes à « couronne. »

Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je « le crois, dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une « distraction. » Elle expira.

Je descendis le lendemain chez elle; je trouvai monsieur et madame d'Avaray, sa sœur et son beau-frère, assis devant la cheminée, une

Digitized by Google

petite table entre eux, et comptant les louis d'un sac qu'ils avaient tiré d'une boiserie creuse. La pauvre morte était là dans son lit, les rideaux à demi-fermés : elle n'entendait plus le bruit de l'or qui aurait dû la réveiller, et que comptaient des mains fraternelles.

Dans les pensées écrites par la défunte sur des marges d'imprimés et sur des adresses de lettres, il y en avait d'extrêmement belles. Madame de Coislin m'avait montré ce qui restait de la cour de Louis XV, sous Bonaparte et après Louis XVI, comme madame d'Houdetot m'avait fait voir ce qui traînait encore, au dix-neuvième, de la société philosophique.

Digitized by Google

Voyage à Vichy, en Auvergne et au Mont-Blanc.

Dans l'été de l'année 1805, j'allai rejoindre madame de Chateaubriand à Vichy, où madame de Coislin l'avait menée, comme je viens de le dire. Je n'y trouvai point Jussac, Termes, Flamarens que madame de Sévigné avait *devant et après elle*, en 1677 ; depuis cent vingt et quelques années, ils dormaient. Je laissai à Paris ma sœur, madame de Caud, qui s'y était

Digitized by Google

établie depuis l'automne de 1804. Après un court séjour à Vichy, madame de Chateaubriand me proposa de voyager, afin de nous éloigner pendant quelque temps des tracasseries politiques.

On a recueilli dans mes œuvres deux petits *Voyages* que je fis alors en Auvergne et au Mont-Blanc. Après trente-quatre ans d'absence, des hommes, étrangers à ma personne, viennent de me faire, à Clermont, la réception qu'on fait à un vieil ami. Celui qui s'est longtemps occupé des principes dont la race humaine jouit en communauté, a des amis, des frères et des sœurs dans toutes les familles : car si l'homme est ingrat, l'humanité est reconnaissante. Pour ceux qui se sont liés avec vous par une bienveillante renommée, et qui ne vous ont jamais vu, vous êtes toujours le même ; vous avez toujours l'âge qu'ils vous ont donné ; leur attachement, qui n'est point dérangé par votre présence, vous voit toujours jeune et beau comme les sentiments qu'ils aiment dans vos écrits.

Digitized by Google

Lorsque j'étais enfant, dans ma Bretagne, et que j'entendais parler de l'Auvergne, je me figurais que celle-ci était un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges, où l'on ne pouvait aller qu'avec grand péril, en cheminant sous la garde de la sainte Vierge. Je ne rencontre point sans une sorte de curiosité attendrie ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde avec un petit coffret de sapin. Ils n'ont guère que l'espérance dans leur boîte, en descendant de leurs rochers ; heureux s'ils la rapportent !

Hélas ! il n'y avait pas deux ans que madame de Beaumont reposait au bord du Tibre, lorsque je foulai sa terre natale, en 1805 ; je n'étais qu'à quelques lieues de ce Mont-d'Or, où elle était venue chercher la vie qu'elle allongea un peu pour atteindre Rome. L'été dernier, en 1838, j'ai parcouru de nouveau cette même Auvergne. Entre ces dates, 1805 et 1838, je puis placer les transformations arrivées dans la société autour de moi.

Digitized by Google

Nous quittâmes Clermont, et, en nous rendant à Lyon, nous traversâmes Thiers et Roanne. Cette route, alors peu fréquentée, suivait çà et là les rives du Lignon. L'auteur de l'*Astrée*, qui n'est pas un grand esprit, a pourtant inventé des lieux et des personnages qui vivent; tant la fiction, quand elle est appropriée à l'âge où elle paraît, a de puissance créatrice! Il y a, du reste, quelque chose d'ingénieusement fantastique dans cette résurrection des nymphes et des naïades qui se mêlent à des bergers, des dames et des chevaliers : ces mondes divers s'associent bien, et l'on s'accommode agréablement des fables de la mythologie, unies aux mensonges du roman : Rousseau a raconté comment il fut trompé par d'Urfé.

A Lyon, nous retrouvâmes M. Ballanche; il fit avec nous la course à Genève et au Mont-Blanc. Il allait partout où on le menait, sans qu'il y eût la moindre affaire. A Genève, je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde, fiancée de Clovis : M. de Barante, le père, était devenu préfet du Léman. J'allai voir à

Digitized by Google

Coppet madame de Staël ; je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur : je la blessai. Madame de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes, dans un exil dont j'aurais été ravi. Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres, avec les comforts de la vie? Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces milliers de victimes sans pain, sans nom, sans secours, bannies dans tous les coins de l'Europe, tandis que leurs parents avaient péri sur l'échafaud? Il est fâcheux d'être atteint d'un mal dont la foule n'a pas l'intelligence. Au reste, ce mal n'en est que plus vif : on ne l'affaiblit point en le confrontant avec d'autres maux; on n'est pas juge de la peine d'autrui; ce qui afflige l'un fait la joie de l'autre; les cœurs ont des secrets divers, incompréhensibles à d'autres cœurs. Ne dispu-

Digitized by Google

tons à personne ses souffrances; il en est des douleurs comme des patries, chacun a la sienne.

Madame de Staël visita le lendemain madame de Chateaubriand à Genève, et nous partîmes pour Chamouny. Mon opinion sur les paysages des montagnes fit dire que je cherchais à me singulariser; il n'en était rien. On verra, quand je parlerai du Saint-Gothard, que cette opinion m'est restée. On lit dans le Voyage au *Mont-Blanc* un passage que je rappellerai comme liant ensemble les événements passés de ma vie aux événements alors futurs de cette même vie, et aujourd'hui également passés.

« Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit « vrai que les montagnes inspirent l'oubli des « troubles de la terre: c'est lorsqu'on se retire « loin du monde pour se consacrer à la reli- « gion. Un anachorète qui se dévoue au service « de l'humanité, un saint qui veut méditer les « grandeurs de Dieu en silence, peuvent trou- « ver la paix et la joie sur des roches désertes; « mais ce n'est point alors la tranquillité des

Digitized by Google

« lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires,
« c'est au contraire leur âme qui répand sa sé-
« rénité dans la région des orages. . . . .
« . . . . . Il y a des montagnes que je
« visiterais encore avec un plaisir extrême : ce
« sont celles de la Grèce et de la Judée. J'ai-
« merais à parcourir les lieux dont mes nou-
« velles études me forcent de m'occuper chaque
« jour ; j'irais volontiers chercher sur le Thabor
« et le Taygète d'autres couleurs et d'autres
« harmonies, après avoir peint les monts sans
« renommée et les vallées inconnues du Nou-
« veau-Monde. » Cette dernière phrase annon-çait le voyage que j'exécutai en effet l'année suivante, 1806.

A notre retour à Genève, sans avoir pu revoir madame de Staël à Coppet, nous trouvâmes les auberges encombrées. Sans les soins de M. de Forbin qui survint et nous procura un mauvais dîner dans une antichambre noire, nous aurions quitté la patrie de Rousseau sans manger. M. de Forbin était alors dans la béatitude ; il promenait dans ses regards le bonheur inté-

Digitized by Google

rieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins, quoique excessivement heureux, se préparant à m'imiter un jour, quand j'aurais fait le voyage de Syrie, voulant même aller jusqu'à Calcutta, pour faire revenir les amours par une route extraordinaire, lorsqu'ils manqueraient dans les sentiers battus. Ses yeux avaient une protectrice pitié; j'étais pauvre, humble, peu sûr de ma personne, et je ne tenais pas dans mes mains puissantes le cœur des princesses. A Rome, j'ai eu le bonheur de rendre à M. de Forbin son dîner du Lac; j'avais le mérite d'être devenu ambassadeur. Dans ce temps-ci, on retrouve roi le soir le pauvre diable qu'on a quitté le matin dans la rue.

Le noble gentilhomme, peintre par le droit de la Révolution, commençait cette génération d'artistes qui s'arrangent eux-mêmes en croquis, en grotesques, en caricatures. Les uns portent

Digitized by Google

des moustaches effroyables, on dirait qu'ils vont conquérir le monde; leurs brosses sont des hallebardes, leurs grattoirs des sabres; les autres ont d'énormes barbes, des cheveux pendants ou bouffis; ils fument un cigare en guise de volcan. Ces *cousins de l'arc-en-ciel*, comme parle notre vieux Régnier, ont la tête remplie de déluges, de mers, de fleuves, de forêts, de cataractes, de tempêtes ou de carnages, de supplices et d'échafauds. Chez eux sont des crânes humains, des fleurets, des mandolines, des morions et des dolimans. Hableurs, entreprenants, impolis, libéraux (jusqu'au portrait du tyran qu'ils peignent), ils visent à former une espèce à part entre le singe et le satyre; ils tiennent à faire comprendre que le secret de l'atelier a ses dangers, et qu'il n'y a pas sûreté pour les modèles. Mais combien ne rachètent-ils pas ces travers par une existence exaltée, une nature souffrante et sensible, une abnégation entière d'eux-mêmes, un dévouement sans calcul aux misères des autres, une manière de sentir délicate, supérieure, idéalisée, une indi-

Digitized by Google

gence fièrement accueillie et noblement supportée; enfin, quelquefois par des talents immortels, fils du travail, de la passion, du génie et de la solitude!

Sortis de nuit de Genève pour retourner à Lyon, nous fûmes arrêtés au pied du fort de l'Ecluse, en attendant l'ouverture des portes. Pendant cette station des sorcières de Macbeth sur la bruyère, il se passait en moi des choses étranges. Mes années expirées ressuscitaient et m'environnaient comme une bande de fantômes; mes saisons brûlantes me revenaient dans leur flamme et leur tristesse. Ma vie, creusée par la mort de madame de Beaumont, était demeurée vide : des formes aériennes, houris ou songes, sortant de cet abîme, me prenaient par la main et me ramenaient au temps de la sylphide. Je n'étais plus aux lieux que j'habitais, je rêvais d'autres bords. Quelque influence secrète me poussait aux régions de l'Aurore, où m'entraînaient d'ailleurs le plan de mon nouveau travail et la voix religieuse qui me releva du vœu de la villageoise, ma

Digitized by Google

nourrice. Comme toutes mes facultés s'étaient accrues, comme je n'avais jamais abusé de la vie, elle surabondait de la sève de mon intelligence, et l'art, triomphant dans ma nature, ajoutait aux inspirations du poëte. J'avais ce que les Pères de la Thébaïde appelaient des *ascensions* de cœur. Raphaël (qu'on pardonne au blasphême de la similitude), Raphaël, devant la Transfiguration seulement ébauchée sur le chevalet, n'aurait pas été plus électrisé par son chef-d'œuvre que je ne l'étais par cet Eudore et cette Cymodocée, dont je ne savais pas encore le nom et dont j'entrevoyais l'image au travers d'une atmosphère d'amour et de gloire.

Ainsi le génie natif qui m'a tourmenté au berceau, retourne quelquefois sur ses pas après m'avoir abandonné; ainsi se renouvellent mes anciennes souffrances; rien ne guérit en moi; si mes blessures se ferment instantanément, elles se rouvrent tout à coup comme celles des crucifix du moyen âge, qui saignent à l'anniversaire de la Passion. Je n'ai d'autre

Digitized by Google

ressource pour me soulager dans ces crises, que de donner un libre cours à la fièvre de ma pensée, de même qu'on se fait percer les veines quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête. Mais de quoi parlé-je? O Religion, où sont donc tes puissances, tes freins, tes baumes! Est-ce que je n'écris pas toutes ces choses à d'innombrables années de l'heure où je donnai le jour à René? J'avais mille raisons pour me croire mort, et je vis! C'est grand' pitié. Ces afflictions du poëte isolé, condamné à subir le printemps malgré Saturne, sont inconnues de l'homme qui ne sort point des lois communes; pour lui, les années sont toujours jeunes : « Or « les jeunes chevreaux, dit Oppien, veillent sur « l'auteur de leur naissance; lorsque celui-ci « vient à tomber dans les filets du chasseur, « ils lui présentent avec la bouche l'herbe « tendre et fleurie, qu'ils sont allés cueillir au « loin, et lui apportent sur le bord des lèvres « une eau fraîche, puisée dans le prochain ruis- « seau. »

Digitized by Google

Retour à Lyon.

De retour à Lyon, j'y trouvai des lettres de M. Joubert : elles m'annonçaient son impossibilité d'être à Villeneuve avant le mois de septembre. Je lui répondis : « Votre départ de

Digitized by Google

« Paris est trop éloigné et me gêne; vous sen-
« tez que ma femme ne voudra jamais arriver
« avant vous à Villeneuve : c'est aussi une tête
« que celle-là, et depuis qu'elle est avec moi,
« je me trouve à la tête de deux têtes très-diffi-
« ciles à gouverner. Nous resterons à Lyon, où
« l'on nous fait si prodigieusement manger que
« j'ai à peine le courage de sortir de cette ex-
« cellente ville. L'abbé de Bonnevie est ici, de
« retour de Rome; il se porte à merveille; il
« est gai, il prêchaille et ne pense plus à ses
« malheurs; il vous embrasse et va vous
« écrire. Enfin tout le monde est dans la joie,
« excepté moi; il n'y a que vous qui grogniez.
« Dites à Fontanes que j'ai dîné chez M. Saget.»

Ce M. Saget était la providence des chanoines; il demeurait sur le coteau de Sainte-Foix, dans la région du bon vin. On montait chez lui à peu près par l'endroit où Rousseau avait passé la nuit au bord de la Saône.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir passé une
« nuit délicieuse, hors de la ville, dans un che-

Digitized by Google

« min qui côtoyait la Saône. Des jardins élevés
« en terrasse bordaient le chemin du côté op-
« posé : il avait fait très-chaud ce jour-là ; la
« soirée était charmante, la rosée humectait
« l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tran-
« quille ; l'air était frais sans être froid ; le so-
« leil après son coucher avait laissé dans le ciel
« des vapeurs rouges, dont la réflection ren-
« dait l'eau couleur de rose, les arbres des ter-
« rasses étaient chargés de rossignols qui se
« répondaient de l'un à l'autre. Je me prome-
« nais dans une sorte d'extase, livrant mes sens
« et mon cœur à la jouissance de tout cela,
« et soupirant seulement un peu du regret
« d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rê-
« verie, je prolongeai fort avant dans la nuit
« ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais
« las. Je m'en aperçus enfin : je me couchai
« voluptueusement sur la tablette d'une espèce
« de niche ou de fausse porte, enfoncée dans un
« mur de terrasse : le ciel de mon lit était
« formé par les têtes des arbres, un rossignol

Digitized by Google

« était précisément au-dessus de moi ; je m'en-
« dormis à son chant : mon sommeil fut doux;
« mon réveil le fut davantage. Il était grand
« jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la
« verdure, un paysage admirable. »

Le charmant itinéraire de Rousseau à la main, on arrivait chez M. Saget. Cet antique et maigre garçon, jadis marié, portait une casquette verte, un habit de camelot gris, un pantalon de nankin, des bas bleus et des souliers de castor. Il avait vécu beaucoup à Paris et s'était lié avec mademoiselle Devienne. Elle lui écrivait des lettres fort spirituelles, le gourmandait et lui donnait de très-bons conseils : il n'en tenait compte, car il ne prenait pas le monde au sérieux, croyant apparemment comme les Mexicains, que le monde avait déjà usé quatre soleils, et qu'au quatrième (lequel nous éclaire aujourd'hui) les hommes avaient été changés en magots. Il n'avait cure du martyre de saint Pothin et de saint Irénée, ni du massacre des protestants rangés côte à côte par ordre de

Digitized by Google

Mandelot, gouverneur de Lyon, et ayant tous la gorge coupée du même côté. Vis à vis le champ des fusillades des Brotteaux, il m'en racontait les détails, tandis qu'il se promenait parmi ses ceps, mêlant son récit de quelques vers de Loyse Labbé : il n'aurait pas perdu un coup de dent durant les derniers malheurs de Lyon, sous la charte-vérité.

Certains jours, à Sainte-Foix, on étalait une certaine tête de veau marinée pendant cinq nuits, cuite dans du vin de Madère et rembourrée de choses exquises; de jeunes paysannes très-jolies servaient à table ; elles versaient l'excellent vin du crû renfermé dans des dames-jeannes de la grandeur de trois bouteilles. Nous nous abattions, moi et le chapitre en soutane, sur le festin Saget : le coteau en était tout noir.

Notre *dapifer* trouva vite la fin de ses provisions : dans la ruine de ses derniers moments, il fut recueilli par deux ou trois des vieilles maîtresses qui avaient pillé sa vie, « espèce de

Digitized by Google

« femmes, « dit saint Cyprien, » qui vivent « comme si elles pouvaient être aimées, *quæ « sic vivis ut possis adamari.* »

Digitized by Google

Course à la Grande-Chartreuse.

Nous nous arrachâmes aux délices de Capoue pour aller voir la Chartreuse, toujours avec M. Ballanche. Nous louâmes une calèche dont les roues disjointes faisaient un bruit lamentable. Arrivés à Voreppe, nous nous arrêtâmes dans une auberge au haut de la ville. Le

Digitized by Google

lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval et nous partîmes, précédés d'un guide. Au village de Saint-Laurent, au bas de la Grande-Chartreuse, nous franchîmes la porte de la vallée, et nous suivîmes, entre deux flancs de rochers, le chemin montant au monastère. Je vous ai parlé, à propos de Combourg, de ce que j'éprouvai dans ce lieu. Les bâtiments abandonnés se lézardaient sous la surveillance d'une espèce de fermier des ruines. Un frère-lai était demeuré là, pour prendre soin d'un solitaire infirme qui venait de mourir : la religion avait imposé à l'amitié la fidélité et l'obéissance. Nous vîmes la fosse étroite fraîchement recouverte : Napoléon, dans ce moment, en allait creuser une immense à Austerlitz. On nous montra l'enceinte du couvent, les cellules, accompagnées chacune d'un jardin et d'un atelier ; on y remarquait des établis de menuisier et des rouets de tourneur : la main avait laissé tomber le ciseau. Une galerie offrait les portraits des supérieurs de la Chartreuse. Le palais

Digitized by Google

ducal à Venise garde la suite des *ritratti* des doges; lieux et souvenirs divers! Plus haut, à quelque distance, on nous conduisit à la chapelle du reclus immortel de Le Sueur.

Après avoir dîné dans une vaste cuisine, nous repartîmes et nous rencontrâmes, porté en palanquin comme un rajah, M. Chaptal, jadis apothicaire, puis sénateur, ensuite possesseur de Chanteloup et inventeur du sucre de betterave, l'avide héritier des belles roses indiennes de la Sicile, perfectionnées par le soleil d'Otahiti. En descendant des forêts, j'étais occupé des anciens cénobites; pendant des siècles, ils portèrent, avec un peu de terre dans le pan de leur robe, des plants de sapins, devenus des arbres sur les rochers. Heureux, ô vous qui traversâtes le monde sans bruit, et ne tournâtes pas même la tête en passant!

Nous n'eûmes pas plus tôt atteint la porte de la vallée qu'un orage éclate; un déluge se précipite, et des torrents troublés détalent en rugissant de toutes les ravines. Madame de Chateau-

Digitized by Google

briand, devenue intrépide à force de peur, galopait à travers les cailloux, les flots et les éclairs. Elle avait jeté son parapluie pour mieux entendre le tonnerre ; le guide lui criait : « Re-« commandez votre âme à Dieu ! Au nom du « Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » Nous arrivâmes à Voreppe au son du tocsin ; les restes de l'orage déchiré étaient devant nous. On apercevait au loin dans la campagne l'incendie d'un village, et la lune arrondissant la partie supérieure de son disque au-dessus des nuages, comme le front pâle et chauve de saint Bruno, fondateur de l'ordre du silence. M. Ballanche, tout dégouttant de pluie, disait avec sa placidité inaltérable : « Je suis comme un pois-« son dans l'eau. » Je viens, en cette année 1838, de revoir Voreppe ; l'orage n'y était plus ; mais il m'en reste deux témoins, madame de Chateaubriand et M. Ballanche. Je le fais observer, car j'ai eu trop souvent, dans ces Mémoires, à remarquer les absents.

De retour à Lyon, nous y laissâmes notre

Digitized by Google

compagnon et nous allâmes à Villeneuve. Je vous ai raconté ce que c'était que cette petite ville, mes promenades et mes regrets au bord de l'Yonne avec M. Joubert. Là, vivaient trois vieilles filles, mesdemoiselles Piat; elles rappelaient les trois amies de ma grand' mère à Plancouët, à la différence près des positions sociales. Les vierges de Villeneuve moururent successivement, et je me souvenais d'elles à la vue d'un perron herbu, montant en dehors de leur maison deshabitée. Que disaient-elles en leur temps, ces demoiselles villageoises? Elles parlaient d'un chien, et d'un manchon que leur père leur avait acheté jadis à la foire de Sens. Cela me charmait autant que le concile de cette même ville, où saint Bernard fit condamner Abailard mon compatriote. Les vierges au manchon étaient peut-être des Héloïse; elles aimèrent peut-être, et leurs lettres retrouvées un jour enchanteront l'avenir. Qui sait? Elles écrivaient peut-être à leur *seigneur, aussi leur père, aussi leur frère, aussi leur époux*: « *do-*

Digitized by Google

« *mino suo, imo patri,* etc., » qu'elles se sentaient honorées du nom d'amie, du nom de *maîtresse* ou de *courtisane,* « *concubinæ vel scorti.* » « Au « milieu de son sçavoir, » dit un docteur grave, « je trouve Abailard avoir fait un trait de folie « admirable, quand il suborna d'amour Héloïse, « son escolière. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.

Digitized by Google

TABLE

	Pages
Année de ma vie, 1801. — Le *Mercure*. — *Atala*.	1
Année de ma vie, 1801. — Madame de Beaumont : sa société.	13
Année de ma vie, 1801. — Eté à Savigny.	29
Année de ma vie, 1802. — Talma.	39
Années de vie 1802 et 1803. — *Génie du Christianisme*. — Chute annoncée. — Cause du succès final.	45
Génie du Christianisme, suite. — Défauts de l'ouvrage.	58
Années de ma vie, 1802 et 1803. — Châteaux. — Madame de Custine. — M. de Saint-Martin. — Madame d'Houdetot et Saint-Lambert.	71
Voyage dans le Midi de la France (1802).	85
Années de ma vie, 1802 et 1803. — M. de Laharpe : sa mort.	111
Années de ma vie, 1802 et 1803. — Entrevue avec Bonaparte.	117
Année de ma vie, 1803. — Je suis nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome.	123
Année de ma vie, 1803. — Voyage de Paris aux Alpes de Savoie.	129
Du Mont Cenis à Rome. — Milan et Rome.	137
Palais du Cardinal Fesch. — Mes occupations.	145
Année de ma vie, 1803. — Manuscrit de madame de Beaumont. — Lettres de madame de Caud.	151
Arrivée de madame de Beaumont à Rome. — Lettres de ma sœur.	165
Lettre de madame de Krüdner.	175
Mort de madame de Beaumont.	179
Funérailles.	189
Année de ma vie, 1803. — Lettres de M. Chênedollé, de M. de Fontanes, de M. Necker et de madame de Staël.	193
Année de ma vie, 1803. — Première idée de mes *Mémoires*.	

Digitized by Google

Pages

— Je suis nommé ministre de France dans le Valais. — Départ de Rome. 207

Années de ma vie, 1804. — République du Valais. — Visite au château des Tuileries. — Hôtel de Montmorin. — J'entends crier la mort du duc d'Enghien. — Je donne ma démission 221

Mort du duc d'Enghien. 237

Année de ma vie, 1804. 255

Le général Hulin. 265

Le duc de Rovigo. 277

M. de Talleyrand. 291

Part de chacun. 299

Bonaparte : ses sophismes et ses remords. 303

Ce qu'il faut conclure de tout ce récit. — Inimitiés enfantées par la mort du duc d'Enghien. 313

Un article du *Mercure*. — Changement dans la vie de Bonaparte. 319

Abandon de Chantilly. 323

Année de ma vie, 1804. — Je viens demeurer rue de Miromesnil. — Verneuil. — Alexis de Tocqueville. — Le Mesnil. — Mézy. — Méréville. 327

Madame de Coislin. 332

Voyage à Vichy, en Auvergne et au Mont-Blanc. 340

Retour à Lyon. 355

Course à la Grande-Chartreuse. 361

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

JUL 21 1916
JAN 15 1917
JAN 17 1917

form 410

Digitized by Google